

Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible
et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il
se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.

Prosper MÉRIMÉE. (Essai sur Nicolas Gogol.)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE "THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION"

NOUVELLES

| | | |
|--------------------------------|------------------------|-----|
| LE GRAND SECRET | par Boileau-Narcejac | 3 |
| ADIEU, VEAU, VACHE... COUVÉES | par Ruth M. Goldsmith | 11 |
| LE SACRIFIÉ | par Philip K. Dick | 23 |
| LE JONGLEUR | par Alexandre Rivemale | 30 |
| DÉSIRS DE ROI | par Robert Sheckley | 49 |
| LES JOUEURS D'ÉCHECS | par Charles D. Harness | 60 |
| LE DÉSERT | par Jacques Sternberg | 73 |
| L'HYPNOGLYPHE | par John Anthony | 76 |
| LE PEUPLE DU GRAND CHARIOT | par William L. Gresham | 87 |
| L'HOMME QUE VÉNUS VA CONDAMNER | par Alfred Bester | 103 |

CHRONIQUES

Revue des Livres :

ICI, ON DÉSINTÈGRE ! par J. Bergier et Igor M. Maslowski 120

Revue des Films :

L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS par F. Hoda 123

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT

Photo-montage de couverture de Jean MAROQUÈNE
illustrant la nouvelle « Adieu, veau, vache... couvées ».

2^e Année. — N° 4.

Mars 1954.

Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris (9^e). Tél. : TRI. 16-31.

Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.

La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord
de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 frs ; Belgique 17 fr. 50 ; Suisse 1 fr. 50.

ABONNEMENTS (6 mois) : France et Colonies 550 frs. (Recommandé 700 frs.)
(1 an) : — — 1.080 frs. (Recommandé 1.380 frs.)

**Ne manquez pas d'acheter le 1^{er} Avril
le numéro de**

MYSTÈRE-MAGAZINE

vous pourrez lire :

LE MATELOT D'AMSTERDAM

par Guillaume APOLLINAIRE

Le poète d' « Alcools » et des « Calligrammes » a écrit aussi de remarquables nouvelles étranges et criminelles. C'est l'une de ces dernières — peu connue — que vous lirez dans ce prochain numéro.

" AVOIR " UN BON COPAIN

par Octavus Roy COHEN

Une nouvelle particulièrement originale puisqu'elle est en même temps un mélange d'histoire-énigme et de passionnant récit policier. L'énigme posée au lecteur constitue la « chute » même de la nouvelle. Vous serez invité à deviner quel a été le travail mental du policier qui conduit au surprenant épisode final.

LA BAGUETTE CHANTANTE

par Edgar PANGBORN

Encore une nouvelle policière peu banale puisqu'elle se déroule... dans la préhistoire à l'époque de Cros Magnan !

" FRANC-CHEMIN "

ET LES COMPAGNONS DE JÉHU

par Robert BURNAT

qui sera pour vous un régal ! Une innovation de « Mystère-Magazine » qui, grâce à Robert Burnat, va vous initier à un nouveau « genre » fort divertissant : la nouvelle policière historique. « Franc-Chemin », agent double du Directoire, y amorce une première aventure... qui sera suivie d'autres. Un Arsène Lupin avant la lettre et du Peter Cheyney en style d'époque !

**Et, bien entendu, toutes les chroniques
habituelles qui font le succès de**

MYSTÈRE-MAGAZINE

Si vous n'êtes pas abonné, reprenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Le grand secret

par BOILEAU-NARCEJAC

Pierre Boileau et Thomas Narcejac sont deux auteurs français bien connus des amateurs de littérature policière et ils se sont taillé — chacun pour sa part — des lauriers enviés dans ce domaine. Boileau, expert en romans-problèmes et en meurtres en local clos, fut lauréat du Grand Prix du Roman d'Aventures en 1938 — et Narcejac, maître en romans « d'atmosphère », obtint ce même prix en 1948. Depuis quelque temps, renouvelant le genre et l'assimilant davantage au « suspense », ils se sont mis à écrire en collaboration une série de romans tout à fait remarquables et qui allient à des qualités de psychologie et d'écriture, un sens de l'intérêt dans l'intrigue qui laisse vraiment le lecteur haletant jusqu'à la dernière page. C'est ainsi que nous avons vu paraître en feuilleton dans « la Revue des Deux Mondes » : « L'Ombre et la proie » et en volumes aux Editions Denoël « Celle qui n'était plus », dont G.-H. Clouzot doit tirer un film et, tout récemment, « Les Visages de l'Ombre ».

Séduits par les possibilités qu'offre aux auteurs imaginatifs ce domaine nouveau de l'anticipation scientifique, Boileau-Narcejac viennent de s'y essayer. Et nous sommes particulièrement heureux de vous offrir cette nouvelle inédite, première d'un genre que ce tandem n'avait pas encore traité jusqu'à ce jour. Ils y ont magnifiquement réussi en nous donnant un récit, non seulement original, mais riche d'une portée philosophique qui fait du « Grand Secret » une belle et profonde histoire.



JACQUES DUFOUR souffrait surtout du silence. Il essayait, parfois, d'imaginer le grondement des tuyères, le frottement de la poussière cosmique le long des parois de métal, mais il retombait vite dans sa solitude et dans son ennui. Il donnait un coup d'œil aux instruments de bord, pression, vitesse, chaleur, orientation, magnétisme, qui vivaient à part, leur petite vie mystérieuse de robots, grignotant des chiffres phosphorescents, échangeant de menus signaux bleus, rouges, verts, semblables à des clins d'yeux pleins d'astuce. La machine veillait à tout, s'occupait de tout, réglait tout. Le savant n'avait, lui, qu'à attendre. Il attendait depuis des jours, dans son étroite prison capitonnée, las de boire, de manger, de dormir. Les livres ne l'intéressaient plus. Il était à la fois tendu et distrait, anxieux et indifférent. Assis sur sa couchette, il se faisait les ongles pendant que la coque d'acier se ruait dans le vide comme un fragment d'astre semant des étincelles. Le temps ne signifiait

plus rien pour lui. Sur la terre, les hommes s'apprêtaient à célébrer Noël. Dans la petite maison de Neuilly, Gilberte couchait les enfants. Les prêtres, au fond des églises, achevaient d'édifier les crèches et suspendaient, au-dessus de l'étable, l'étoile miraculeuse. Et lui, au cœur d'une autre étoile, piquait vertigineusement sur Mars qu'il aborderait au matin. La fusée avait basculé mollement, la veille au soir, et déclenché les réacteurs destinés à la freiner. Il avait lu toutes ces manœuvres sur les cadrans et les bandes enregistreuses. Mais le moment n'était pas encore venu d'allumer l'écran de télévision et de choisir un terrain. Il alluma une cigarette, bâilla, regarda son scaphandre plié en sac, comme un parachute, dans un alvéole en matière plastique. Il se sentait un peu fatigué, comme le voyageur d'un train de nuit, au moment où il rassemble ses bagages. Le fusil électrique brillait à son râtelier. Tout était prêt. Le savant feuilleta quelques livres, se rappela les discussions passionnées, les discours, les controverses : Y avait-il des Martiens ? Comment étaient-ils faits ? Parlaient-ils ? Etaient-ils méchants ? Dufour allait savoir. Le premier, il allait fouler un sol inconnu, y planter le drapeau des Terriens. Il saisit, à la tête de sa couchette, son journal de bord et écrivit : *Mercredi. L'événement approche. Un peu de fièvre, malgré tout. Le problème du retour commence à me hanter. Haut-parleur toujours muet. A plusieurs reprises, il tourna le bouton du poste, puis reprit son stylo... Mon isolement est terrible. Et si l'atterrissage s'effectue mal... si quelque appareil se détraque au moment de repartir ?... Car enfin, malgré toutes les précautions, le poste de radio est tombé en panne...* Il jeta le cahier sur le lit. Pourquoi s'inquiéter ? S'il restait prisonnier de Mars, un autre astronef viendrait le délivrer. Il fallait à tout prix dominer ces écarts d'imagination, cesser de penser à la Terre comme à un point minuscule perdu dans le ciel. Il écrivit de nouveau sur le cahier : *Bien comprendre que l'imagination peut faire échouer la plus grande entreprise après l'avoir suscitée... Mettre au point une hygiène de la pensée. Songer à rédiger un rapport sur cette question capitale. Peut-être nécessaire de sélectionner d'une part les hommes d'imagination et d'autre part les hommes d'action... Il est évident qu'en ce moment j'ai peur de ce qui m'attend à l'arrivée uniquement parce que je ne sais pas trier les images qui surgissent, malgré moi, dans mon esprit.*

Le ralentissement de la fusée se manifestait de plus en plus nettement par une sensation de lourdeur dans les membres, comme si l'air conditionné du compartiment fût devenu visqueux. Dufour ajouta, après avoir regardé son chronographe : *Quatre heures du matin, je vais prendre les dernières dispositions. Légère migraine due à l'effet d'inertie. Très supportable.*

Il se leva en s'accrochant aux rampes de sécurité. Il avait l'impression d'être collé au plancher par des semelles de plomb. Son doigt chercha le bouton de l'écran et il vit soudain la planète, de tout près. Les traînées vertes, les taches sombres, observées de la Terre, avaient disparu. A travers des nappes de vapeur, ses yeux distinguaient une

étendue grise, ridée comme une peau, qui tournoyait lentement. Les nuages, violemment creusés par le souffle rugissant des tuyères, se reformaient en montagnes scintillantes qui cachaient le sol. Dufour était terriblement ému. Il nota, à la hâte : *Mars en vue. Curieux retour du sentiment le plus primitif : celui de la chasse. Il me semble que je traque un gibier.*

L'écran reflétait maintenant des fumées cuivrées aussi épaisses que les nuées d'un incendie de pétrole. Il y avait donc bien une atmosphère, semblable à celle de la Terre. Donc, il y avait de la vie. Dufour avait toujours soutenu que les autres mondes devaient être habités. Seulement, à quel stade de l'évolution était parvenue la vie sur Mars, il était trop tôt pour le dire. Dufour estimait que la planète devait en être encore à l'étape des grands monstres préhistoriques, si son atmosphère était vraiment identique à celle de la Terre. Mais des monstres différents, bien entendu. Il médita un instant, tout en observant les sombres tourbillons, et écrivit : *Monstres différents. Pourquoi ?... Parce que Dieu ne peut pas se répéter... Au fond, c'est la seule raison...* Par une échappée, il surprit une sorte de territoire coupé de sinuosités noirâtres. Des chaînes de montagnes ?... Une sonnerie grêle l'avertit que le sol était à 10.000 mètres. Il s'assit devant un clavier commandant les freins de secours et les tuyères qui contrôlaient les déplacements latéraux. La fusée plongeait toujours dans l'ouate, au risque de s'écraser. Dufour mit en route ses radars. L'aiguille de l'altimètre rétrogradait à petites secousses. L'écran de télévision s'éclairait et parut vide, tout d'un coup. A peine si, à gauche, une ligne zigzagante traçait une marge irrégulière. Le savant essayait de comprendre : la fusée avait traversé la couche de nuages ; le sol se trouvait à 5.000 mètres ; alors, qu'est-ce que reflétait l'écran : une plaine ? Probablement une plaine, noyée dans les brouillards de l'aube...

Hé non ! il faillit crier et appuya sur une série de touches. C'était la mer. Et, à gauche, ce qu'il apercevait en grisé sinueux, une côte, et même une côte très découpée. Au fond, il avait de la chance : rien de mieux qu'une plage pour asseoir la fusée. La côte montait vers lui, avec sa ceinture d'écume, et il eut soudain les larmes aux yeux. Il avait, lui, Jacques Dufour, mené à bien la première traversée interplanétaire ! Il contemplait, avec ses yeux de Terrien, l'océan inconnu, le sol mystérieux qui venaient lentement à sa rencontre... 2.500... 2.000... 1.500... Malgré la brume, il était facile de survoler le rivage qui paraissait désert. 1.000... Dufour vit les premiers arbres, car ces petites masses sombres, c'étaient forcément de la verdure. Il s'était attendu à rencontrer de formidables forêts. La végétation était clairsemée. Elle descendait irrégulièrement jusqu'au bord de la mer, cernant d'étroites plages argentées. Le savant visa la plus vaste. 800... 600...

Le sable, soufflé par la tornade s'échappant des tuyères, s'éleva en tourbillon, et Dufour éteignit l'écran. Rapidement, il enfila son scaphandre. Une lampe rouge s'alluma, il n'eut que le temps de s'allonger sur la couchette ; la fusée heurtait le sol, rebondissait verticalement

sur ses énormes ressorts, retombait dans l'excavation creusée par l'échappement des gaz et s'immobilisait, légèrement inclinée, la pointe tournée vers la Terre invisible au fond de l'espace. Dufour coupa le courant électrique. L'arrivée avait été impeccable et la secousse de l'atterrissage ne l'avait pas trop ébranlé. Il décrocha le fusil et descendit dans le sas. Il avait hâte de sortir. Le manomètre lui apprit que la pression extérieure équilibrait exactement la pression intérieure. Il appuya sur le bouton qui faisait coulisser la panneau étanche. Il était libre...

Au-delà du bourrelet de sable et de galets soulevés par l'impact, la plage s'étendait dans une lumière indécise ; il leva la tête, aperçut le cône brûlant de la fusée, le ciel brumeux, un soleil rouge flottant sur l'horizon. Malgré son casque, son fusil, il se sentait chétif et désarmé, écrasé par l'immensité de sa tâche. Il escalada le talus, foula le sable vierge, tournant la tête avec précaution. Rien. Pas une empreinte. Il sortit son briquet ; la flamme jaillit, claire et droite. Alors, il dévissa la vitre de son casque et aspira l'air de Mars. Il était semblable à celui de la Terre, plus fruité peut-être, chargé d'odeurs marines. Il marcha vers le flot, trempa ses mains dégantées dans l'écume, passa sa langue sur ses doigts. L'eau était visqueuse, salée, à peine froide. Alors, Dufour arracha son casque, le brandit et lança un long cri d'homme dans le silence. Il avait gagné ! Ses théories étaient justes. On pouvait vivre sur Mars. On y vivait, et la preuve... Il ramassa une coquille délicatement tournée... la preuve, il y avait des coquillages, donc des herbes aquatiques, donc des poissons, donc des reptiles, donc... Il fit volte-face et observa les pentes de la falaise. Elles étaient couvertes d'une herbe rase qui pouvait servir de pâture. Il revint sur ses pas, le fusil prêt. Les rochers se prêtaient à l'escalade ; il gravit la falaise, découvrit un petit bois. Les arbres ressemblaient à des pins et sentaient la résine. En revanche, on n'entendait aucun oiseau. L'air était vif. Le brouillard s'accrochait aux branches, tombait en larges gouttes sur les pierres. Le soleil sanglant se hissait peu à peu dans le ciel. Dufour s'enhardit. Il suivit une sente caillouteuse qui s'enfonçait dans le sous-bois, épiant le sol, les taillis ; un meuglement s'enfla, au loin, fit passer son long cri désolé sur la lande et Dufour serra son arme. Cet appel lugubre, qui ressemblait à celui d'une sirène, était-ce un signal ? Est-ce que la présence de l'homme avait été flairée par quelque animal ? Le savant se demanda si ses balles explosives seraient capables de perforer la peau cuirassée d'un dinosaure ou d'un diplodocus. Il fit encore quelques pas, entendit, derrière lui, rouler un caillou, et une voix l'atteignit en plein corps, comme un projectile.

— « Et alors, collègue, on va à la pêche sous-marine ? »
Dufour s'abattit comme une masse.



Il reprit connaissance dans un lit bien chaud, couvert d'un édreon grenat. Un homme était debout, près de lui.

— « J'ai raté mon coup, » dit Dufour.

— « Oui. »

— « Où suis-je retombé ? »

— « Près du Lavandou... La gendarmerie est sur place... Personne ne touchera à la fusée. »

— « Ça ne se peut pas, » fit Dufour. « Tous les appareils ont fonctionné normalement. J'en suis sûr, comprenez-vous ? »

— « Du calme. »

— « D'abord, qui êtes-vous ? »

— « Docteur Pouillaude. Je vous conseille de rester tranquille. Vous avez subi une assez forte commotion et vous avez besoin de repos. Les infirmiers ont l'ordre de ne laisser approcher personne. »

Dufour sortit les jambes du lit.

— « Donnez-moi mes vêtements. Il faut que je rentre à Paris... tout de suite... Il y a quelque chose de bizarre, dans tout cela. »

La tête lui tournait. Il voulut passer ses doigts dans ses cheveux. Un épais bandage lui entourait le crâne.

— « J'ai dû vous faire quelques points de suture, » expliqua le médecin.

— « Je vous remercie, docteur, mais laissez-moi partir. »

Il s'habilla rapidement et, grâce à l'obligeance de Pouillaude qui l'emmena en voiture, put attraper l'avion de Paris.

— « Faites attention, » recommanda le médecin. « Allez consulter un de mes confrères. »

Dufour garda les yeux fermés pendant tout le voyage. Il revoyait, avec une prodigieuse netteté, tous les instruments de bord, dont les aiguilles n'avaient pas cessé de donner des indications convergentes. Alors ?... Puisque la distance, notamment, avait été enregistrée d'une manière correcte, conforme à tous les calculs, que s'était-il donc passé ? Pourquoi la fusée, brusquement, avait-elle rebroussé chemin ? C'était impensable, étant donnée sa vitesse initiale. Ou alors, il fallait admettre quelque structure inconnue de l'espace. Peut-être les vues d'Einstein et de son école étaient-elles erronées ? Pourtant, les plus récentes découvertes sur la nature de l'énergie les confirmaient totalement. Elles ne pouvaient pas être à la fois vraies et fausses !

Il arriva à Orly au début de l'après-midi. Des milliers de personnes l'acclamèrent et il sentit plus amèrement sa défaite. Il se refusa à toute déclaration, grimpa en hâte dans l'auto d'un de ses collègues.

— « C'est quand même merveilleux ! » dit Deltheil.

— « C'est navrant, » répondit Dufour.

La voiture les conduisit, par des rues enneigées, jusqu'au domicile de Méricaux, l'ingénieur qui avait conçu la fusée. Le déjeuner les attendait, mais ils mangèrent à peine, tout à leur discussion.

— « Il y avait onze jours que nous avions perdu vos traces, » expliquait Méricaux. « Impossible de rétablir le contact. C'est cela que je ne m'explique pas, ce brusque silence de nos appareils. »

— « J'étais également privé de radio, » dit Dufour. « C'est même ce qui m'a été le plus pénible. »

— « Enfin ! ce ne sont là que des détails. Le matériel peut avoir une défaillance. Il sera facile de corriger cela, la prochaine fois. »

— « S'il y a une prochaine fois, » murmura Dufour.

— « Comment ? »

— « Ecoutez, » reprit Dufour, « si la fusée a fait demi-tour, alors qu'elle se déplaçait dans le vide sans rencontrer de résistance, c'est qu'il y a sans doute... je ne sais pas, moi... un mur de l'espace, comme il y a un mur du son. »

— « Vous êtes fatigué, mon vieux, » dit Méricaux. « Je vais filer au Lavandou. L'examen des instruments de bord nous apprendra peut-être quelque chose. »

— « Eh bien, moi, » soupira Dufour, « je vais filer à Neuilly, raser ma femme. Après tout, je ne suis pas fâché de fêter Noël en famille. »

— « Nous vous accordons cette soirée, » dit Deltheil, « pas plus. Après, grand homme, vous devrez penser à votre gloire, au cinéma, à la télévision, sans parler des réceptions officielles déjà prévues pour demain... »

— « Ne pourrait-on me laisser tranquille. Je suis fatigué, si vous saviez ! »

— « C'est vrai qu'il n'a pas l'air dans son assiette, » confia l'ingénieur à Deltheil, quelques instants plus tard. « Cette entreprise l'a changé, vous ne trouvez pas ? »

Dufour, pendant ce temps, roulait sous un ciel gris d'où tombaient les derniers flocons. Il sonna chez lui. Personne ne répondit. Il forma le chiffre de la serrure automatique et entra. Il aurait dû y penser. Gilberte n'avait pas eu le courage de rester chez elle, un jour de Noël, alors que son mari... Bien sûr, elle était partie chez sa mère, à Rabat. Elle allait rentrer, avertie par la radio. Elle devait même être déjà en route, mais sans doute s'était-elle rendue à la clinique. Dufour traversa la salle à manger, poussa la porte de la chambre. Sur la cheminée, les enfants, avant de partir, avaient construit une petite crèche : les rois mages, les bergers, saint Joseph et Marie, l'enfant-Dieu, tout rose sur la paille, comme un bonbon et, collé sur la tapisserie, au-dessus de la grotte, une grande étoile d'argent sur laquelle une main inhabile avait écrit, au crayon : *Papa...*

Dufour regardait l'étoile... Il aurait tant voulu... pour eux... Il haussa les épaules et se déshabilla pour prendre un bain. Dans la vaste villa silencieuse, il se sentait à peine chez lui. Et même, il devait se l'avouer, depuis qu'il avait entendu la voix, là-bas, sous les pins, il avait l'impression d'être un étranger. Il s'était tellement préparé à découvrir une autre planète qu'il n'arrivait plus à rentrer dans ses habitudes de Terrien. Il se rhabilla, but un peu de cognac, passa dans son

bureau encombré de dossiers, de cartes, de modèles réduits... Tout cela n'avait plus d'attraits. Il écarta le rideau. La neige ne tombait plus. Rageusement, il s'assit devant sa table de travail, rouvrit ses tiroirs. Toute l'histoire de l'impossible expédition reposait là : des pages et des pages de chiffres, fournis par les machines à calculer les plus perfectionnées... Et ces machines ne se trompent jamais, vérifiant mutuellement leurs résultats. Alors ? Où se cachait l'erreur ?... Il chercha pendant longtemps, jusqu'à ce que sa tête enfiévrée lui refusât tout service. Alors, il se leva, raide, endolori par l'effort. Il monta sur la terrasse où il était venu tant de fois, la nuit, pour contempler le ciel profond comme une eau roulant sur les graviers. Cette nuit encore, les étoiles brillaient. D'instinct, son regard chercha Mars et, brusquement, ses mains se serrèrent sur la rampe de fer forgé, écrasant un peu de neige qu'elles ne sentaient pas. *Il y avait deux lunes dans le ciel...* Il se recueillit. Est-ce qu'il devenait fou ?... Il regarda de nouveau, gémit tout bas. Deux lunes : Phobos et Deimos, les satellites de Mars ! Il voyait le ciel *depuis Mars* ! Et ce point scintillant, là-bas, c'était... Les idées se bousculaient dans son crâne. Ainsi, un mystérieux mécanisme compensait les différences de pesanteur et d'atmosphère. Il n'y avait partout que des Terres, toutes semblables, avec les mêmes hommes, la même histoire... Au même instant, les mêmes fusées, portant les mêmes rêves, s'étaient envolées vers les mêmes au-delà impossibles. Au même instant, les mêmes savants découvraient la même vérité mélancolique. Au même instant, le même pitoyable Grand Secret leur était révélé. D'autres Dufour, la tête levée, les yeux pleins de larmes, interrogeaient le même ciel qui ne recélérait plus jamais, pour eux du moins, de mystère. Il y avait, par le monde, un certain nombre d'hommes qui, en ce moment même, savaient qu'ils avaient atteint le bout de la pensée. Non... Non ! Jamais !... J'aime mieux être fou !

Dufour martelait le fer de ses paumes meurtries. Puis il baissa la tête et redescendit dans la maison, cette maison qui n'était pas la sienne puisqu'un autre Dufour... Il revint dans la chambre, aperçut la crèche et, d'un revers de la main, la balaya. Les santons se brisèrent sur le plancher. La tête de saint Joseph roula jusqu'au pied du lit. Assez ! Assez de mensonges ! Dieu n'avait su créer que cela, un univers borné, étroit comme une prison, d'où les hommes ne pourraient plus s'enfuir !... Mais LUI ! Est-ce qu'IL n'était pas prisonnier aussi ? Est-ce qu'IL n'était pas impuissant, devant ces hommes qui L'avaient rattrapé, qui avaient devancé, même, ses rêves de Créateur ? Voilà donc pourquoi IL s'était imposé de naître parmi eux, un soir de décembre ! Voilà pourquoi IL avait voulu mourir, au plus beau jour du printemps ! IL avait eu peur d'eux, et pitié d'eux, tout à la fois ! Et maintenant, il fallait se taire, avec LUI, partager douloureusement Son secret !

Dufour tomba à genoux. Sa tête bandée lui faisait de plus en plus mal. Il ramassa l'enfant de plâtre, qui n'était pas cassé, le tint dans le creux de sa main, comme pour le réchauffer.

La porte s'ouvrit, en bas.

— « Tu es là, chéri ? »

C'était la voix de Gilberte, d'une Gilberte, plutôt, mais aussi vraie que l'autre. Dufour n'avait plus la force de se relever. Gilberte entra.

— « Oh ! Qu'est-ce que tu as fait ? »

— « Un malheur ! » dit-il doucement.

Elle se précipitait déjà, le tenait serré contre elle.

— « Chéri ! C'est sans importance. Puisque nous sommes ensemble.

Et, cette fois, tu sais, tu ne repartiras plus. »

Il abandonna sa tête sur l'épaule de Gilberte.

— « Non, » murmura-t-il. « Je reste. »



Un de nos lecteurs de Belgique nous a aimablement signalé un article du journal « **Le Soir** », de Bruxelles, intitulé « *L'homme est-il condamné à mourir d'ennui ?* » et signé d'Arthur Koestler, l'auteur du célèbre livre « *Le zéro et l'infini* ». Après avoir commenté le livre d'un auteur de « science-fiction » populaire aux Etats-Unis, Arthur Koestler dit :

Je devais avouer sans plus tarder que, lorsque je vivais aux Etats-Unis, je fus moi-même un passionné de l'anticipation scientifique ; il m'arrive du reste d'avoir des rechutes. Les lectures sur les voyages inter-sidéraux, les machines à remonter ou descendre le cours des temps, les jolies Martiennes, les civilisations de robots et les surhommes galactiques, ces lectures sont génératrices d'habitudes comme l'opium, les romans policiers et les régimes au yaourt.

On se rend assez peu compte à quel point cette manie sévit aux Etats-Unis. Selon un récent sondage, la vente moyenne d'un roman policier ou d'une histoire de cow-boys atteint aux Etats-Unis quatre mille exemplaires ; celle d'un roman d'anticipation est de six mille, soit cinquante pour cent de plus. Chaque mois, six volumes de cette catégorie sont publiés aux U. S. A. ; trois grandes maisons d'éditions ne s'occupent strictement que de cela. Les magazines, les clubs, les films d'anticipation scientifique forment un flot qui grossit sans cesse ; l'anticipation scientifique a conquis une place de choix à la télévision, et ce n'est pas fini.

Nous n'en sommes pas encore à ce point en France, où la vogue de la « science-fiction » n'en est certainement qu'à ses débuts, aussi ne pensons-nous pas, comme l'auteur le fait, que ce genre littéraire risque fort, un jour, de nous condamner à l'ennui, tout au moins dans notre pays. La matière est encore bien riche à épuiser ici avant d'en arriver à ce stade, et c'est là où le choix judicieux des éditeurs doit intervenir dans ce qu'ils présentent aux lecteurs français.

Adieu, veau, vache... couvées !

(Yankee exodus)

par RUTH M. GOLDSMITH

La réputation d'économie... excessive que l'on prête aux Ecossais s'étend aussi, de l'autre côté de l'Atlantique, aux Yankees de la Nouvelle-Angleterre. Mais on leur prête également un sens sévère de l'intégrité et un respect très strict des conditions d'un marché. Vous allez voir, dans cette amusante fantaisie, comment peuvent jouer ces qualités dans l'amitié qui s'est nouée entre un de ces fermiers de la Nouvelle-Angleterre et le passager d'une soucoupe volante.



JOSHUA PERKINS vida sa pipe en la tapotant sur une marche du perron et plissa les paupières en regardant le soleil de midi.

— « J'ai bien peur qu'il serait l'heure de rentrer pour vous, » dit-il en se levant et en étirant sa grande carcasse maigre.

Le compagnon de Joshua — celui-ci l'appelait Adam — se leva également, mais oublia d'ajuster son contrôle de la pesanteur et en faisant le premier pas s'éleva en l'air et se cogna la tête contre le toit de la véranda.

— « Eh bien !... Et le lest ! » dit Joshua en regardant Adam redescendre en glissant le long d'un des piliers de la véranda.

— « J'avais totalement oublié, » reconnut Adam.

Ils redescendirent ensemble la colline derrière la maison.

— « Vous n'auriez pas changé d'avis par hasard ? » demanda Adam. « Je pourrais vous emmener, disons à une altitude de 800 kilomètres. Le coup d'œil en vaut la peine. Nous ne mettrions pas bien longtemps. »

Joshua secoua la tête.

— « J'suis pas le type à aller quelque part simplement pour le plaisir d'y aller. J'ai encore du boulot plein les bras. »

Adam hocha la tête.

— « Pierre qui roule n'amasse pas mousse, » remarqua-t-il en remontant en l'air, mais cette fois-ci à dessein.

Lorsqu'il redescendit du faite d'un arbre, il avait un écureuil dans une de ses mains, une branche de chêne dans une autre et une poignée de glands dans une troisième.

— « Aux innocents les mains pleines, » dit Joshua, faisant preuve d'une retenue remarquable étant donné que, de par nature, il ne man-

quait jamais de faire valoir ses droits de propriété lorsque ceux-ci étaient violés.

Mais il profita de son mieux de la situation en exigeant des renseignements contre ces objets dont il s'estimait le propriétaire légal.

— « Je ne me souviens pas bien, » dit-il, « si vous avez des choses pareilles là d'où vous venez? »

— « Non, nous n'avons rien de semblable à ceci, » répondit Adam.

Ils avaient atteint le pré sur lequel reposait l'engin spatial d'Adam, son bord rond épousant le sol. Adam chargea son butin et se prépara à décoller, tandis que Joshua s'affairait à vérifier le mur de pierre bordant son pré. Il y avait encore bien des choses au sujet de ce navire qu'il aurait aimé connaître, mais il n'avait pas vécu 62 années sur une ferme de la Nouvelle-Angleterre, et ses ascendants avant lui, sans avoir appris comment il faut tempérer sa curiosité par de la patience. A chacune des visites d'Adam il augmentait sa réserve de connaissances et la patience était d'or.

Le disque rua comme un mulet et puis s'élança. En un instant il fut presque hors de vue. Il retomba aussi rapidement qu'il s'était élevé et resta suspendu à une vingtaine de mètres au-dessus de Joshua. Puis son bord oscilla, comme celui d'un avion saluant des ailes. Adam apparut à l'un des hublots et agita deux mains. Joshua lui répondit par un geste de la main.

Le disque recommença à prendre de la hauteur, mais plus lentement. Il se trouvait exactement au-dessus de la maison lorsqu'une chose étincelante en tomba. Cette chose frappa le faîte du toit, avec grand fracas, et traversa celui-ci.

Le disque sembla hésiter un instant, puis continua sa montée.

Joshua ne pressa pas le pas. En atteignant la maison il était persuadé qu'en l'occurrence il s'agissait d'un simple accident, qu'Adam n'avait aucune raison de lui en vouloir et que, par conséquent, il n'avait pas lancé cette chose à dessein.

Il examina soigneusement la toiture endommagée. Puis il alla chercher un vieux coffre de navigateur, l'ouvrit, en sortit des polices d'assurances et les scruta. Ce qu'il cherchait était bien là, clair comme le jour, même si c'était imprimé en très petits caractères. Il prit le téléphone et appela son agent d'assurances, Tom Peabody.

— « Allô! Mais c'est ce vieux Josh! »

A l'autre bout du fil la voix de Peabody était chaleureuse.

— « Ma maison a été endommagée, ainsi que c'est dit ici dans la police, par un objet tombé d'un aéronef. »

— « Je suis navré pour vous, » dit Peabody avec sympathie.

» Un petit instant, que je prenne votre dossier. Voyons un peu... feu... foudre... tous risques. Les dégâts sont-ils importants, Josh? »

— « Je les estime à \$ 1.296,34, mais cette somme augmentera probablement si vous tardez à vous occuper de ce sinistre. Un point fait à temps en économise neuf autres. »

— « Eh bien, notre expert va se mettre en rapport avec vous et s'il y a la moindre difficulté, n'hésitez pas à me téléphoner. »

— « Ouais. »

Joshua raccrocha, rangea la police d'assurances et calcula son emploi du temps. Tout d'abord il y avait certaines corvées à faire, il les fit, se sentant de meilleure humeur qu'il ne l'avait été depuis l'époque de la dispute au sujet du mur mitoyen avec Sam Thorpe. Il avait une revendication bien nette et parfaitement justifiée contre la compagnie d'assurances ; il avait à examiner un morceau du navire spatial d'Adam et il avait signalé que les dégâts s'élevaient à \$ 1.296,34, ce qui lui donnait une marge de sécurité très suffisante pour le cas où il se serait trompé dans ses calculs, étant donné qu'il avait évalué les dégâts à \$ 962,57.

Le lendemain, il était en train de couper du bois lorsque l'adjoint de l'expert, Leonard Brown, arriva. Ils se dirigèrent vers l'endroit endommagé.

— « Quel genre d'avion était-ce ? » demanda Brown.

— « Ce n'était pas exactement ce que l'on pourrait appeler un avion, » dit Joshua. « C'était plutôt un *engin* aérien, comme le dit la police. »

— « Eh bien ! donnez-moi simplement la meilleure description de cet engin que vous puissiez faire. »

— « On pourrait dire... »

Joshua s'interrompit pour poser sa hache contre le mur de la maison.

— « ...que c'était un genre d'engin aérien circulaire, propulsé par un système que la Toute-Puissante Providence n'a pas encore jugé utile de nous faire connaître jusqu'à présent. »

Brown garda son calme.

— « Etes-vous en train de me raconter que c'était ce que les journaux appellent une soucoupe volante ? »

— « Je vous décris simplement ce que j'ai vu. »

— « Vous connaissez l'opinion officielle au sujet des rapports de ce genre, n'est-ce pas ? »

— « Oh, ce gouvernement fédéral... » commençait à dire Joshua féroce, car l'opposition à des interventions de ce corps était aussi profondément enracinée chez lui que son esprit d'économie.

— « Ce que je veux dire, » l'interrompt Brown en élevant la voix, « c'est que ma Compagnie doit se conformer aux directives officielles. Evidemment, si cela avait été un aéroplane qui était passé au-dessus... Écoutez, avez-vous ce machin qui est tombé ? »

— « Oui... oui ! » dit Joshua avec un geste en direction de la chose qui gisait sous un meuble. Elle était argentée et de forme cylindrique. Brown la ramassa.

— « Je l'emporte, » dit-il en la plaçant devant la porte, dans l'herbe. « S'il s'agit d'une pièce standard d'un avion et si un avion survolait votre ferme au moment de l'accident, nous saurons où nous en sommes. »

— « Avec des « si » et des « mais » on mettrait New York dans un flacon de whisky. »

— « Et maintenant je vais consigner vos déclarations par écrit et vous les signerez. »

— « J'ai déjà préparé une déclaration par-devant notaire à votre intention, » dit Joshua suivant Brown à l'extérieur.

Brown se retourna pour regarder Joshua et son pied frôla le cylindre. Celui-ci bascula, puis tomba et se mit à rouler. Tandis que les deux hommes le regardaient, il roula jusqu'à ce qu'il atteignît la hache appuyée contre le mur de la maison, puis, brusquement, il y eut un bruit, comparable à de l'eau jetée sur la plaque chauffée d'un fourneau et un petit nuage de matière argentée apparut.

Ensuite il n'y eut plus rien, sauf le manche de la hache, appuyé à un angle différent contre le mur de la maison.

— « Cette chose ne semble pas aimer le métal, » dit froidement Joshua, « et cependant le bois n'a aucun effet sur elle, ni les gens. »

— « C'était là une pièce à conviction importante. »

Les mains de Brown tremblaient.

— « Eh bien, » ajouta-t-il, « vous aurez de nos nouvelles, Parkins. »

— « Ouais. »

Joshua n'était nullement abattu par la tournure prise par les événements ; en fait il se sentait très gai. Sachant que la prévoyance valait mieux que de pleurer sur des pots cassés il avait, la veille, dans le courant de l'après-midi, fait venir son petit-neveu de Millers-Falls — celui qui avait une camera à flash et savait suffisamment s'en servir pour réussir de temps en temps à vendre des photographies aux journaux. Le gamin avait pris de bonnes photos de la chose et des dégâts qu'elle avait produits, et en cas de besoin il prendrait certainement d'aussi bonnes vues du navire sidéral d'Adam.

En outre, Joshua avait fait venir d'autre témoins — y compris un membre du Conseil de Fabrique de la paroisse et un mécanicien, ancien de l'Armée de l'Air — pour voir les dégâts et la chose. Il avait leurs dépositions par-devant notaire sur ce qu'ils avaient vu et constaté.

Joshua était, en cas de besoin, prêt à porter cette affaire devant la Cour Suprême. S'étant ainsi entouré de toutes les garanties il fit venir un charpentier.

Deux jours plus tard, au crépuscule, Adam arriva. Lorsqu'il ouvrit la porte d'entrée, Joshua put voir que le navire posé dans le pré était beaucoup plus grand que celui qu'Adam pilotait habituellement. « Il faut certainement plus d'un type pour manœuvrer cet engin-là, » se dit Joshua. Cependant Adam était seul sur le seuil.

— « Je suis venu réparer les dégâts, » dit-il.

— « Je vous remercie de votre gentillesse, » dit Joshua, « et si je n'étais pas assuré j'accepterais certainement votre offre. »

Il expliqua les avantages de sa police.

— « J'ai toujours versé mes primes régulièrement, la compagnie est obligée de me dédommager. »

— « Alors nous pourrions peut-être construire autre chose, » dit Adam. « Pour vous compenser de tous les ennuis que vous avez eus. »

On pourrait presque dire que Joshua était enclin à refuser. Il ne voulait rien de plus que son dû. D'autre part, ces temps derniers l'idée lui était venue de construire un nouveau poulailler. Il recalcule mentalement les bénéfices éventuels qu'il pourrait tirer de 500 poussins supplémentaires, en tenant compte qu'il n'aurait aucune dépense à faire pour leur logement. Adam le pressa :

— « Allons ! Parlez ! »

— « Cela ne me ferait certainement aucun mal d'avoir un poulailler neuf. »

Adam le conduisit vers un groupe d'individus se tenant auprès d'un tas de matière d'aspect métallique qu'ils venaient de décharger du disque.

— « Je suppose que vous ne connaissez pas ces gens-là. »

— « Non, mais je serais très heureux de faire leur connaissance, » dit Joshua en grattant légèrement le sol du pied.

— « Nous sommes très heureux de faire la vôtre, » répondit l'équipage en chœur, en grattant également légèrement le sol des pieds.



La nouvelle construction fut prête très rapidement.

— « Vous avez manqué votre vocation, » dit Joshua admirativement. « C'est là un poulailler modèle. »

Il l'examina de tous les côtés. La construction était parfaite, nulle part on ne trouvait le moindre indice d'un travail mal fait, mais elle n'avait pas l'air d'une chose déjà vue et en vérité il n'aurait pas su dire en quelle matière elle était bâtie.

Il entra dans son nouveau poulailler et y découvrit la chose la plus mystérieuse d'entre toutes. C'était un son, un son profond, adouci comme un mugissement lointain, venant, disparaissant et revenant. Cela lui rappela quelque chose — la coquille de strombe qu'il avait ramenée de la plage il y avait quelque quarante années de ça.

Il alla chercher la coquille dans son salon, la passa à Adam et lui montra comment écouter.

— « Tiens ! Tiens ! » dit Adam. « Qui aurait pu croire une chose pareille ? »

Joshua n'avait encore jamais vu ce petit être aussi perplexe depuis le jour où il avait pour la première fois découvert cet étrange engin dans son pré et trouvé Adam debout devant, admirant les pierres.

Pendant longtemps ils s'étaient mesurés du regard. Naturellement Joshua était très intrigué, mais il avait pris la décision de laisser parler l'étranger le premier. Finalement Adam ouvrit la bouche — elle était

plus ou moins semblable à celle de Joshua, sauf qu'elle avait plus de dents — et parla en très bon anglais. (Plus tard, quand ils se connurent vraiment bien, il expliqua à Joshua la faculté qu'il avait d'apprendre les choses si rapidement par « une compréhension télépathique immédiate » ou quelque chose du même acabit).

Adam déclara qu'il admirait beaucoup ces pierres et Joshua l'assura qu'il ne saurait certainement pas trouver du granit aussi dur nulle part ailleurs, si c'était cela qu'il cherchait. Simplement pour envoyer un coup de sonde, il proposa à Adam la moitié des pierres de ce pré, si celui-ci s'engageait à lui construire un mur de clôture neuf avec l'autre moitié. Adam accepta avec empressement, ce qui laissa à Joshua le sentiment d'avoir été frustré.

Non pas qu'il eût à se plaindre d'avoir un nouveau pré débarrassé de ses pierres et un nouveau mur de clôture construit, en contre partie, de bout de rochers dont il n'avait que faire, ni qu'il eût à se plaindre des desseins du Seigneur qui créait tout, mais tout simplement l'acceptation si rapide de ses conditions par Adam l'avait privé de l'occasion de jauger l'étranger en se laissant aller à un petit maquignonage.

Cependant il découvrit qu'en général Adam était un petit homme sur lequel on pouvait compter et un type décidé, car il revenait toujours pour exécuter sa partie du contrat, même après avoir constaté la quantité innombrable de rocs cachés sous la surface de la terre et combien ces pierres étaient difficiles à déplacer.

Encore plus tard, Joshua découvrit qu'Adam n'avait pas réellement besoin de ces pierres, quoiqu'il n'y en eût pas là d'où il venait et que les yeux ultra-lucides d'Adam, qui en premier lieu avaient été capables de détecter les merveilles du ciel, pouvaient voir des choses dans le roc cristallin que lui, Joshua, était incapable de discerner, mais qu'Adam ne pouvait lui révéler, les mots humains pour ce faire n'existant pas.



Et maintenant il revoyait ce même plaisir étrange chez Adam, lorsque celui-ci écoutait le bruit de la coquille de strombe. Adam la passa à chacun de ses amis en leur montrant comment il fallait écouter. Ils furent également ravis.

Joshua regrettait de se séparer de sa coquille, mais il commençait à se sentir un peu gêné d'avoir eu son poulailler sans bourse délier et il ne tenait pas à être l'obligé de quiconque.

— « Je vous la donne, » réussit-il à articuler.

Une coquille de strombe contre un poulailler. L'affaire n'était pas mauvaise du tout.

Il installa ses 500 poussins dans le poulailler et remarqua bientôt avec satisfaction qu'ils grandissaient avec une rapidité extraordinaire.

Sa satisfaction atteignit son comble lorsque l'expert Georges Whitcomb vint le voir en personne. Dans sa main crispée il tenait le rapport

de Leonard Brown, la déclaration de Joshua, passée par-devant notaire, et son visage était rouge de fureur.

— « Et vous pensiez que j'avalerais ça ? » demanda-t-il en tapant sur les rapports.

Joshua ne répondit pas.

— « Vous devez avoir des hallucinations ou les nerfs malades... ou... ou... »

— « Des chaleurs ? » suggéra Joshua gravement.

Le visage de Whitcomb devint encore plus rouge.

— « Si vous vous attendez à obtenir la moindre indemnité, vous changerez d'avis, » dit-il en remontant dans sa voiture.

— « J'en doute fort, » dit Joshua.

Mais la nouvelle au sujet du poulailler fit le tour du pays et se répandit même plus loin. Des voisins vinrent voir Joshua, lui posant des tas de questions idiotes en lui faisant perdre son temps.

— « C'est incroyable ! » s'exclamaient-ils en voyant le poulailler. « Est-ce arrivé par colis postal ? »

— « Ce serait plus proche de la vérité de dire qu'il est arrivé par service rapide aérien, » répondait Joshua.

— « Ça a dû coûter chaud ? » demandaient-ils.

— « C'est payé, » rétorquait Joshua.

Et le pire de tout c'étaient ceux qui disaient :

— « Mais vous devez avoir fait fortune subitement. »

Des générations de sous, difficilement amassés, et soigneusement protégés des atteintes des tapeurs, de ceux qui avaient été moins prévoyants ou moins consciencieux que lui, firent que la réponse réprobatrice de Joshua fut presque instinctive :

— « Je n'irai pas jusqu'à dire cela ! »

Néanmoins quelques-uns eurent suffisamment d'aplomb pour essayer de le taper.

De jour en jour, la foule des visiteurs grandissait.

Les voisins étaient les voisins, que cela vous plaise ou non, mais les gens dont les voitures portaient des plaques minéralogiques d'autres États étaient quelque chose de totalement différent. Joshua se dit que le Gouvernement Fédéral n'allait pas manquer de venir très prochainement fourrer son nez dans ses affaires et se rendit compte qu'il était urgent de prendre des dispositions en conséquence. Il vérifia ses clôtures, installa des panneaux : DEFENSE D'ENTRER, PROPRIÉTÉ PRIVÉE, et munit la grille d'une grosse barre.

Adam revint au crépuscule, dans son petit disque, et seul. Ils s'assirent sous la véranda, regardant la nuit tomber.

— « J'espère que ce poulailler ne vous cause pas plus de tracas qu'il n'en vaut, » dit enfin Adam.

— « Pas exactement... je n'ai rien à critiquer quant au poulailler.

L'ennui ce sont les gens. Ils bourdonnent autour comme des mouches. »

— « Quelle plaie ! » acquiesça Adam en hochant la tête.

— « J'en suis arrivé à un point où je n'ai plus aucune intimité. Naturellement il y a eu des époques où il y avait bien plus de gens sur cette ferme, mais ils étaient tous de la famille. »

— Ah oui ! »

— « Mon grand-père était fils d'une famille nombreuse. »

Énumérer sa famille et ses ancêtres lui vint tout de suite à l'esprit et Joshua parla de ceux qui étaient restés à travailler la terre et de ceux qui étaient partis pour aller s'installer ailleurs à leur propre compte ; il parla de ceux qui étaient morts jeunes et de ceux qui avaient vécu pour devenir nonagénaires, sains et robustes ; il parla de ceux qui étaient partis vers l'Ouest et de ceux qui étaient partis en mer. Ce fut un long monologue, mais il n'était pas sans but.

— « Quoique je suppose, » dit-il pour terminer, « que des voyages de ce genre ne sont que de la petite bière comparés à ceux que vous faites dans votre engin. »

— « ...pas exactement, » dit Adam, pensivement. « Vous seriez le bienvenu d'essayer de venir chez nous, » ajouta-t-il finement, « quoique cela vous paraîtra sans doute étrange. »

— « Je ne sais vraiment pas si je dois, » dit Joshua, « mais j'y réfléchirai. »

Il veilla tard ce soir-là, essayant de décider ce qu'il serait bon de faire. D'une part, il avait envie d'y aller, de se libérer de ce monde qui commençait à se refermer sur lui, mais sa liberté ne vaudrait pas un pet de lapin si, en partant, il abandonnait son respect de lui-même. Il y avait les dégâts au toit. Il s'était juré de se faire indemniser et ne pouvait tout de même pas laisser les choses au point où elles en étaient. Mais tout ceci n'était rien en comparaison de l'hypothèque que le passé avait placée sur lui.

Il pensa aux champs entourés de murs de clôture en pierres, qui s'étendaient autour de lui, aux pentes des collines éternellement vertes. Sa famille avait été enracinée sur cette terre depuis presque 300 ans, peu importe où les branches avaient pu s'étendre. Il lui fallait prendre une décision... au sujet de la ferme et au sujet de lui-même. Il pouvait rester ici et repousser les importuns ou vendre. Il pensa à la façon dont, dans le passé, ces terres de la famille avaient été tenues, pendant les bonnes années et les mauvaises, par des ancêtres dont les noms étaient aussi familiers dans son esprit que les vents d'hiver qui soufflaient autour de la ferme... Prudence et Ezra, Constance et Asher, Thankful et Thimothée... Peu importe combien il aspirait à l'espace, sa conscience le troublerait éternellement par la suite s'il fichait le camp en laissant toutes les terres familiales entre les mains d'étrangers.

Il pensa au ruisseau, aux bouleaux blancs. Il pensa aux galettes de farine de maïs et aux pâtisseries de grand-mère, à ses tartes aux pommes.

Il se demanda ce que pouvait bien être un pays où il n'y avait pas de pierres, pas de neige, pas de mûriers et pas d'écureuils, pas de cidre. Il pensa à la longue vie et à la mort subite. Il sortit le vieux coffre de navigateur, prit les documents et les scruta, un à un.

Sa décision était prise.

Le lendemain matin, après les premières corvées, il se posta près de la grille, fusil au bras et renvoya ceux qui essayaient de pénétrer sur sa propriété.

Tom Peabody ne tarda pas à arriver en voiture et Joshua lui permit de franchir la grille.

— « Je suis venu faire appel à votre fierté civique, » lui dit Tom Peabody. « Je sais ce que vous pensez de vos droits, Josh, mais cela ne fera aucun bien à la renommée de notre ville si des gens essuyent des coups de feu par ici. »

Joshua lâcha un coup de fusil en direction d'un groupe de gens qui essayaient de franchir la clôture un peu plus loin.

— « Des chiffres molles ! » grommela-t-il en les voyant décamper.

Georges Whitcomb arriva en voiture et dut s'arrêter en dehors de la grille.

— « Pourquoi ne traitez-vous pas cette situation comme elle devrait être traitée ou pourquoi ne vendez-vous pas ? » cria-t-il.

— « Où en est ma demande d'indemnité ? » cria Joshua en réponse.

— « Dans le panier à papier. Si j'en faisais autre chose je deviendrais la risée de tout le monde. »

— « Est-ce que vos avocats sont prêts ou pensez-vous plaider tout seul ? »

— « Si vous traînez cette affaire devant les tribunaux c'est vous qui deviendrez la risée de tout le pays. »

— « Qui vivra, verra ! »

Whitcomb fit deux pas prudents en direction de la grille et son ton devint conciliant.

— « Combien demandez-vous pour votre ferme, Mr. Perkins ? »

— « Je ne demande rien. »

— « Ah... »

Whitcomb toussota pour s'éclaircir la voix.

— « Je vous en donne \$ 18.000, simplement pour que vous ne soyez pas lésé. »

Joshua renâcla.

Les lèvres de Whitcomb se serrèrent. Peabody ricana. Whitcomb offrit \$ 19.000. Joshua grogna. Whitcomb éleva son prix fermement, farouchement. De temps en temps Peabody y mettait son grain de sel, mais tous deux auraient aussi bien pu parler à un sourd. Joshua continuait à lâcher des coups de fusil en direction des gens qui essayaient de pénétrer sur sa propriété. Lorsqu'un idiot quelconque demandait le prix d'entrée, il pointait tout simplement son pouce en direction du panneau :

ENTRÉE INTERDITE, et puis pointait le fusil vers lui. Personne ne posait la question deux fois.

Au moment où il rechargeait son fusil, Joshua s'arrêta brusquement.

— « Je n'ai pas la moindre intention de vendre une ferme qui a été dans ma famille depuis tant d'années, » dit-il. « Quoique je suppose que la maison ferait un hôtel excellent... et je ne serais nullement surpris que cet étranger, qui est venu me faire une offre, eut l'intention de le faire. »

— « Combien vous a-t-il offert? »

— « Je crois bien que c'était \$ 3.000... mais il voulait mon cheptel, » déclara Joshua.

— « Je vous paye son prix et vous pouvez garder vos sacrées vaches. »

Joshua secoua la tête.

— « Vous êtes un obstiné fils de... »

Joshua pivota sur ses talons.

— « ...la terre, » termina Whitcomb.

— « Obstiné est mon second prénom, » dit Joshua, « et je ne veux pas lâcher mon indemnité pour le toit endommagé que j'ai fait réparer. »

Whitcomb poussa son offre à \$ 24.296,34. Peabody le regarda les yeux ronds. Joshua se gratta le menton, parut avoir l'air intéressé pendant un instant, puis secoua la tête.

— « Si je vendais, je garderais mes nouveaux poulets. »

— « Rien à faire, ces poulets font partie de la propriété. »

— « Eh bien, n'importe comment, je ne pensais pas à vendre. »

— « Il serait peut-être sage de commencer avec une nouvelle couvée de poussins, » suggéra Tom.

— « Accepteriez-vous, » cria Whitcomb, en frappant la grille du poing pour ponctuer chacune de ses stipulations, « de ne pas vous servir de vos poulets comme attraction concurrente, ni de divulguer le secret de la construction d'un poulailler pareil, ni de vous servir de vos propres connaissances pour construire un poulailler qui concurrencerait celui-ci? »

— « Si vous abîmez ma grille, vous me payerez les dégâts, » dit Joshua.

— « Accepteriez-vous ces conditions? »

— « Hum... eh bien... ouais. »

L'affaire fut conclue.

— « Je crois que vous avez bien fait, » soupira Peabody, « mais cela sera dur pour vous, Josh, de quitter votre vieille terre. »

— « Inutile de pleurer sur le lait répandu, » dit Joshua.

Toute cette affaire était parfaitement en règle avec sa conscience. Il avait raison de ne pas avoir abandonné son indemnité de l'assurance, parce qu'il était certain qu'il aurait obtenu gain de cause devant le tri-

bunal. Et il s'était bien vengé de l'homme qui avait bloqué sa demande d'indemnité. Donc tout ceci était en règle.

Mais la plus grande tâche était encore devant lui : calmer sa conscience. Joshua Perkins n'allait pas partir dans quelque pays lointain sans laisser derrière lui un lopin de terre appartenant à un Perkins. Il savait que pour avoir ce lopin de terre il aurait à rencontrer un adversaire de valeur égale, car il aurait à marchander avec Sam Thorpe. Mais il n'y avait pas d'autre moyen, il lui fallait en passer par là.

Joshua eut plusieurs entretiens avec Sam tandis que les documents définitifs étaient établis.

Il se rendit plusieurs fois en ville et eut également une visite d'Adam.

Comme prévu, il eut des difficultés avec Sam Thorpe. Sam se souvint (exactement comme Joshua s'en était souvenu) que la parcelle discutée avait, dans le temps, été la propriété des Perkins. Mais il s'en assura doublement en exigeant de voir les vieux documents spécifiques y afférents. Joshua les sortit du vieux coffre de navigateur. Puis... ce qui était encore pire... il se souvint qu'il y avait eu un certain malentendu lorsque les Perkins avaient vendu cette terre aux Thorpe. Il semblait que les Thorpe avaient cru à l'époque qu'ils achetaient une parcelle totalement différente... qui n'était pas aussi rocailleuse.

Aussi Sam stipula un prix qui était en dehors de toute raison.

Joshua ne fit pas voir combien il était furieux. La chose importante était de rester en paix avec sa conscience. Aussi il parla de son troupeau de vaches — il savait que Sam le convoitait — et finalement l'affaire fut conclue. Mais même alors, Joshua dut payer plus d'espèces sonnantes et trébuchantes qu'il n'avait osé penser.



Au lever du jour Joshua se tenait au sommet de la colline, observant le ciel qui s'éclairait. Quoi qu'elle lui eût coûté, cette terre autour de lui pouvait être qualifiée de terre de famille, autant que l'autre, et son titre était dans le vieux coffre de navigateur à ses pieds. Il avait fait son devoir envers le passé.

Le disque — le grand — apparut, se posa. Adam et l'équipage en sortirent.

— « Je crois qu'il faudrait charger ceux-ci les premiers, » cria Joshua en indiquant les paniers de poulets piaillants.

Ils chargèrent les poulets dans la cabine des passagers, où ils se calmèrent aussitôt, et puis chargèrent les caisses de farine de maïs. Joshua pourrait subsister sur la farine de maïs et les œufs jusqu'à ce qu'il se soit habitué au pays nouveau.

Mais le chargement le plus précieux fut placé dans la cale. Caisse après caisse, toutes les coquilles de strombes, qu'il avait achetées en ville,

furent chargées dans la cale immense. C'était là son fonds de commerce, valant son poids en or...

Le disque bondit dans le ciel, puis redescendit pour saluer l'ancienne ferme de Perkins. Par un des hublots Joshua pouvait voir Georges Whitcomb, debout à l'entrée de la ferme qu'il venait d'acheter, les yeux levés vers eux. Joshua agita la main en signe d'adieu. Puis, sur le bord intérieur du disque, il aperçut une rangée de cylindres semblables à celui qui était tombé sur son toit.

Tandis qu'il agitait encore la main, un des cylindres se détacha. Il étincela au soleil et Joshua fut certain, même avant que cela se produisît, que ce cylindre frapperait le poulailler.

En bas il y eut un nuage argenté et il n'y eut plus de poulailler.

Le navire spatial marqua un instant d'arrêt et puis continua à monter.



ENVOI DE MANUSCRITS

A peine notre numéro 1 était-il en vente depuis quelques jours, que nous étions déjà submergés de manuscrits qui nous étaient proposés pour une publication éventuelle ultérieure. Nous nous excusons même auprès de certains de nos correspondants auxquels nous n'avons pas eu le temps matériel d'accuser réception de leurs envois, tant ceux-ci ont été nombreux.

Nous demandons donc à tous les auteurs qui ont des manuscrits de contes ou nouvelles entrant dans le cadre de ce que nous publions et qui auraient l'intention de nous les soumettre, de vouloir bien surseoir à tout envoi jusqu'à nouvel avis de notre part. Nous sommes actuellement couverts en matière rédactionnelle pour plusieurs mois à l'avance et sommes dans l'impossibilité complète d'examiner de nouveaux manuscrits.

Le Sacrifié

(Expendable)

par PHILIP K. DICK

La menace des insectes a été décrite plus d'une fois dans des récits de « science-fiction », mais toujours sous la forme d'une alliance des insectes contre l'humanité.

En réalité, l'entomologiste J.-H. Fabre l'a constaté le premier : il y a concurrence vitale entre les diverses espèces d'insectes, entre les insectes et les arachnéens, en même temps qu'entre les insectes et l'homme.

La guerre secrète entre les diverses espèces d'insectes nous est cachée, car nous ignorons leur mode de communication (quoique le savant autrichien Frisch ait, en 1948, découvert un des modes de communication des abeilles). Si les messages qu'échangent entre eux les insectes, devenaient soudainement accessibles à un seul homme, quel serait le sort de celui-ci ?

Philip K. Dick répond à cette question d'une façon remarquablement réaliste.



L'HOMME sortit sur le perron et examina le temps. Clair et froid — avec de la rosée sur le gazon. Il boutonna son pardessus et enfonça ses mains dans ses poches.

Tandis que l'homme commençait à descendre les marches du perron, les deux chenilles qui attendaient auprès de la boîte aux lettres frémirent de curiosité.

— « Le voilà qui part, » dit la première. « Va faire ton rapport. »

Alors que l'autre commençait à agiter ses pattes, l'homme s'arrêta, se retournant rapidement.

— « Je vous ai entendues, » dit-il.

Il fit tomber les chenilles du mur en grattant celui-ci du pied et les poussant sur le ciment, il les écrasa.

Puis il descendit rapidement le chemin qui menait à la rue. Tout en marchant, il regardait autour de lui. Un oiseau sautillait dans un cerisier, l'œil vif, picorant les cerises. L'homme l'étudia. Ça allait ? Ou bien... L'oiseau s'envola. Oui, les oiseaux, ça allait. Ils ne faisaient pas de mal.

Il poursuivit son chemin. Au coin, il frôla une toile d'araignée, tendue entre les buissons et le poteau téléphonique. Son cœur battit plus fort. Il se précipita en avant, les bras battant l'air. Tout en marchant, il

jeta un regard par-dessus son épaule. L'araignée descendait lentement du buisson, vérifiant les dégâts causés à sa toile.

Il était difficile de se faire une opinion au sujet des araignées. Difficile de savoir exactement. Il aurait fallu plus de faits. Le contact n'était pas encore établi.

Il attendit l'arrêt de l'autobus, battant la semelle pour se réchauffer les pieds.

L'autobus arriva et il y monta, éprouvant un plaisir soudain à s'asseoir parmi des gens chauds, silencieux, le regard fixé dans le vague avec indifférence. Une douce sensation de sécurité le traversa.

Il ricana et se détendit, pour la première fois depuis des jours.

L'autobus reprit sa route.

••

Tirmus agita ses antennes, très excité.

— « Eh bien ! si vous y tenez, vous n'avez qu'à voter, » dit-il en les dépassant tous rapidement pour monter sur le monticule. « Mais avant que vous commenciez, laissez-moi vous répéter ce que je vous ai déjà dit hier. »

— « Nous savons déjà tout ça, » dit Lala, avec impatience. « Allons de l'avant. Tous nos plans sont prêts. Qu'est-ce qui nous retient encore ? »

— « Voici une raison de plus pour moi de parler. »

Tirmus regarda les dieux assemblés autour de lui.

— « La Colline entière est prête à marcher contre le Géant en question. Pourquoi ? Puisque nous savons qu'il ne peut pas raconter à ses semblables ce qu'il sait... Il ne saurait en être question. Le genre de vibrations, la langue dont ils se servent, lui interdisent de traduire ou d'exprimer les opinions qu'il a sur nous, au sujet de notre... »

— « Des bêtises, » objecta Lala. « Les géants savent très bien communiquer entre eux. »

— « Il n'y a aucun souvenir qu'un géant ait jamais rendu publics des renseignements nous concernant, on le prendrait pour un fou. »

L'armée s'agita.

— « Eh bien, allez-y, » dit Tirmus, « mais je vous avertis que c'est un gaspillage de forces. Le géant est inoffensif... isolé. Considérez simplement le temps et toutes les... »

Lala le regarda les yeux ronds.

— « Mais ne comprenez-vous pas ? Il sait ! »

Tirmus s'éloigna du monticule.

— « Je suis contre toute violence qui n'est pas nécessaire. Nous devons épargner nos forces. Un jour nous en aurons besoin. »

On vota. Comme il fallait s'y attendre l'armée était en faveur de l'expédition contre le géant. Tirmus poussa un soupir et étala les plans sur le sol.

— « Voici le chemin qu'il prend. On peut s'attendre à l'y voir paraître à son retour. Alors, à mon point de vue, la situation... »

Il poursuivait en traçant des plans sur la terre molle.

Un des dieux se pencha vers un autre, leurs antennes se touchant :

— « Ce géant... il n'a aucune chance de s'en sortir. En un certain sens je le plains. Comment se fait-il qu'il se soit embarqué sur cette galère ? »

— « Purement par accident, » ricana l'autre. « Vous savez bien, ils ont la manie de fourrer leur nez partout. »

— « C'est vraiment regrettable pour lui. »

..

C'était le crépuscule. La rue était déserte et obscure. L'homme avançait le long du trottoir, un journal sous le bras. Il marchait vite, regardant autour de lui. Il frôla le grand arbre qui poussait en bordure du trottoir et bondit agilement sur la chaussée. Puis, traversant la rue, il prit le trottoir d'en face. En tournant le coin, il se jeta dans la toile d'araignée tendue du buisson au poteau télégraphique. Automatiquement il se débattit, enlevant les fils de son manteau. Alors que ces fils cassaient il entendit un faible bourdonnement, métallique et menu.

— « ... attendre !... »

Il s'arrêta.

— « ... prudent... intérieur... attendre... »

Sa mâchoire se serra. Le dernier fil cassa sous ses doigts et il poursuivit son chemin. Derrière lui, l'araignée s'engagea sur ce qui restait de sa toile, l'observant. L'homme jeta un regard en arrière.

— « Je te dis zut ! » dit-il. « Je ne vais pas courir le risque de rester là, tout entortillé dans tes fils. »

Il continua sa route le long du trottoir, jusqu'au chemin. Puis il bondit le long de celui-ci, évitant les buissons obscurs. Sur le porche, il sortit sa clef, l'enfonça dans la serrure.

Il hésita. Entrer ? C'était tout de même préférable à attendre au dehors, particulièrement la nuit. La nuit c'est mauvais. Trop de mouvements sous les buissons. Cela ne vaut rien. Il ouvrit la porte et entra. Le tapis s'étalait devant lui, une mare noire. De l'autre côté de la pièce il distingua la silhouette de la lampe.

Quatre pas jusqu'à la lampe. Son pied se leva. Restait suspendu en l'air.

Qu'avait dit l'araignée ? Attendre ? Il attendit, tendant l'oreille. Silence.

Il prit son briquet et l'alluma.

Le tapis de fourmis monta vers lui, s'élevant comme une vague. Il fit un bond de côté, sortit sur le perron. Les fourmis arrivaient en déboulant, se pressant, grattant contre le plancher dans la pénombre.

L'homme bondit en bas du perron et courut vers le côté de la maison. Lorsque le flot des fourmis atteignit les marches il ouvrait déjà rapidement le robinet et ramassait le tuyau d'arrosage.

Le jet d'eau souleva les fourmis et les éparpilla, les projetant au loin. L'homme ajusta la lance, louchant à travers le voile d'eau. Il avança en tournant le jet de tous les côtés.

— « Que le diable vous emporte, » dit-il, les dents serrées. « M'attendre à l'intérieur... »

Il avait peur. A l'intérieur... encore jamais jusqu'à présent. Malgré le froid de la nuit la sueur perla sur son visage. Jusqu'à ce soir ils n'étaient encore jamais entrés à l'intérieur. Peut-être un papillon de nuit ou deux... naturellement des mouches, mais ceux-là étaient inoffensifs, voletants, bruyants...

Un tapis de fourmis !

Sauvagement il les arrosa jusqu'à ce qu'elles rompissent leurs rangs et s'enfuissent vers la pelouse, sous les buissons et sous la maison.

Elles prenaient vraiment la chose au sérieux. Ce n'était pas une attaque furieuse, enragée, spasmodique, mais elle était faite selon un plan, préparée. Elles l'attendaient. Un pas de plus et...

Dieu soit loué pour l'araignée.

Puis il ferma le robinet d'eau et se leva. Pas un son, le silence partout. Brusquement, il perçut un bruissement dans les buissons. Un scarabée ? Quelque chose de noir courait... il mit le pied dessus. Un message probablement. Un coureur rapide. Il entra hardiment dans la maison obscure, éclairant le chemin à la lueur de son briquet.



Maintenant, il était assis à son bureau, le pulvérisateur à côté de lui, un appareil robuste en cuivre et acier. Il passa ses doigts sur la surface humide.

Sept heures. Dans son dos la radio jouait doucement. Il étendit la main et changea la lampe de place de sorte qu'elle éclairât le plancher à côté du bureau.

Il alluma une cigarette, prit du papier et son stylo. Il fit une pause, réfléchissant.

Donc ils tenaient réellement à l'avoir, ils tenaient à l'avoir sérieusement puisqu'ils préparaient même des plans à cet effet. Un désespoir noir déferla sur lui comme un torrent. Que pouvait-il faire ? Qui pouvait le conseiller ? A qui pourrait-il en parler ? Assis à son bureau, droit comme s'il avait avalé un sabre, il serra les poings.

A côté de lui l'araignée se laissait glisser sur la tablette du bureau.

— « Excusez-moi. J'espère ne pas vous avoir fait peur ? »

L'homme la regarda fixement.

— « Etes-vous la même ? Celle du coin de la rue ? Celle qui m'a averti ? »

— « Non. C'est une autre. Une Tisseuse. Je suis strictement une Croqueuse. Regardez mes mandibules. »

Elle ouvrit sa bouche et la referma.

— « Oui, moi je les croque ! »

L'homme sourit.

— « Tant mieux pour vous. »

— « Oui ! Savez-vous combien nous sommes sur... disons un hectare ? Devinez ? »

— « Un millier, peut-être. »

— « Non. Six millions. De toutes les espèces, des Croqueuses, comme des Tisseuses et des Piqueuses. »

— « Des Piqueuses ? »

— « Les meilleures d'entre nous. »

L'araignée réfléchit.

— « Tenez, par exemple, l'espèce que vous appelez la Veuve Noire. Extrêmement précieuse ! »

Elle s'interrompit, puis ajouta :

— « Mais il y a un hic ? »

— « Lequel ? »

— « Nous avons nos propres problèmes. Les dieux... »

— « Les dieux ? »

— « Oui, ce que vous appelez les fourmis. Les dirigeants. Ils sont hiérarchiquement au-dessus de nous. C'est très regrettable. Ils ont un goût répugnant, de quoi vous rendre malade. Nous sommes obligées de les abandonner aux oiseaux. »

L'homme se leva.

— « Les oiseaux, sont-ils... »

— « Eh bien, nous avons un arrangement avec eux. Cela dure depuis des siècles. Je vais vous conter toute l'histoire. Nous avons encore le temps. »

Le cœur de l'homme se serra.

— « Nous avons encore le temps ? Que voulez-vous dire par là ? »

— « Oh, rien de particulier. Je crois qu'il y aura un léger incident un peu plus tard. Mais laissez-moi vous exposer le fond du problème. Je ne crois pas que vous le connaissiez. »

— « Allez-y. Je vous écoute. »

Il se leva et se mit à arpenter la pièce.

— « Il y a un milliard d'années environ ils gouvernaient très bien la Terre. Comprenez-vous, les hommes sont venus d'une autre planète ! Laquelle ? Je l'ignore. Ils ont atterri et ont trouvé la Terre bien cultivée par eux. Il y eut une guerre. »

— « Ainsi nous sommes les envahisseurs ? »

— « Certainement. Cette guerre réduisit les deux antagonistes à la barbarie, aussi bien eux que vous. Vous oubliâtes comment attaquer et ils dégénérèrent en factions sociales fermées : fourmis, termites... »

— « Je vois. »

— « Nous fûmes créées par le dernier groupe des vôtres qui connaissait l'histoire complète. Nous fûmes élevées... » l'araignée ricana de la

façon qui lui était propre, « ...nous fûmes élevées quelque part dans ce but très digne. Et nous *les* maîtrisons très bien. Savez-vous comment *ils* nous appellent. Les Mangeuses. C'est plutôt désagréable, vous ne trouvez pas ? »

Deux nouvelles araignées descendirent sur leurs fils, se posant sur le bureau. Les trois se concertèrent.

— « La situation est bien meilleure que je ne le croyais, » dit la Croqueuse. « Il est vrai que je ne possédais pas tous les renseignements. Cette Piqueuse... »

La Veuve Noire s'approcha du bord de la table.

— « Géant, » piailla-t-elle, métalliquement, « j'aimerais vous parler. »

— « Allez-y, » dit l'homme.

— « Il va y avoir du grabuge ici. *Ils* sont en marche, se dirigeant ici en foule. Nous pensons rester avec vous pendant un moment... participer à ceci. »

— « Je vois. »

L'homme hocha la tête. Il se passa la langue sur les lèvres et ses doigts tremblants dans les cheveux.

— « Croyez-vous... c'est-à-dire, quelles sont les chances... »

— « Les chances ? »

La Piqueuse ondula pensivement.

— « Eh bien, il y a bien longtemps que nous sommes de ce monde. Presque un million d'années. Je crois que nous *les* tenons, en dépit de certaines servitudes. Nos accords avec les oiseaux, et naturellement celui avec les crapauds... »

— « Je crois que nous pourrons vous sauver, » interrompit gaîment la Croqueuse. « En fait, nous attendions des événements dans le genre de celui-ci. Nous sommes prêtes à y faire face. »

Sous les lames du parquet on entendait un grattement distinct, le bruit d'une multitude de petites mandibules et d'ailes vibrant légèrement à une certaine distance. L'homme l'entendit. Son corps sembla s'affaïsser.

— « Vous en êtes vraiment certaines ? Vous croyez vraiment pouvoir réussir ? »

Il essuya la sueur sur sa lèvre supérieure et prit le pulvérisateur, écoutant toujours.

Le son s'amplifiait, s'enflant au-dessous d'eux, sous leurs pieds. À l'extérieur de la maison des buissons bruissaient et quelques papillons de nuit vinrent se heurter contre les vitres. Le son devenait de plus en plus fort, au-delà et en-dessous, partout. Un bourdonnement de rage et de décision, en train de croître. L'homme regarda de tous les côtés.

— « Vous êtes certaines de pouvoir réussir ? » murmura-t-il. « Vous croyez réellement pouvoir *me* sauver ? »

— « Oh ! » dit la Piqueuse embarrassée. « Ce n'est pas ça que je voulais dire. Je parlais de l'espèce, de la race... et non de *vous* en tant qu'individu. »

L'homme la regarda bouche bée et les trois Mangeuses s'agitèrent, mal à l'aise. D'autres papillons de nuit vinrent heurter les vitres. Sous eux le plancher bougeait et commençait à s'affaïsser.

— « Je comprends, » dit l'homme consterné. « Je n'avais pas réalisé que pour vous l'individu n'est rien, seule l'espèce compte. »

Et ses yeux terrifiés voyaient déjà le plancher s'effondrer et l'énorme masse de l'armée souterraine prête à le dévorer.



ABONNEMENTS POSTE

POUR NOS LECTEURS DE L'ETRANGER

Nos abonnés et lecteurs habitant l'Allemagne occidentale, la Belgique, le Danemark, la Finlande, l'Italie, la Cité du Vatican, le Luxembourg, la Norvège, les Pays-Bas, le Portugal, la Suède et la Suisse peuvent désormais souscrire leur abonnement directement au bureau de poste de leur localité.

Ces **abonnements poste** éviteront aux souscripteurs les frais d'expédition de mandat, les difficultés relatives au transfert des devises et les retards qui en découlent.

Tous les bureaux de poste des pays ci-dessus vous fourniront les renseignements nécessaires.

Le Jongleur

par ALEXANDRE RIVEMALE

L'histoire qui suit a été retransmise sur les ondes de la Radiodiffusion Française le 17 novembre 1953, au cours de l'émission hebdomadaire « Fait-Divers » que nous présentons chaque semaine avec Pierre Véry sur la Chaîne Parisienne. A la suite du grand succès qu'elle obtint, plusieurs auditeurs nous écrivirent pour nous demander s'il leur serait possible de se la procurer. Comme l'histoire entraînait tout à fait dans le domaine de l'étrange, nous avons pensé qu'elle trouverait sa place dans « Fiction » et qu'il serait agréable aux auditeurs qui l'ont entendue de la lire, et à ceux qui ne l'auraient pas écoutée sur les ondes, de la connaître. Nous sommes heureux que son auteur ait bien voulu nous autoriser à la reproduire aujourd'hui à votre intention.

Rappelons que cette histoire — selon la règle du jeu de l'émission « Fait-divers » — fut inspirée à Alexandre Rivemale par le fait-divers, suivant paru dans la presse :

UN AUSTRALIEN RETROUVE L'ARTILLEUR ITALIEN QUI LUI ENLEVA LA JAMBE

- « Pordenone (Italie), le 27 décembre. (Agence Reuter). —
- » L'écrivain australien, Robert Dunskan, a rendu visite à l'artilleur italien qui le blessa grièvement en 1941, à Tobrouk, et
- » lui fit perdre la jambe. Depuis la guerre, il a consacré son
- » temps à rechercher l'auteur de sa blessure.
- » C'est ainsi que, le jour de Noël, il arriva à Pordenone pour
- » serrer la main de Constantino Pante, qui le rendit infirme pour
- » la vie. »

Vous allez pouvoir juger comment, à partir de cette information déjà originale en soi et l'imagination de l'auteur aidant, est née une attachante création qui ne se réclame, elle, que de la fiction.

Alexandre Rivemale avait déjà écrit l'an dernier pour l'émission « Le Jeu du Mystère et de l'Aventure », une histoire tout aussi prenante : « Le sursis ». Il est également l'auteur d'une pièce charmante et pleine de fantaisie dont la critique de toutes opinions a chanté, à l'unanimité, les louanges mérités et qui, jouée avec brio par la compagnie Grenier-Hussenot, assure depuis de longues semaines un durable succès au théâtre Fontaine, à Paris : « Azouk ». Alexandre Rivemale nous a ainsi montré qu'il avait plus d'une corde à son arc et qu'il excellait aussi bien dans le genre comique que dans le genre dramatique auquel se rattache davantage « Le Jongleur », que vous allez lire.

PERSONNAGES

Interprété par

| | |
|---|---------------------|
| Le jongleur | Jean SERVAIS. |
| JEAN RIVIÈRE | Jean-Claude MICHEL. |
| KLAUS RICHTER | Howard VERNON. |
| PATRICIA RICHTER | JANDELINÉ. |
| MARGUERITE, la bonne de Jean Rivière .. | Gabrielle FONTAN. |
| MME RIVIÈRE, la mère de Jean Rivière .. | Paula REGIER. |

(Dans un living-room. Un phonographe joue. Une femme chantonne d'une voix fraîche. Un coup de sonnette, puis un autre insistant. La voix se tait. Le phonographe s'arrête en déraillant. Des pas, on ouvre une porte.)

JEAN RIVIÈRE (sur le pas de la porte). — Bonsoir, madame. Est-ce ici qu'habite M. Klaus Richter?

PATRICIA. — Oui, monsieur... Mais M. Richter n'est pas là.

JEAN RIVIÈRE (inquiète). — Il n'est pas à Berlin?

PATRICIA. — Si, mais il n'est pas encore rentré.

JEAN RIVIÈRE. — Ah ! bien.

PATRICIA. — Qui êtes-vous, monsieur?

JEAN RIVIÈRE. — Jean Rivière... Je viens exprès de Paris pour voir M. Richter.

PATRICIA. — Entrez, monsieur... Je ne pense pas qu'il tardera beaucoup. Il rentre habituellement vers sept heures et demie.

JEAN RIVIÈRE. — Merci. (Porte fermée.)

PATRICIA (en travelling avant). — Ne faites pas attention au désordre... Le studio est si petit... Je rangeais des disques... Enlevez votre manteau, monsieur, il fait très chaud ici... Asseyez-vous.

JEAN RIVIÈRE. — Merci... (Silence.) Vous êtes madame Richter... Patricia Richter?

PATRICIA (étonnée). — Oui... Je suis Patricia... (Silence gêné.) Il neige toujours.

JEAN RIVIÈRE. — Il neigeait aussi à Paris ce matin.

PATRICIA. — Vous venez d'arriver?

JEAN RIVIÈRE. — Par l'avion de cinq heures.

PATRICIA. — Klaus sait-il que vous êtes à Berlin?

JEAN RIVIÈRE. — Non. J'ai décidé brusquement ce voyage.

PATRICIA. — Klaus sera surpris.

JEAN RIVIÈRE. — En effet.

PATRICIA (*après un silence*). — Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? J'ai du sherry que j'ai reçu hier d'Angleterre. En voulez-vous ?

JEAN RIVIÈRE. — Volontiers... (*Cliquetis bouteille et verres.*) Vous n'êtes pas Allemande ?

PATRICIA (*versant à boire*). — Je suis Anglaise... Enfin, je l'étais avant mon mariage... *Do you speak english ?*

JEAN RIVIÈRE. — Très mal... (*Bruit de verre.*) Merci.

PATRICIA. — Mais vous parlez merveilleusement allemand ! Je vous aurais pris pour un Allemand si vous ne m'aviez pas dit votre nom... Jean Rivière... C'est curieux, Klaus ne m'a jamais parlé de vous. Pourtant je connais tous ses amis.

JEAN RIVIÈRE. — Je ne suis pas un ami de votre mari...

PATRICIA. — Ah !... Cependant...

JEAN RIVIÈRE. — Cependant?...

PATRICIA. — Vous pourriez l'être.

JEAN RIVIÈRE (*anxieux*). — Pourquoi ?

PATRICIA. — Je ne sais pas... Une impression...

JEAN RIVIÈRE. — J'en suis fort heureux... Mon plus grand désir est de devenir son ami... (*Silence.*) Une cigarette ?

PATRICIA. — Des Craven ! Avec joie. Il y a si longtemps que je n'en ai fumé... (*Riant.*) Les femmes allemandes ne fument pas ! Notre Führer n'aime pas ça !

JEAN RIVIÈRE. — A votre santé !

PATRICIA. — Cheerio !

JEAN RIVIÈRE. — Il y a longtemps que vous êtes... Allemande ?

PATRICIA. — Cinq ans... J'ai épousé Klaus en 1932... Vous êtes en affaires avec mon mari ?

JEAN RIVIÈRE. — Non... J'ignore d'ailleurs quelles sont ses occupations.

PATRICIA (*vite*). — Il est ingénieur chez Bayer. (*Lentement.*) Vous ne connaissez pas Klaus ?

JEAN RIVIÈRE. — Je ne l'ai jamais vu... Cette photo, là, sur ce secrétaire, c'est lui ?

PATRICIA. — Oui...

JEAN RIVIÈRE. — Quel âge a-t-il ?

PATRICIA. — Trente ans...

JEAN RIVIÈRE (*bas*). — Comme moi... (*Haut.*) Il est très sympathique... Il a l'air bon.

PATRICIA. — Il est très bon... (*Un temps.*) Euh ! vous venez de la part de quelqu'un ? Nous avons des amis qui se sont fixés à Paris, les Holzer...

JEAN RIVIÈRE. — Je ne connais pas les Holzer... Je ne connais personne qui connaisse M. Richter... Hier encore j'ignorais son existence. (*Répétant comme pour lui-même.*) Klaus Richter... (*Silence.*)

PATRICIA (*gênée*). — Reprenez un peu de sherry...

JEAN RIVIÈRE. — Non, merci.

PATRICIA. — Je vais peut-être vous sembler sotte, mais... je n'arrive pas à comprendre la raison de votre visite... Tout cela est assez étrange... Vous ne connaissez pas mon mari, vous n'êtes pas en affaires avec lui, vous n'êtes chargé d'aucun message, vous ne connaissez personne qui le connaisse... (*S'efforçant à rire.*) Vous n'avez tout de même pas inventé Klaus Richter?... Ni mon nom !...

JEAN RIVIÈRE (*bas, à lui-même*). — Non, je ne les ai pas inventés... (*Haut.*) Madame, je comprends tout ce que ma visite a d'insolite, d'inquiétant même. J'aurais dû, lorsque vous m'avez dit que votre mari n'était pas rentré, m'en aller et revenir plus tard... Mais vous m'avez accueilli avec beaucoup de confiance et de simplicité... enfin, pas tout à fait comme un étranger...

PATRICIA. — Je croyais que vous étiez un ami de Klaus, un vieil ami du temps de sa vie de garçon... Et puis, je vous ai trouvé sympathique...

JEAN RIVIÈRE. — Et maintenant ?

PATRICIA. — Je ne sais plus... Mettez-vous à ma place... Je... je suis un peu... comment dit-on en allemand : *I have a bad feeling* ?...

JEAN RIVIÈRE. — ... Une impression désagréable. (*Véhément.*) Je vais m'en aller. (*Se levant.*) Ma venue ici a été une folie... Comment ai-je pu me présenter ainsi chez un inconnu pour lui raconter une histoire aussi ridicule, aussi invraisemblable ! Je vous demande pardon, madame. (*S'éloignant.*) Bonsoir.

PATRICIA (*criant*). — Restez ! C'est trop tard, à présent. Je veux savoir. Vous avez parlé d'une histoire... ridicule. Je ne suis pas sûre qu'elle le soit. Vous n'avez rien d'un fou ou d'un farceur...

JEAN RIVIÈRE (*revenant*). — Mais puisque je vous dis que c'est une histoire idiote ! Votre mari va me jeter dehors, et il aura raison. (*Se montant.*) Je viens chez un homme qui n'est pour moi rien d'autre qu'un nom dans un annuaire téléphonique, un homme qui ne me connaît ni d'Eve ni d'Adam, pour lui dire : je veux être votre ami... Je veux être votre ami parce que j'ai peur de vous ! C'est ridicule ! Il a fallu que je sois fou de croire qu'une telle chose fût possible !... Non, non, je dois partir... (*Petits coups de sonnette précipités.*)

PATRICIA. — C'est Klaus !... (*A voix basse.*) Vous allez parler, n'est-ce pas ? (*On ouvre une porte.*)

KLAUS (*second plan, puis en travelling avant*). — Bonsoir, ma chérie.

(Ils s'embrassent.) Brr ! Quel temps ! Il y a au moins vingt centimètres de neige dans... (Etonné.) Monsieur ? (On referme la porte.)

PATRICIA (avançant, et très vite). — C'est monsieur Jean Rivière qui vient de Paris pour te voir... J'ai insisté pour qu'il t'attende.

JEAN RIVIÈRE. — Bonsoir, monsieur... Je... J'espère que je ne vous dérange pas?... Je pourrais vous voir demain... ou un autre jour...

KLAUS. — Mais pas du tout, monsieur, restez, je vous en prie. Vous auriez dû me téléphoner à l'usine, je me serais arrangé pour rentrer plus tôt... Asseyez-vous.

PATRICIA. — Donne-moi ton manteau, Klaus, il est trempé. Je vais le pendre. (S'éloignant.) Veux-tu servir à boire ? (Porte ouverte et refermée.)

KLAUS. — Whisky?... Cognac?... Sherry?...

JEAN RIVIÈRE. — Je m'en tiendrai au sherry. (Klaus verse à boire.)

KLAUS. — A votre santé.

JEAN RIVIÈRE. — A votre santé !... Vous fumez?... (Porte ouverte et refermée.)

KLAUS. — Oui, merci. (Silence.) Eh ! bien, monsieur, je vous écoute.

PATRICIA (s'approchant). — Avant que vous commenciez, monsieur Rivière, j'accepterais volontiers une Craven.

JEAN RIVIÈRE. — Oh ! excusez-moi...

PATRICIA. — Non ! pas trois avec la même allumette... Je suis supers-titiense.

KLAUS (agacé). — Je vous écoute, monsieur.

JEAN RIVIÈRE. — Tout d'abord, je dois vous dire que je ne vous suis adressé par personne, que je ne viens pas vous parler affaires... enfin que rien, ni de près ni de loin, ne me relie à vous.

KLAUS (ironique). — Pourtant, vous vous trouvez chez moi !

JEAN RIVIÈRE. — Je vais m'expliquer... Je suis professeur suppléant au Muséum de Paris... ornithologie... Vous voyez, aucun rapport avec la chimie. (Vite.) Oui, Mme Richter m'a dit que vous étiez ingénieur-chimiste... Je crois être un homme pondéré, pas du tout romanesque, car je manque d'imagination... Je ne bois pas, je ne me drogue pas... Bref, je suis tout à fait normal...

KLAUS (ironique). — Je n'en doute pas, monsieur.

JEAN RIVIÈRE. — Vous changerez peut-être d'avis... En sortant de mon cours, hier après-midi, à quatre heures, je ne me suis pas senti bien... des frissons... mal à la tête... enfin un début de grippe. Et je suis rentré directement chez moi...



(Monter ambiance rue ; vendeurs de journaux : « Paris-Soir », « L'Intransigeant », « Le Temps »... Fondre sur pas montant un escalier. Sonnette entendue de l'extérieur. Porte.)

MARGUERITE (*sur le pas de la porte dans le hall*). — Ah ! c'est vous, monsieur le professeur?... Vous rentrez bien tôt ! Je n'ai pas encore fait votre bureau. (*Porte refermée.*)

JEAN RIVIÈRE (*en travelling jusqu'au bureau*). — Ça ne fait rien, Marguerite... J'ai la grippe... Je vais m'étendre un moment... Pas de coup de téléphone ? Pas de courrier ?

MARGUERITE. — Non, monsieur le professeur... Vous en avez une tête ! Vous n'avez pas la « psicattose » au moins ?

JEAN RIVIÈRE. — Pas « psicattose », Marguerite... Psittacose... du grec psittakos qui signifie perroquet.

MARGUERITE. — Bon, bon ! A force de vivre avec vos oiseaux... C'est que ça s'attrape, la psi... ce machin-là... Je connais une dame qui...

JEAN RIVIÈRE. — Ça va, ça va, Marguerite. Préparez-moi donc un grog...

MARGUERITE. — Vous ne préférez pas plutôt un vin chaud à la canelle ? C'est souverain...

JEAN RIVIÈRE. — J'ai dit un grog, Marguerite... Ah ! et puis un verre d'eau et de l'aspirine.

MARGUERITE (*s'éloignant*). — Les hommes ne savent pas se soigner... Plus ils sont savants et plus ils sont bêtes.

JEAN RIVIÈRE. — Marguerite !

MARGUERITE. — C'est une femme qu'il vous faudrait... Un grand gaillard comme vous qui a la tête pleine d'oiseaux ! Si c'est pas triste... (*Porte ouverte et refermée.*)

JEAN RIVIÈRE (*à lui-même*). — J'y penserai, Marguerite, j'y penserai... En attendant, je me sens mal fichu. (*Il soupire. Il ouvre le poste de radio, recherche de poste, monter genre discours politique.*) Ah ! Non ! Assez de discours ! De la musique ! (*Faire disparaître le discours et monter musique douce qui restera en fond sonore jusqu'à la fin de la séquence. Coups discrets à la porte.*) Entrez !

MARGUERITE (*ouvrant la porte et entrant*). — V'là votre grog et votre aspirine.

JEAN RIVIÈRE. — Posez le plateau sur le bureau.

MARGUERITE. — Tâchez de faire un petit somme... Je vais vous préparer un bon dîner... Il faut nourrir la grippe.

JEAN RIVIÈRE. — C'est ça, Marguerite, je vais dormir.

MARGUERITE (*s'éloignant*). — Couvrez-vous bien pour transpirer... Les microbes n'aiment pas la chaleur... A tout à l'heure. (*Porte. Cuiller contre un verre. La musique se fond lentement et s'enchaîne sur ambiance terrasse d'un café. En second plan, crin-crin d'un violon qui joue « Parlez-moi d'amour » et qui reste un moment en fond.*)

LE GARÇON. — Bonjour, monsieur...

JEAN RIVIÈRE. — Bonjour.

LE GARÇON. — Alors, on vient se chauffer un petit peu au soleil?... Notre terrasse est la mieux exposée du quartier... Vous faites bien d'en profiter. On annonce de la neige pour demain... Qu'est-ce que je vous sers?... (*Le violon, qui s'est rapproché, cesse.*)

JEAN RIVIÈRE. — Un demi... Et l' « Echo de Paris ».

LE GARÇON. — Bien monsieur. (*S'éloignant et criant.*) Et un demi, un !

LE MUSICIEN. — Salut mon prince !... Z'appréciez ma musique ? N'avez une petite pièce pour mézigue... J'meurs de soif... N'allez pas laisser un pauvre artiste, père de famille nombreuse, mourir de soif, hein ?

JEAN RIVIÈRE. — Tenez.

LE GARÇON (*revenant*). — Tu veux laisser les clients tranquilles, non?... Allez, du balai !

LE MUSICIEN. — Merci, milord... Ne me touche pas, larbin... J'ai ma dignité, moi !

LE GARÇON. — Bon, eh bien, va la montrer ailleurs ! (*Le musicien s'éloigne en maugréant.*)

(*A Jean Rivière.*) Voici votre demi, et sans faux col !... Si on ne se gendarmait pas avec tous ces mendigots, on serait envahi... De la vermine ! Des ivrognes, des musiciens, des chanteurs, des imitateurs de cris d'animaux... Ça indispose le client. Il y a eu même un jongleur, hier... Un drôle de pistolet, entre nous soit dit : un chapeau haut-de-forme, une redingote du temps de mon grand-père... et une tête bizarre avec des yeux comme de la braise... Mais rudement adroit. Si vous l'aviez vu jongler avec toutes ses boules de couleurs... Un vrai feu d'artifice.

JEAN RIVIÈRE. — C'est peut-être un ancien artiste de music-hall dans la misère.

LE GARÇON. — Ça se pourrait bien... Ce qui est curieux, c'est qu'il n'a pas demandé d'argent.

JEAN RIVIÈRE. — Tiens !

LE GARÇON. — Non. Il a fait ses tours, et puis il est parti... Ça, par exemple !...

JEAN RIVIÈRE. — Quoi donc ?...

LE GARÇON. — Tenez, regardez-le... Quand on parle du loup... Vous le voyez jongler... Je vous parie tout ce que vous voudrez qu'il va venir ici... Qu'est-ce que je vous disais !

LE JONGLEUR. — Et hop ! C'est pas plus difficile que ça... Monsieur, je suis votre serviteur... Vous permettez ?

LE GARÇON. — Vous n'allez pas vous asseoir ici, non ! Allez, filez.

JEAN RIVIÈRE. — Il ne me dérange pas.

LE JONGLEUR. — Merci, monsieur le professeur. (*Il s'assied.*)

JEAN RIVIÈRE. — Vous me connaissez ?

LE JONGLEUR. — Je connais tout le monde... Et quand je dis tout le monde, c'est tout le monde. Ha ! ha ! Garçon, deux cognacs...

JEAN RIVIÈRE. — Mais...

LE JONGLEUR. — Ah ! c'est l'addition qui vous fait peur ? Ne vous en faites pas, j'ai ce qu'il faut... Tenez, regardez ce que j'ai dans mes poches... Des dollars, des livres, des livres sterling, des piastres, des marks, des escudos, des pesetas, des couronnes... et même des *francs* ! C'est que je voyage, moi. Aujourd'hui Paris, demain New-York, après-demain Moscou, et la suite... Ah ! quel métier !

JEAN RIVIÈRE. — Pourquoi voyagez-vous autant ? (*Ironique.*) Et si vite ?

LE JONGLEUR. — Je suis, mettons... commissionnaire... La jonglerie, c'est mon violon d'Ingres... Ha ! ha ! (*Rire prolongé, un peu fou.*) Je suis bien content de vous voir... Depuis le temps que je vous cherchais...

JEAN RIVIÈRE (*étonné*). — Vous me cherchiez ?...

LE JONGLEUR. — J'ai une commission à vous faire...

LE GARÇON (*arrivant*). — Voici vos cognacs... Ça fait dix francs.

LE JONGLEUR. — Tenez, payez-vous... et prenez aussi le demi de monsieur...

JEAN RIVIÈRE. — Mais pas du tout...

LE JONGLEUR. — Laissez-moi faire. Mes frais de représentation me sont largement payés... Gardez la monnaie.

LE GARÇON. — Merci... monsieur.

VOIX (*second plan*). — Garçon !

LE GARÇON (*s'éloignant*). — Voilà, voilà...

JEAN RIVIÈRE. — Vous aviez une commission pour moi ?

LE JONGLEUR. — Oui, mais buvons d'abord... A votre santé ! Ha ! ha ! A votre santé ! Elle est bien bonne... (*Il soupire.*) Ah ! ce premier soleil me met de bonne humeur... Bientôt le printemps... Le printemps à Paris... Les marronniers en fleurs, les femmes si jolies !... J'ai une âme de poète, moi... Quel fichu métier que le mien !

JEAN RIVIÈRE. — Qu'aviez-vous à me dire ?

LE JONGLEUR. — Vous êtes bien pressé !... Ils sont tous les mêmes. Et après, quand ils savent, ils pourrissent sur pied ou se dessèchent de peur... Peur ! Un mot que je connais dans toutes les langues... La nuit dernière, à Mexico, j'ai rencontré une femme... Elle sortait d'un bal... Elle aussi était pressée de savoir ce que j'avais à lui dire... Ha ! ha ! ha ! Parole, ça m'en a fendu le cœur... C'est comme ce jeune homme, à Yokohama...

JEAN RIVIÈRE. — Mais me direz-vous à la fin...

LE JONGLEUR (*doucereux*). — Mais oui, mais oui, monsieur le professeur... Eh bien, voilà : (*Lentement.*) Vous mourrez par un beau matin d'été au bord de l'eau... Un 10 juin à onze heures... Je ne vous en dis

pas plus, je ne veux pas vous empoisonner l'existence. Ha ! ha ! ha !... Oh ! vous ne souffrirez pas, vous ne vous en rendrez même pas compte... Une balle en plein front, et pffuit ! Plus de Jean Rivière... Une perte pour la science ! Ha ! ha ! ha !... Ne faites pas cette tête-là...

JEAN RIVIÈRE. — Allez-vous en ! Vous me faites horreur...

LE JONGLEUR. — Ils disent tous ça... Mais je ne vous en veux pas... J'ai l'habitude... Pourtant, mes... clients devraient m'être reconnaissants, je leur apporte l'invulnérabilité. Mais oui, réfléchissez ! Vous, par exemple, vous savez maintenant que vous mourrez d'une balle en plein front par un matin de juin ensoleillé... Vous êtes tranquille, vous pouvez faire n'importe quoi : danser sur un fil entre deux montagnes, conduire votre auto à cent vingt à l'heure, vous battre avec des lions... absorber des poisons... Voyager en avion... Et que votre bonne Marguerite se rassure : vous n'attraperez jamais la psittacose. Ha ! ha ! ha !... Mais je sors du sujet... Allons, un petit sourire pour encourager l'amateur... Oh ! non, vous n'allez pas m'attrister avec cette tête d'enterrement... Finissez votre verre, ça va vous remonter... Tenez, c'est bien parce que c'est vous... Tant pis pour le règlement, une fois n'est pas coutume, je vais vous tendre la perche... Je suis gentil, hein ? Ha ! ha ! ha !... Connaissez-vous un certain Klaus Richter ?

JEAN RIVIÈRE. — Klaus Richter?... Non.

LE JONGLEUR. — Naturellement ! Eh bien, c'est l'homme qui vous tuera... Amusant, n'est-ce pas ? Car il n'en sait rien lui-même... Un homme comme les autres, qui suit son petit bonhomme de chemin, un chemin qui croisera le vôtre... par hasard. Ha ! ha !

JEAN RIVIÈRE (à lui-même). — Klaus Richter...

LE JONGLEUR. — Un brave garçon... Il vit à Berlin avec sa femme, Patricia... Un couple charmant... Ah ! Il faut que je me sauve. Je dois rencontrer dans un instant Jules Lachaume, le ministre... Le pauvre, il va en faire une tête lorsque je vais lui annoncer sa mort pour demain... Ça va lui gâcher son dernier banquet. Ha ! ha !...

JEAN RIVIÈRE. — Jules Lachaume?... Jules Lachaume, le ministre ?

LE JONGLEUR. — Ne vous frappez pas... Un ministre de perdu, dix de retrouvés... Adieu, monsieur le professeur... Sans rancune !... Et n'oubliez pas : au bord de l'eau... un dix juin ensoleillé, à onze heures du matin... Klaus Richter... Klaus Richter... Klaus Richter... (*Fondre sur les mots « Klaus Richter » et l'ambiance rue.*)

♦♦

(*De nouveau living-room.*)

KLAUS (*véhément*). — Et vous êtes venu à Berlin, chez moi, pour me raconter ce rêve insensé !... Vous êtes fou, monsieur Rivière !

PATRICIA. — Oh ! Klaus, c'est affreux !

KLAUS. — Je ne sais avec qui et pourquoi vous avez imaginé cette farce stupide, mais...

PATRICIA (*l'interrompant*). — Non, Klaus, ce n'est pas une farce... Je sens que M. Rivière nous a dit la vérité. Il a fait ce rêve.

JEAN RIVIÈRE. — Je le jure.

KLAUS. — Soit, admettons... Et puis après?

JEAN RIVIÈRE (*véhément*). — Mais votre nom, monsieur Richter, et celui de votre femme, je ne les ai pas inventés!

KLAUS. — Une coïncidence... étrange, je l'avoue, mais rien de plus.

JEAN RIVIÈRE. — Vous savez aussi bien que moi qu'un rêve est fait de matériaux épars, enfouis dans la mémoire, avec lesquels on fabrique une histoire, un lieu, une situation... Si, dans mon rêve, le jongleur m'avait dit un autre nom, Schmitt, par exemple, cela ne m'aurait pas frappé, car c'est un nom que j'ai entendu au moins une fois... Mais Klaus Richter! Par quelle voie mystérieuse votre nom est-il parvenu jusqu'à moi?

PATRICIA. — J'ai peur.

KLAUS. — Allons, allons, Patricia... Je reconnais, monsieur Rivière que tout cela est assez extraordinaire... C'est un phénomène psychique que je suis malheureusement incapable de vous expliquer... Mais je persiste à croire que...

JEAN RIVIÈRE (*l'interrompant*). — Oui, oui, une coïncidence. Je n'en crois rien... (*Journal qu'on déplie.*) Tenez... Voici l'« Echo de Paris » de ce matin... Lisez... là.

KLAUS (*lisant*). — Mort de M. Jules Lachaume, ministre du Commerce. Paris, le 15 février. M. Jules Lachaume, ministre du Commerce, est mort subitement cette nuit en regagnant son domicile. Il venait de présider un banquet offert par la Chambre de Commerce. Cette mort, que rien ne laissait prévoir, a surpris douloureusement...

JEAN RIVIÈRE (*enchaînant*). — ... Il y a trop de coïncidences! Votre nom, celui de votre femme... et la mort du ministre. (*Haussant le ton.*) Commencez-vous à comprendre maintenant que je n'ai rien inventé?

PATRICIA. — Comment nous avez-vous trouvés?

JEAN RIVIÈRE. — C'est simple. En apprenant la mort de Lachaume, j'ai été bouleversé... Je me suis précipité dès neuf heures à l'ambassade d'Allemagne... Je voulais savoir si vous existiez... C'était une chance à courir, une chance sur mille... J'ai demandé à consulter l'annuaire du téléphone de Berlin...

KLAUS. — Il y a six millions d'habitants à Berlin, monsieur Rivière... Mon nom aurait pu ne pas figurer sur l'annuaire.

JEAN RIVIÈRE (*ricanant*). — N'oubliez pas que mon jongleur m'avait tendu la perche!... Il y a cinq Richter dans l'annuaire : Aloys Richter... Emil Richter... Johan Richter... Ludwig Richter... et Klaus...

KLAUS. — Klaus est un prénom assez courant... Et des Richter, il y en a certainement plus de cinq dans tout Berlin...

JEAN RIVIÈRE. — C'est ce que je me suis dit pour me rassurer... Et après avoir quitté l'ambassade, j'ai marché longtemps sans but, sous la neige, essayant de mettre de l'ordre dans mes pensées. J'ai traversé la place de la Concorde, les jardins des Champs-Élysées, et je suis arrivé sur la place Beauvau... Et là, brusquement, j'ai aperçu le café...

KLAUS. — Quel café?...

JEAN RIVIÈRE. — Le café où j'avais rencontré le jongleur... Et comme dans mon rêve, ce café s'appelait « Le Petit Elysée »... La terrasse était déserte, les tables et les chaises rentrées, naturellement, mais j'ai reconnu certains détails...

KLAUS. — Vous aviez déjà vu ce café ou, tout au moins, son enseigne... Vous y êtes sans doute allé une fois dans le passé. Vous l'avez simplement reconstruit dans votre rêve, et c'est par hasard que vous l'avez retrouvé ce matin dans la réalité.

JEAN RIVIÈRE. — Je puis vous affirmer que je n'avais jamais mis les pieds dans ce café, ni remarqué son enseigne... La place Beauvau est dans un quartier où je vais rarement.

KLAUS. — Il suffit qu'une fois, il y a longtemps, vous ayez traversé cette place... Votre mémoire aura enregistré automatiquement le décor.

JEAN RIVIÈRE. — Oui, c'est possible, et c'est aussi ce que j'ai pensé. Mais pour en avoir le cœur net, je suis entré dans ce café... Et j'ai reconnu le garçon du rêve!... J'ai reconnu son visage, ses mains, sa voix... Je lui ai demandé depuis combien de temps il travaillait au « Petit Elysée »... Il m'a répondu qu'il n'était dans cette place que depuis huit jours!... Or, je n'avais pas quitté la rive gauche depuis au moins deux semaines! Allez-vous me dire que cela aussi est une coïncidence?

KLAUS. — C'est un cas de prémonition, mais...

JEAN RIVIÈRE (*l'interrompant*). — Prémonition, vous l'avez dit. J'ai vu en rêve le café et le garçon : ils existent ! J'ai appris la mort du ministre alors qu'il était encore en vie : il est mort ! J'ai entendu prononcer votre nom et celui de votre femme : vous êtes là, tous les deux, devant moi ! Pourquoi douterais-je du reste ? Pourquoi ne serais-je pas tué d'une balle dans la tête, un 10 juin, au bord de l'eau, et par vous ?

PATRICIA. — Je vous en supplie !... Qu'attendez-vous de nous?... Que pouvons-nous faire?... Oh ! Klaus, quelle horrible chose !

JEAN RIVIÈRE (*véhément*). — Ne comprenez-vous pas que votre mari et moi sommes pris dans un entrelacs de fils, comme de pauvres mouches ?... Mais que nous pouvons les rompre, ces fils, et nous échapper ?... Nous devons jouer cette partie, mais en trichant.

KLAUS. — En trichant?... L'idée de me tuer ne vous est pas venue, monsieur Rivière ?

PATRICIA. — Klaus !

JEAN RIVIÈRE. — Vous tuer ? Non. Pourquoi vous tuerais-je ? Pourquoi votre vie pour la mienne ? Ce n'est pas de cette façon que nous pou-

vons tricher. Nous ne devons pas jouer l'un contre l'autre, mais ensemble, et tricher solidairement. (*Monter ambiance restaurant. Musique douce.*)

**

(*Brouhaha de conversations. Premier plan, bruits de couverts.*)

JEAN RIVIÈRE. — Si nous reprenions une bouteille?... Qu'est-ce que tu en dis, Klaus?

KLAUS. — Ah ! non vraiment, Jean... Je n'en puis plus. De ma vie, je n'ai autant mangé ! J'abandonne.

JEAN RIVIÈRE. — Tu es une petite nature... Mais peut-être que Patricia...

PATRICIA. — Il veut ma mort, ma parole ! J'ai merveilleusement dîné, et franchement, je serais incapable d'absorber encore quoi que ce soit... Et ma ligne, qu'en fais-tu Jean ?

JEAN RIVIÈRE. — Tu la retrouveras bien assez vite en Allemagne Avec tous vos ersatz !

PATRICIA. — Maintenant, vas-tu nous dire la raison de ce dîner de millionnaire ?

KLAUS. — Il a dû gagner à la loterie... A moins qu'il ait volé la girafe où l'éléphant du jardin des Plantes. (*Rires.*)

PATRICIA. — Il en serait capable...

JEAN RIVIÈRE. — Un dîner d'anniversaire, tout simplement.

KLAUS. — Un anniversaire ? Le tien ?

JEAN RIVIÈRE. — Non. Cherchez...

PATRICIA. — Pas le mien... ni celui de Klaus. Alors, l'anniversaire de qui ?

JEAN RIVIÈRE. — Celui de notre rencontre... Je suis venu chez vous pour la première fois le 15 février 1937... Et nous sommes ce soir le 15 février 1939.

KLAUS. — J'avais oublié cette date historique !... Notre amitié me semble tellement ancienne que j'ai l'impression qu'elle existe depuis toujours.

PATRICIA. — Comme c'est gentil de ta part, mon petit Jean.

JEAN RIVIÈRE. — Allons, n'en parlons plus... (*Appelant.*) Maître d'hôtel !... l'addition, s'il vous plaît.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. — Tout de suite, monsieur... (*S'éloignant.*) L'addition du huit !

KLAUS. — Deux ans déjà que nous sommes amis ! Ah ! nous en avons passé de bons moments tous les trois... A Florence...

PATRICIA (*poursuivant*). — Capri !... Saint-Anton... Cannes... Ber-

lin... Paris... Toutes nos vacances... Quel dommage d'être obligés de rentrer demain à Berlin... Deux jours à Paris, c'est peu !

JEAN RIVIÈRE. — Mais vous reviendrez en août... Vous passerez quelques jours à Paris chez moi, et nous descendrons tous les trois dans le Midi avec ma nouvelle voiture... Promis ?

PATRICIA ET KLAUS (*presqu'ensemble*). — Promis, Jean.

JEAN RIVIÈRE. — Au fond, c'est à mon jongleur que nous devons notre amitié...

KLAUS. — C'est vrai... (*Bas.*) Tu y penses toujours ?

JEAN RIVIÈRE (*bas*). — Oui... Et toi ?

KLAUS (*bas*). — Moi aussi.

PATRICIA. — Taisez-vous, vous deux. N'oubliez pas que vous avez juré de ne jamais plus parler de ce rêve.

JEAN RIVIÈRE. — Patricia a raison ! Ah, si nous allions boire un café à Montmartre ? Je connais un endroit épatant... Exactement le genre qui convient à des touristes germaniques ! (*Rires.*) Alors, c'est promis, n'est-ce pas ? Nous passons les prochaines vacances ensemble... (*Descendre progressivement ambiance restaurant et enchaîner...*)

**

(... sur pas dans la cour. En second plan, un poste radio diffuse un discours d'Hitler.)

PATRICIA (*anxieuse*). — Tu entends, Klaus, la chère voix de notre Führer qui nous poursuit jusqu'à Paris. Tu distingues ce qu'il dit ?

KLAUS. — Non, c'est trop loin. (*Pendant cette conversation, montée de marches, clés dans une porte qu'on ouvre et referme dans le hall.*)

JEAN RIVIÈRE. — Enfin, nous y sommes ! Vous parlez d'une fin de vacances !... Pas trop fatigués, vous deux ?...

PATRICIA. — Non, ça va... Mais toi, mon pauvre Jean, qui as conduit toute la nuit, tu dois être mort. Tu aurais dû passer le volant à Klaus.

KLAUS. — Avec ma myopie ?... Merci bien !... Jean, peux-tu téléphoner à la gare de l'Est. Je crois qu'il y a un train pour Bâle à dix heures mais je n'en suis pas sûr...

JEAN RIVIÈRE. — Tout de suite... Entrons dans mon bureau... Patricia, tu serais un ange si tu nous faisais du café, s'il en reste dans la boîte. En tout cas, il y a du thé.

PATRICIA. — Je me débrouillerai bien... (*Elle s'éloigne.*)

JEAN RIVIÈRE. — Assieds-toi, mon vieux... Ça sent le renfermé, ici. Je vais ouvrir les fenêtres. (*Bruit de fenêtre qu'on ouvre. Numéro formé sur un cadran de téléphone.*) Allô... Renseignements de la gare de l'Est ?... Monsieur, je voudrais savoir à quelle heure il y a un train ce matin pour Bâle ?... A dix heures trente-cinq... Comment ?... Ah ! bien... Merci. (*Il raccroche.*)

KLAUS. — A dix heures trente-cinq... Nous avons largement le temps...

JEAN RIVIÈRE. — Oui, mais ils m'ont dit qu'il fallait arriver au moins une heure à l'avance... Ce doit être une vraie pagaïe...

KLAUS. — Tu peux nous y conduire tout de suite, si tu veux...

JEAN RIVIÈRE. — Nous avons tout de même le temps de boire notre café... En attendant, je vais prendre les informations... (*Recherche de poste... Voix du speaker.*)

Le SPEAKER. — ...Prévisions pour la journée du 1^{er} septembre : beau temps sur l'ensemble de la France. Dernières nouvelles : ce matin, à l'aube, les troupes allemandes, sous le commandement des généraux von Bock et von Runstedt, ont franchi la frontière polonaise... Que nos auditeurs restent à l'écoute, nous leur communiquerons dans quelques instants la suite de nos informations... Ici, Poste Parisien. (*Enchaîner plein son sur l'air de « La Cucaracha ».*)

La bonn' fari-ne,
La bonn' fari-ne
Qui fait grossir les enfants.
La bonn' (*Couper sec.*)

JEAN RIVIÈRE. — Cette fois-ci, nous n'y coupons pas. C'est la guerre.

KLAUS. — Oui. Notre énergumène est allé trop loin ; il ne peut plus faire machine arrière... Je vais te faire la guerre, mon vieux ! (*Sarcas-tique.*) Parce que je suis un homme de devoir, un bon Allemand, et toi un bon Français... Nous ne sommes pas des lâches, n'est-ce pas ? (*Il ricane.*) La peur de la lâcheté fait de nous des lâches prêts à tout accepter.

JEAN RIVIÈRE. — Que pouvons-nous faire d'autre, Klaus ?

KLAUS. — Rien... Durant toutes ces vacances, alors que la menace se précisait chaque jour davantage, je me suis demandé ce que je ferais s'il y avait la guerre... C'est curieux, mais là-bas, sur la plage, la guerre qui venait m'est apparue sous un jour nouveau, nouveau pour moi, en tout cas, mais cela n'a rien d'original...

JEAN RIVIÈRE (*anxieux*). — Explique-toi.

KLAUS. — Eh bien... A la guerre on tire sur les gens d'en face parce qu'ils ne sont que de petites silhouettes sans visage... des groupes anonymes... Mais si chaque homme pensait que, peut-être, il va tuer son ami...

JEAN RIVIÈRE. — Je crois que tout le monde y a pensé, Klaus... Et cela n'a jamais rien empêché !

KLAUS (*gravement*). — Oui, mais moi, si je te tuais dans cette guerre, ce serait un meurtre.

JEAN RIVIÈRE. — Tu es fou !

KLAUS. — Un meurtre, tu entends, Jean?... Si je n'ai qu'une chance

sur dix millions de te tuer, je n'ai pas le droit de la risquer... Nous avons triché jusqu'à présent, mais pour rien, car la partie n'était pas encore engagée entre nous...

JEAN RIVIÈRE. — Le jongleur, n'est-ce pas?...

KLAUS. — J'entends son rire... Comme dans un mauvais mélodrame aux ficelles trop grosses, mais bien joué — et nous en sommes les acteurs — tout m'apparaît trop bien arrangé... Et cependant, je suis pris au jeu. J'ai peur...

JEAN RIVIÈRE. — La grosse ficelle, c'est la guerre. C'est trop facile. Lorsque je t'ai raconté mon rêve, n'as-tu pas immédiatement pensé à la guerre, seul prétexte raisonnable — si j'ose dire — pour me tuer d'une balle dans la tête?... Un Français, un Allemand, c'était couru d'avance!

KLAUS. — Naturellement, et comme toi, j'ai trouvé que c'était trop facile. Mais maintenant?

JEAN RIVIÈRE. — Ecoute, Klaus. Je suis dans le Génie... Les ponts lourds (*Il s'efforce de rire.*) Ce n'est pas une arme particulièrement exposée!... Je ne serai jamais en première ligne...

KLAUS. — Et moi, à cause de ma myopie, je suis dans l'infanterie de la Luftwaffe...

JEAN RIVIÈRE. — Si je dois être tué, ce ne sera pas par toi...

KLAUS. — Mon Dieu! Neuf heures et demie! (*Criant.*) Patricia... Patricia! Il faut partir.

PATRICIA (*de loin*). — Le café est prêt...

JEAN RIVIÈRE (*criant*). — Nous n'avons pas le temps... Nous sommes déjà en retard... Allez vite, en voiture!...

..

(*Ambiance rue. Portières claquées. Démarrage, moteur sur la séquence.*)

JEAN RIVIÈRE. — Nous allons éviter le centre, nous irons plus vite... Klaus, passe-moi une cigarette... Merci.

PATRICIA. — Donne-m'en une aussi, mon chéri... (*Un silence.*) Dis, Jean, nous sommes toujours amis, n'est-ce pas?... Quoi qu'il arrive?...

KLAUS. — Bien sûr, Patricia. Jean sera toujours notre ami.

JEAN RIVIÈRE. — Toujours... Où dois-tu rejoindre ton corps, Klaus?

KLAUS. — A Königsberg, en Prusse-Orientale... C'est loin!... Et toi?

JEAN RIVIÈRE. — Avignon... Nous serons à deux mille kilomètres l'un de l'autre. Ce serait bien le diable si...

KLAUS (*hurlant*). — Attention, Jean... Attention!... (*Bruit de freins. Patricia pousse un cri strident. Un choc. Glaces brisées. Ferrailles. En deuxième plan, des gens crient.*)

KLAUS (*hurlant en allemand*). — Patricia !... Patricia ! Elle est morte ! (*Avertisseurs de police. Arrivée de l'ambulance. Exclamations de la foule.*)

UN AGENT (*en premier plan*). — Allons, allons, circulez... Laissez passer... (*Claquement portière ambulance. Démarrage.*)

PREMIÈRE VOIX. — Eh ben, mon vieux ! Elle en a pris un coup, la bagnole ! Regardez-moi ça, aplatie comme une crêpe. Il n'en reste rien... Oh ! Et puis tout ce sang !

DEUXIÈME VOIX. — Comment est-ce arrivé ?

TROISIÈME VOIX. — C'est le camion qui a brûlé le feu rouge. La voiture a essayé de freiner... Elle a été prise par le travers, et le camion lui a passé littéralement dessus.

DEUXIÈME VOIX. — Il y a eu des morts ?

TROISIÈME VOIX. — Une femme... Elle n'a pas dû souffrir... Une vraie bouillie... C'était pas beau à voir.

DEUXIÈME VOIX. — Il y avait d'autres personnes avec elle ?

TROISIÈME VOIX. — Oui, deux hommes... Un Boche, son mari, et un Français, le propriétaire de la voiture.

PREMIÈRE VOIX. — Ils doivent être rudement amochés !

TROISIÈME VOIX. — Ils n'ont rien eu, pas même une égratignure.

DEUXIÈME VOIX. — Mais c'est impossible, la voiture est en miettes.

TROISIÈME VOIX. — Un vrai miracle !

PREMIÈRE VOIX. — Y en a qui sont vernis !

..

(*Monter artillerie, bombes, armes automatiques, avions, etc... Descendre progressivement sur marche militaire allemande. On frappe à une porte.*)

MME RIVIÈRE. — Entrez !

MARGUERITE. — Je vais faire les courses, madame Rivière... Qu'est-ce que je ferai pour le déjeuner?... C'est qu'on ne trouve plus grand-chose avec leur maudit rationnement.

MME RIVIÈRE. — Je n'ai pas faim, Marguerite... Faites ce que vous voudrez.

MARGUERITE. — Il ne faut pas vous laisser aller comme ça... Le crémier m'a promis des œufs... Une petite omelette, ça vous dirait quelque chose ?

MME RIVIÈRE. — Si vous voulez, Marguerite.

MARGUERITE. — En attendant, asseyez-vous donc devant la fenêtre, au soleil... Il fait un temps superbe.

MME RIVIÈRE. — Vous êtes gentille, Marguerite... Heureusement que je vous ai... Sans vous, je n'aurais pas pu supporter de vivre dans cet appartement où tout me parle de...

MARGUERITE (*l'interrompant*). — Tsstt ! tsstt ! Voulez-vous vous taire ? (*Sonnerie à la porte.*) Qui ça peut bien être?... Vous attendez quelqu'un ?

MME RIVIÈRE. — Non, personne... Allez ouvrir, Marguerite.

MARGUERITE (*s'éloignant*). — J'y vais... (*Porte ouverte en arrière-plan. Conciliabule entre Marguerite et un homme. Porte de la rue refermée et Marguerite revient.*)

MME RIVIÈRE. — Qu'est-ce que c'est, Marguerite ?

MARGUERITE (*bas*). — C'est un Allemand... un officier. Il demande après M. Jean... Il est dans le vestibule.

MME RIVIÈRE (*bas*). — Mon Dieu ! Que veut-il?... (*Haut.*) Faites entrer.

MARGUERITE. — Bien, madame... (*Elle s'éloigne et en second plan, sèchement.*) Entrez. (*Travelling de pas lourds. Puis claquement de talons.*)

MME RIVIÈRE. — Monsieur?...

KLAUS. — Madame... M. Jean Rivière n'est pas là?...

MME RIVIÈRE. — Non, monsieur... M. Jean Rivière n'est plus là.

KLAUS. — Ach !... Je viens exprès de Munich pour le voir...

MME RIVIÈRE. — Qui êtes-vous, monsieur ?

KLAUS. — Klaus Richter...

MME RIVIÈRE. — Ah ! Vous êtes Klaus !... Mon fils me parlait souvent de vous... Vous étiez de grands amis.

KLAUS. — Oui... de grands amis... Où est-il ?

MME RIVIÈRE. — Jean est mort, monsieur.

KLAUS. — *Mein Gott !* (*Il soupire.*) Il est mort... à la guerre?...

MME RIVIÈRE. — Oui, monsieur... à la guerre.

KLAUS (*haletant*). — Madame Rivière, au nom de l'amitié qui nous liait Jean et moi, pouvez-vous me dire comment il est mort... où... et la date ?

MME RIVIÈRE. — Après l'armistice, son colonel m'a écrit une lettre me donnant tous les détails... Jean a été tué le 10 juin...

KLAUS (*bas*). — *Das ist unmöglich !*

MME RIVIÈRE. — Le 10 juin, à onze heures du matin, en défendant, à la tête de sa compagnie, un pont sur le canal de l'Ailette.

KLAUS (*criant*). — Non !... Non !...

MME RIVIÈRE. — Calmez-vous, monsieur... Il n'a pas souffert. Il a été frappé d'une balle en plein front.

KLAUS. — Etait-ce près du village de... Concevreux ?

MME RIVIÈRE. — Oui... C'est là qu'il est enterré, dans un petit jardin,

derrière l'église. J'ai pu aller sur sa tombe... (Klaus halète.) Mais qu'avez-vous, monsieur?... Asseyez-vous.

KLAUS. — Merci... Je vous demande pardon, madame.

MME RIVIÈRE. — Je comprends votre peine. Mais la guerre ne choisit pas ses morts.

KLAUS (*comme se parlant à lui-même*). — Un 10 juin, au bord de l'eau... Une balle dans la tête... L'accident... Patricia... Je comprends maintenant.

MME RIVIÈRE. — Mon fils m'avait raconté cet accident épouvantable où votre femme a perdu la vie... Jean avait été terriblement éprouvé... Il ne parvenait pas à s'expliquer comment vous et lui aviez pu échapper à la mort... Ce fut un miracle.

KLAUS (*criant*). — Un miracle ! Non ! Patricia pouvait mourir, elle, car elle n'était pas dans le jeu... Comprenez-vous ? Mais nous, nous devons vivre, nous étions obligés de vivre... Impossible de tricher, impossible... Impossible...

..

(Fondre et monter ambiance café intérieur. Verres. Bouteilles. Sifflement percolateur.)

LE GARÇON (*arrivant et commandant*). — Un demi, une grenadine pour une gosse, et un cognac.

UN HOMME. — C'est encore pour le Fritz, le cognac ?

LE GARÇON. — Oui... Ça fait son cinquième.

UN HOMME. — Ben, mon vieux, il est blindé, le gars !... Parce qu'en fait de cognac, c'est un drôle de tord-boyaux, ton truc.

LE GARÇON (*riant*). — C'est ce que le patron du « Petit Elysée » réserve aux touristes vert-de-gris... Ça n'a pas de palais, ces gens-là. Ça boirait du pétrole...

L'HOMME. — C'est bien vrai c'que tu dis là. Pendant la guerre de 14, nous avions des prisonniers... Eh bien, ils buvaient de l'alcool à brûler... Oui mon vieux.

LE GARÇON. — C'est des barbares.

KLAUS (*criant de l'extérieur*). — Garçon !

LE GARÇON. — Il s'impatiente... (*Suivre le garçon jusqu'à la terrasse*). Voilà ! Voilà ! Voici votre cognac, monsieur.

KLAUS. — Combien ?

LE GARÇON. — Cinq cognacs... cent francs.

KLAUS. — Tenez.

LE GARÇON. — Merci, monsieur.

UNE FEMME (*en deuxième plan*). — Garçon ! Et cette grenadine pour la petite ?

LE GARÇON (*s'éloignant*). — Tout de suite, madame... Tout de suite. Je n'ai que deux bras !

KLAUS (*en allemand et comme se parlant à lui-même*). — Dix juin... Au bord de l'eau... Canal de l'Ailette... Concevreaux... Jean... Jean Rivière...

LA PETITE FILLE (*en deuxième plan*). — Oh ! maman, regarde le monsieur... là... qui joue avec des boules de couleurs... Pourquoi il fait ça?...

LA FEMME (*même plan*). — Eh bien, c'est un jongleur...

KLAUS (*en allemand, même jeu*). — Mon Dieu ! C'est impossible... Le jongleur...

LA FEMME (*deuxième plan*). — ... Un jongleur... Comme celui que tu as vu au cirque.

LA PETITE FILLE (*même plan*). — Je veux voir.

LA FEMME (*même plan*). — Reste donc tranquille... Il vient justement par ici.

LE JONGLEUR (*s'approchant*). — Et hop ! C'est pas plus difficile que ça... (*Rire de l'enfant.*) Mais j'ai plus d'un tour dans mon sac... (*Premier plan.*) Mes respects, mon officier... Heil Hitler ! Ha ! ha ! ha ! Vous permettez?...

KLAUS (*criant en allemand*). — Foutez le camp !... Foutez le camp !... (*En français.*) Laissez-moi tranquille...

LE JONGLEUR. — Ne vous emballez pas comme ça, monsieur Richter... J'ai une commission à vous faire.

KLAUS (*criant en allemand d'abord puis en français*). — Je ne veux pas savoir... Je ne veux pas savoir... (*Chaise renversée et en s'éloignant.*) Je ne veux pas savoir... (*Rire du jongleur.*)

LE GARÇON. — Dis donc, l'artiste, tu fais partir les clients, à présent?... Au fond, j'm'en fous, il avait payé... Mais qu'est-ce que tu as bien pu lui raconter, au Fridolin, pour qu'il se sauve comme ça?... On aurait dit qu'il avait la mort à ses trousses !..

LE JONGLEUR. — Je ne lui ai rien dit... Il est parti avant. Ha ! ha ! ha ! (*Rire prolongé.*)

LE GARÇON. — Ta gueule !... Tu me flanques les foies à rigoler comme ça... Tu le connais cet Allemand?

LE JONGLEUR. — Je connais tout le monde. Et quand je dis tout le monde... Ha ! ha ! ha !

LE GARÇON. — Qu'est-ce qui te fait rire?

LE JONGLEUR. — Oh ! rien... Je pensais à un certain Wladimir Soudoukine.

LE GARÇON. — Wladimir... comment?

LE JONGLEUR. — Soudoukine... Un homme tranquille qui vit quelque part en Russie... Klaus Richter et Wladimir Soudoukine... Le monde est petit... Ha ! ha ! ha ! (*Il s'éloigne en riant.*)

Désirs de roi

(The King's wishes)

par ROBERT SHECKLEY

« Si Peau d'Ane m'était conté... » Imaginons qu'il existe des êtres surnaturels, comme dans les Mille et Une Nuits. Leurs pouvoirs seraient-ils comparables à ceux du technicien 1954 ? M. Robert Sheckley ne le croit pas. Selon lui, même au royaume des êtres surnaturels, un sujet doit obligatoirement passer par un simple marchand de réfrigérateurs, de machines à laver, etc., pour satisfaire le roi qu'il sert.

L'amusante série de mésaventures qui s'ensuit se termine par une surprise pour les personnages comme pour le lecteur, dans ce conte de fées moderne.



APRÈS être resté accroupi derrière un comptoir de verrerie depuis presque deux heures, Bob Granger sentit une crampe gagner ses jambes. Il bougea pour se détendre et son club de golf, glissant de ses genoux, tomba avec fracas.

— « Chut ! » murmura Janice en serrant fortement le manche d'un autre club de golf qu'elle tenait à la main.

— « Je ne crois pas qu'il viendra, » dit Bob.

— « Tais-toi, chéri, » murmura encore Janice, scrutant les ténèbres de leur magasin.

Le cambrioleur ne s'était pas encore manifesté. Au cours de la semaine qui venait de s'écouler, il était venu chaque nuit, enlevant mystérieusement des génératrices, des réfrigérateurs, des appareils de climatisation. Mystérieusement... car il ne forçait aucune serrure, ne brisait aucune vitre, ne laissait pas la moindre empreinte de pas. Et cependant, il réussissait à se glisser à l'intérieur, nuit après nuit, et à repartir avec une bonne partie de leur stock.

— « Je ne crois pas du tout que notre idée soit bonne, » murmura Bob. « Après tout, un homme capable de porter sur son dos un réfrigérateur de plusieurs centaines de kilos... »

— « Nous nous chargerons de lui, » dit Janice, avec cette assurance qui lui avait valu les galons d'adjudante dans les AFAT motorisées. « En outre, il faut que nous fassions cesser son petit jeu... il retarde le jour de notre mariage. »

Dans l'obscurité, Bob hocha la tête en signe d'assentiment. Lui et

Janice avaient monté de toutes pièces le Bazar du Comté en associant leurs pécules de l'armée. Ils avaient l'intention de se marier dès que les bénéfices le permettraient. Mais lorsque quelqu'un volait des réfrigérateurs et des appareils de climatisation...

— « Je crois entendre quelque chose, » dit Janice, renforçant sa prise sur son club de golf.

Il y avait un très léger bruit quelque part dans le magasin. Ils attendirent. Puis ils entendirent un bruit de pas, parcourant le linoléum.

— « Dès qu'il aura atteint le milieu du magasin, » murmura Janice, « tu donneras la lumière. »

Enfin ils furent capables de distinguer une forme obscure sur le fond moins obscur du magasin. Bob alluma les lampes en criant : « Haut les mains ! »

— « Oh non ! » haleta Janice en laissant tomber son club de golf.

Bob se retourna et avala sa salive.

Debout, face à eux, se tenait un être d'une taille d'au moins trois mètres. Son front était muni de cornes naissantes et il avait de toutes petites ailes sur le dos. Il portait une combinaison de mécanicien et un maillot blanc portant, en lettres écarlates, EBLIS TECH. Ses pieds énormes étaient chaussés de vieux souliers en daim blanc et ses cheveux blonds étaient coupés en brosse.

— « Zut ! » s'exclama-t-il en regardant Bob et Janice. « Je savais bien que j'aurais dû suivre les cours d'invisibilité à l'université. »

Il croisa ses mains sur son ventre et gonfla ses joues. Immédiatement ses jambes disparurent. Gonflant ses joues encore plus fort, il réussit à faire disparaître son ventre. Mais ce fut tout, il ne parvint pas à aller plus loin.

— « Je ne peux pas y arriver ! » dit-il en expirant l'air emmagasiné.

Ses jambes et son ventre redevinrent visibles.

— « Je n'ai pas le tour de main ! Zut ! »

— « Que voulez-vous ? » demanda Janice en se dressant de toute la hauteur de son svelte 1 m. 60.

— « Ce que je veux ? Voyons... ah oui ! Le ventilateur. » Il traversa le magasin et s'empara d'un grand ventilateur à pied.

— « Eh là, un petit instant ! » hurla Bob.

Il s'approcha du géant, son club de golf levé. Janice le suivait sur les talons.

— « Où pensez-vous aller avec ceci ? »

— « Chez le Roi Alerian, » dit le géant. « Il a exprimé le désir d'avoir un de ces ventilateurs. »

— « Ah, il en a exprimé le désir ? Eh bien, mon désir à moi est que vous le remettiez en place. »

Elle leva le club au-dessus de sa tête.

— « Mais je ne *peux pas*, » dit le jeune géant, ses petites ailes secouées d'un frémissement nerveux. « Le roi le désire. »

— « Eh bien, vous ne pourrez pas dire que vous ne l'avez pas cherché, » dit Janice.

Quoique toute menue elle avait une forme physique excellente depuis son stage dans les AFAT où elle passait son temps à réparer des moteurs de jeep. Et ses cheveux blonds flottant, elle abattit son club.

— « Han ! » fit-elle.

Le club rebondit sur la tête du géant, le recul faisant presque perdre l'équilibre à Janice. Au même instant Bob lança son club dans les côtes du géant.

Il passa à *travers*, ricochant sur le plancher.

— « La force est inutile contre un ferra, » dit le jeune géant en ayant l'air de s'excuser.

— « Un quoi ? » demanda Bob.

— « Un ferra. Nous sommes cousins germaines des djinns et apparentés par mariage aux devas. »

Il se dirigea de nouveau vers le centre de la pièce, tenant le ventilateur dans sa main énorme.

— « Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser... »

— « Un démon ? »

Janice était là, bouche bée. Ses parents ne permettaient pas que l'on parlât de fantômes et de démons à la maison et Janice avait été élevée en réaliste à tête dure. Elle était habile à réparer n'importe quel objet mécanique, c'était son rôle dans leur association, mais elle abandonnait à Bob tout ce qui exigeait un peu plus d'imagination.

Par contre, Bob, nourri abondamment d'Oz et de Burroughs (1) avait gardé une crédulité charmante.

— « Vous voulez dire que vous sortez des Mille et une Nuits ? » demanda-t-il au géant.

— « Oh non, » dit le ferra. « Comme je vous ai déjà dit, les djinns d'Arabie sont mes cousins. Tous les démons sont apparentés, mais je suis un ferra de la famille des ferras. »

— « Cela vous gênerait de me dire, » demanda Bob, « ce que vous faites de mes génératrices, de mes appareils de climatisation et de mes réfrigérateurs ? »

— « Au contraire, je serais très heureux de le faire, » dit le ferra en reposant le ventilateur.

Il tâta l'air ambiant, trouva ce qu'il désirait et s'assit sur le néant. Puis il croisa les jambes et serra les cordons d'un de ses souliers de daim.

— « J'ai obtenu mon diplôme de sortie d'Eblis Tech il y a environ trois semaines, » commença-t-il « et, naturellement, j'ai fait une demande pour entrer dans l'administration. Je descends d'une longue lignée de serviteurs dévoués au gouvernement. Évidemment, comme toujours, les listes étaient surchargées, aussi, je... »

(1) Allusion à un livre de contes de fées de Frank L. Baum traduit dans de nombreuses langues et à l'auteur des aventures de Tarzan : Edgar Rice Burroughs.

— « Fonctionnaire? » demanda Bob.

— « Mais oui. Tout ça c'est des emplois d'Etat... même le djinn de la Lampe d'Aladin était un fonctionnaire. Il faut passer les épreuves, voyez-vous. »

— « Continuez, » l'encouragea Bob.

— « Eh bien — mais promettez-moi que ceci restera strictement entre nous — j'ai obtenu mon poste par piston. »

Il rougit, devint orange.

— « Mon père est un ferra du Conseil des Enfers, aussi usa-t-il de son influence. J'ai été nommé de préférence à 4.000 ferras plus qualifiés que moi au poste de ferra de la Coupe du Roi. C'est un grand honneur, vous savez. »

Il y eut un court silence, puis le ferra poursuivit : « Je dois avouer que je n'étais pas prêt pour ce poste, » dit-il tristement. « Le ferra de la Coupe doit être très versé dans toutes les branches de la démonologie. Je venais de sortir de l'Université, avec des notes m'assurant à peine le diplôme de sortie. Mais, naturellement, j'étais persuadé d'être à la hauteur de n'importe quelle situation. »

Le ferra s'interrompit et s'installa plus confortablement sur le néant.

— « Mais je ne veux pas vous ennuyer avec mes difficultés, » dit-il en se levant du vide et en se mettant debout sur le plancher. « Si vous voulez bien m'excuser... »

Il reprit le ventilateur.

— « Un petit instant, » dit Janice. « Votre roi vous a-t-il donné l'ordre de venir prendre notre ventilateur? »

— « Dans un sens, » dit le ferra en redevenant orange.

— « Eh bien, écoutez, » dit Janice. « Ce roi est-il riche? »

Elle avait pris la décision de traiter, pour le moment du moins, cette entité démoniaque comme une personne réelle.

— « C'est un monarque excessivement riche. »

— « Alors, pourquoi ne peut-il pas acheter ces objets? » voulut savoir Janice. « Pourquoi lui faut-il les voler? »

— « Eh bien, » balbutia le ferra. « Il n'y a pas d'endroit où il puisse les acheter. »

— « Un de ces pays arriérés de l'Orient, » dit Janice, comme si elle se parlait à elle-même. « Pourquoi ne peut-il pas importer ces marchandises? N'importe quelle compagnie serait heureuse de faire le nécessaire. »

— « Tout ceci est très embarrassant, » dit le ferra en frottant un soulier de daim contre l'autre. « Si seulement j'avais appris à me rendre invisible! »

— « Allons, accouchez, » dit Bob.

— « Si vous tenez à le savoir, » dit le ferra, maussade. « Le Roi Alerian vit en ce que vous appelez l'an 2000 avant J.-C. »

— « Comment... »

— « Oh, un instant, » dit le jeune ferra, excédé. « Je vais tout vous expliquer. »

Il essuya sa main moite de transpiration sur son maillot.

— « Comme je vous l'ai déjà dit, j'ai réussi à obtenir le poste de ferra de la Coupe du Roi. Naturellement, je m'attendais à ce que le roi me demande des bijoux ou de belles femmes, j'aurais pu lui procurer facilement les uns et les autres. Nous apprenons cela dans notre première année de prestidigitation. Mais le roi avait tous les bijoux qu'il pouvait désirer et plus d'épouses qu'il ne pouvait en consommer. Alors que fait-il, il me dit : « Ferra, mon palais est chaud en été, fais le nécessaire pour qu'il soit froid. » Je me rendis immédiatement compte que j'étais dans le bain jusqu'au cou. C'est l'attribution d'un ferra très calé que de s'occuper de la température. Je crois qu'à l'Université, j'ai passé trop de temps aux sports. Je ne savais plus que faire.

» Je me précipitai consulter la Grande Encyclopédie et regardai à « Température ». Le recours aux formules magiques était en dehors de mes compétences et, naturellement, je ne voulais demander conseil à personne. C'eût été un aveu de mon ignorance. Mais je lus dans l'encyclopédie qu'il existait au ^{xx}e siècle des appareils de climatisation artificielle, aussi suis-je venu ici à pied, le long du sentier étroit menant vers l'avenir et m'emparai d'un de vos appareils de climatisation. Lorsque le roi exigea que je fasse le nécessaire pour que sa nourriture ne s'abîme pas, je suis revenu chercher un réfrigérateur. Puis ce fut... »

— « Et vous les avez tous branchés sur la génératrice ? » demanda Janice intéressée par tous ces détails.

— « Oui. Je ne suis peut-être pas très habile pour les formules magiques, mais je suis assez bricoleur. »

Bob se dit que cette histoire tenait debout. Après tout, qui donc était capable de maintenir un palais frais en l'an 2000 avant J.-C. ? Tout l'or du monde ne pouvait acheter le courant d'air glacé d'un appareil de climatisation ou les qualités de conservation des aliments d'un réfrigérateur. Mais ce qui continuait à inquiéter Bob était de savoir quel genre de démon était ce ferra ? Il n'avait pas l'air Assyrien. Certainement pas Egyptien...

— « Moi je n'y suis pas du tout, » dit Janice. « Vous parlez du *passé*, voulez-vous dire par là que vous voyagez dans le temps ? »

— « Certainement. J'ai obtenu mon brevet de voyageur dans le temps, avec mention honorable, » dit le ferra avec un sourire fier de bon élève.

« Peut-être Aztèque, pensa Bob, quoique cela paraissait improbable... »

— « Eh bien, » dit Janice, « pourquoi n'allez-vous pas ailleurs qu'ici ? Pourquoi ne pas voler dans les Grands Magasins ? »

— « Ici c'est le seul endroit où conduit le sentier de l'avenir, » dit le ferra.

Il reprit le ventilateur.

— « Je suis navré de faire ceci, mais si je ne réussis pas dans ce poste, on ne me nommera plus jamais à un autre. Ce sera la fin de ma carrière. »

Et il disparut.



Une demi-heure plus tard, Bob et Janice étaient installés dans le coin d'un restaurant ouvert la nuit, buvant du café et s'entretenant à voix basse.

— « Je n'en crois pas un traître mot, » disait Janice, tout son scepticisme revenu. « Des démons? Des ferras? »

— « Mais tu es bien obligée de le croire, » dit Bob avec lassitude. « Tu l'as vu de tes propres yeux. »

— « Je ne dois pas nécessairement croire tout ce que je vois, » dit Janice fermement.

Puis elle pensa aux objets manquants, aux bénéfices s'évanouissant et au mariage de plus en plus éloigné.

— « Très bien, » dit-elle. « Alors, chéri, qu'allons-nous faire? »

— « Il faut combattre la magie par la magie, » dit Bob avec assurance. « Il reviendra demain soir. Soyons prêts à le recevoir. »

— « Je suis complètement de ton avis, » dit Janice. « Je sais où nous pourrions emprunter une mitrailleuse... »

Bob secoua la tête.

— « Les balles rebondiront simplement sur lui ou passeront au travers. Ce qu'il nous faut c'est de la bonne magie, bien solide. Une dose de sa propre médecine. »

— « Quel genre de magie? » demanda Janice.

— « Pour plus de sécurité, » dit Bob, « nous ferons bien d'utiliser tous les genres. J'aimerais cependant bien savoir d'où il vient. La magie pour produire vraiment de l'effet... »

— « Désirez-vous un autre café? » demanda le garçon apparaissant subitement devant leur table.

Bob leva les yeux d'un air coupable. Janice rougit.

— « Allons-nous-en, » dit-elle. « Si quelqu'un nous entendait, nous deviendrions la risée de la ville. »



Ce soir-là ils se retrouvèrent au magasin. Bob avait passé la journée à la Bibliothèque Municipale à la recherche de matériel. Ce matériel était constitué par 25 feuillets recouverts des deux côtés de l'écriture en pattes de mouches de Bob.

— « Tu peux dire tout ce que tu voudras, mais je regrette de ne pas avoir cette mitrailleuse, » dit Janice en prenant un démonte-pneus dans la section d'outillage.

A 11 heures le ferra apparut.

— « Salut! » dit-il. « Où sont vos radiateurs électriques? Le roi

désire quelque chose pour l'hiver. Il en a assez de feux de cheminée ouverts, cela fait trop de courants d'air. »

— « Va-t-en, » dit Bob « au nom de la Croix ! »

Il brandit une croix.

— « Je regrette, » dit le ferra aimablement. « Les ferras n'ont rien à voir avec la chrétienté. »

— « Va-t-en au nom de Namtar et Idpa ! » poursuivit Bob, car la Mésopotamie était la première sur ses notes. « Au nom d'Utuk, habitant du désert, au nom de Telal et Alal... »

— « Ah, les voilà, » dit le ferra. « Pourquoi est-ce que je me fourre dans des salades pareilles ? C'est bien le modèle électrique, n'est-ce pas ? Il fait un peu camelote. »

— « J'invoque Rata, le constructeur de bateaux, » entonna Bob, passant à la Polynésie, « et Hina, le créateur de tapa. »

— « De la camelote ? Mon œil ! » dit Janice, ses instincts de femme d'affaires reprenant le dessus. « Ce radiateur est garanti un an contre tout vice de construction. »

— « Je fais appel au Loup Céleste, » poursuivit Bob, passant présentement à la Chine, après s'être rendu compte que la Polynésie ne faisait pas le moindre effet. « Le Loup qui garde les grilles de Shang Ti. J'invoque le roi du tonnerre, Li Kung... »

— « Voyons. J'ai déjà un grill aux rayons infrarouges, » dit le ferra, « et il me faut une baignoire. Vous avez une baignoire ? »

— « Je fais appel à Bael, Buer, Forcas, Marchocias, Astarith... »

— « Ce sont bien des baignoires, là ? » demanda le ferra à Janice qui, involontairement, acquiesça d'un hochement de tête. « Je crois que je vais prendre le plus grand modèle. Le roi est assez corpulent. »

«...Behemot, Theutus, Asmodée et Incube ! » termina Bob.

Le ferra le regarda avec respect.

Furieux, Bob invoqua Ormazd, le roi Persan de la lumière, et puis l'Ammonitique Beelphegor et Dagon des anciens Philistins.

— « Je crois que c'est tout ce que je pourrais porter, » dit le ferra.

Bob invoqua Damballa. Il fit appel aux dieux de Haïti. Il essaya la magie Thessalienne et des charmes d'Asie Mineure. Il tenta d'émouvoir des divinités aztèques et éveilla les esprits Malais. Il essaya l'Afrique, Madagascar, l'Inde, l'Irlande, la Scandinavie et le Japon.

— « Tout ceci est très impressionnant, » dit le ferra, « mais cela ne sert à rien. »

Il ramassa la baignoire, le four et le radiateur.

— « Et pourquoi ? » haleta Bob, essoufflé.

— « Sachez que les ferras ne sont impressionnés que par leurs propres charmes. Exactement comme les djinns ne répondent qu'aux lois de magie de l'Arabie. En outre, vous ne connaissez pas mon nom véritable et je vous assure que vous ne pouvez pas faire un bon travail d'exorcisation sur quelqu'un si vous ne connaissez pas son nom réel. »

— « De quel pays êtes-vous? » demanda Bob, essuyant la transpiration sur son front.

— « Je regrette, » dit le ferra, « mais si vous saviez cela, vous pourriez peut-être trouver le bon charme à utiliser contre moi, et j'ai déjà assez d'embêtements sans cela. »

— « Écoutez voir, » dit Janice, « si votre roi est tellement riche, pourquoi ne peut-il pas payer? »

— « Le roi ne paie jamais quelque chose qu'il peut obtenir sans bourse délier, » dit le ferra. « C'est pourquoi il est tellement riche. »

Bob et Janice lui lancèrent des regards furieux, le mariage s'évanouissait, fuyant dans un très lointain avenir.

— « A demain soir, » dit le ferra.

Il agita la main en un geste amical et disparut.



— « Et alors? » demanda Janice après le départ du ferra. « Qu'allons-nous faire à présent? Aurais-tu d'autres idées lumineuses? »

— « Pas l'ombre d'une, » dit Bob, se laissant lourdement tomber sur un divan.

— « Plus de magie? » demanda Janice avec une légère trace d'ironie.

— « La magie n'a aucun effet, » dit Bob. « Je n'ai pu découvrir ni ferra, ni roi *Alerian* dans aucune encyclopédie. Il est probablement d'un endroit dont nous n'entendrons jamais parler, un petit État perdu de l'Inde, peut-être. »

— « C'est bien notre veine, » dit Janice, cette fois sans ironie. « Qu'allons-nous faire? Je suppose que la prochaine fois il voudra un aspirateur et ensuite un phono? »

Elle ferma les yeux et se concentra.

— « Il ne veut pas perdre sa situation, » observa Bob.

— « Je crois avoir une idée, » dit Janice en rouvrant les yeux.

— « J'écoute. »

— « Avant tout c'est *notre* commerce qui importe et *notre* mariage, n'est-ce pas? »

— « Certainement, » dit Bob.

— « Très bien. Je ne suis pas très versée dans les charmes, » dit Janice en remontant ses manches. « Mais je m'y connais un peu dans la mécanique. Au boulot! »



La nuit suivante le ferra arriva chez eux à onze heures moins le quart. Il portait le même maillot blanc, mais il avait changé ses souliers de daim contre des pantoufles brunes.

— « Le roi est particulièrement pressé pour ceci, » dit-il. « La plus récente de ses épouses ne lui laisse plus un instant de tranquillité. Il paraît que son linge ne supporte pas plus d'une lessive, ses esclaves battent le linge avec une pierre. »

— « Ah, oui? » dit Bob.

— « Mais servez-vous donc, » dit Janice.

— « Vous êtes vraiment très gentils, » dit le ferra avec reconnaissance. « Je ne saurais vous dire combien je vous apprécie. »

Il choisit une machine à laver.

— « La reine l'attend, » s'excusa-t-il.

Il disparut.

Bob offrit une cigarette à Janice. Ils s'installèrent sur le divan et attendirent. Une demi-heure plus tard le ferra reparut.

— « Qu'avez-vous fait? » demanda-t-il.

— « Pourquoi? Qu'y a-t-il? » demanda Janice, charmante.

— « La machine à laver! Lorsque la reine l'a mise en marche elle cracha un grand nuage de fumée nauséabonde. Puis elle fit quelques bruits étranges et s'arrêta. »

— « Dans notre langue, » dit Janice en faisant un rond de fumée, « nous dirions qu'elle a été truquée. »

— « Truquée? »

— « Oui, arrangée, machinée, sabotée, déglinguée, comme, du reste, tous les autres objets dans ce magasin. »

— « Mais vous ne pouvez pas me faire une chose pareille! » s'exclama le ferra. « Ce n'est pas de jeu. »

— « Vous êtes tellement bricoleur, » dit Janice venimeusement. « Vous n'avez qu'à l'arranger. »

— « Je me vantais, » dit le ferra d'une toute petite voix. « J'étais surtout bon dans les sports. »

Janice sourit et bâilla.

— « Et maintenant? » demanda le ferra, ses petites ailes frémissant nerveusement.

— « Je regrette, » dit Bob.

— « Ceci me met dans une situation épouvantable, » dit le ferra. « Je vais me faire virer. Je serai fichu à la porte de l'administration. »

— « Nous ne pouvons tout de même pas nous laisser acculer à la faillite, n'est-ce pas? » demanda Janice.

Bob réfléchit pendant un instant.

— « Ecoutez, » dit-il. « Pourquoi n'allez-vous pas dire à votre roi que vous vous trouvez devant une contre-magie puissante? Dites-lui qu'il doit payer un pourcentage aux démons de l'enfer s'il désire de nouvelles machines. »

— « Cela ne lui plaira pas, » dit le ferra dubitativement.

— « Essayez toujours, » suggéra Bob.

— « Je vais essayer, » dit le ferra et il disparut.

— « Combien crois-tu que nous puissions lui compter? » demanda Janice.

— « Oh! Nous lui prendrons les prix normaux. Après tout, nous avons monté cette affaire en travaillant honnêtement. Nous n'allons

pas nous mettre à lui faire des prix « spéciaux » maintenant. Cependant, j'aimerais bien savoir d'où il vient. »

— « Il est tellement riche, » dit Janice, rêveuse. « Cela semble un crime de ne pas... »

— « Attends voir ! » s'exclama Bob. « Nous ne pouvons pas faire une chose pareille ! Comment pourrait-il y avoir des réfrigérateurs en l'an 2000 avant J.-C. ? Ou bien des climatiseurs ? »

— « Que veux-tu dire ? »

— « Cela changerait tout le cours de l'Histoire ! » dit Bob. « Quelque type intelligent va examiner ces machines, les étudier et déduire comment elles fonctionnent. Alors toute l'histoire du monde sera modifiée ! »

— « Et alors ? » demanda Janice, toujours pratique.

— « Et alors ? Alors, les recherches se feront sur des bases différentes. Le présent sera changé. »

— « Tu veux dire que c'est impossible ? »

— « Oui ! »

— « Mais c'est exactement ce que j'étais en train de dire depuis le début, » dit Janice triomphalement.

— « Oh ! ça suffit ! » éclata Bob. « Je voudrais seulement pouvoir voir clair dans tout ceci. Peu importe de quel pays vient ce ferra, ceci est forcé d'avoir un effet sur l'avenir. Nous ne pouvons pas courir le risque d'un paradoxe. »

— « Et pourquoi pas ? » demanda Janice à l'instant même où le ferra reparaisait.

— « Le roi a accepté, » dit-il. « Est-ce que ceci représente un paiement suffisant pour ce que j'ai pris jusqu'à présent ? »

Il tendit un petit sachet.

Vidant celui-ci, Bob trouva qu'il contenait environ deux douzaines de rubis, émeraudes et diamants de tailles imposantes.

— « Nous ne pouvons accepter ceci, » dit Bob. « Il nous est impossible de faire des affaires avec vous. »

— « Ne sois pas superstitieux ! » s'écria Janice, voyant leur mariage retardé une fois de plus.

— « Et pourquoi pas ? » demanda le ferra.

— « Nous ne pouvons introduire des choses modernes dans le passé, » dit Bob. « Cela modifierait le présent et pourrait faire disparaître ce monde ou que sais-je... »

— « Oh ! ne vous inquiétez pas pour cela, » dit le ferra. « Je vous garantis que rien ne se produira. »

— « Mais pourquoi ? Si on introduisait une machine à laver moderne dans la Rome ancienne... »

— « Malheureusement ou plutôt, heureusement pour vous, » dit le ferra, le royaume du Roi Alerian n'a pas d'avenir. »

— « J'aimerais que vous soyez un peu plus explicite. »

— « Avec plaisir. »

Le ferra s'assit sur le néant.

— « Dans trois ans le Roi Alerian et son pays seront complètement et irrévocablement anéantis par les forces de la nature. Il n'y aura aucun survivant. On ne pourra pas même sauver un fragment de poterie. »

— « Merveilleux, » dit Janice, en faisant jouer la lumière sur un rubis. « Dépêchons-nous, alors, de lui coller tout ce que nous pouvons pendant qu'il est encore temps. »

— « Je suppose que dans ces conditions nous n'avons plus de scrupules à avoir, » dit Bob.

Leur affaire était sauvée et leur mariage passait dans l'avenir immédiat.

— « Et vous, qu'allez-vous faire ? » demanda-t-il au ferra.

— « Eh bien, j'ai plutôt réussi dans mon poste actuel, » dit le ferra. « Je crois que je vais demander à être transféré à l'étranger. Je me suis laissé dire qu'il y a des opportunités remarquables dans la sorcellerie arabique. »

Il passa une main satisfaite sur ses cheveux blonds taillés en brosse.

— « A un de ces jours, » dit-il, commençant à disparaître.

— « Eh là ! un petit instant, » s'écria Bob. « Voudriez-vous me dire à présent de quel pays vous venez ? Quel est le pays du Roi Alerian ? »

— « Mais, certainement, » dit le ferra dont seule la tête était encore visible. « Je pensais que vous le saviez. Les ferras sont les démons de l'Atlantide. »

Et il disparut.

Tout se tient dans le récit de Robert Sheckley. Comme le fait remarquer Bob à Janice, si, par l'intermédiaire du ferra, ils introduisaient l'électricité en l'an 2000 avant J.-C., ils risqueraient de provoquer la révolution industrielle vers cette époque et non au XIX^e siècle, et de modifier ainsi tellement l'Histoire, que leurs parents ne se seraient jamais rencontrés et ils ne seraient jamais nés ! Cette même idée est le sujet d'un très beau roman de René Barjavel : « Le voyageur imprudent » qui parut aux Editions Denoël en 1943. Nous renvoyons également le lecteur à la préface de M. Pierre Héliard pour la nouvelle « Mr. Kinkaid voyage dans le passé » parue dans notre numéro 3 où l'auteur de ce récit essaie de résoudre autrement ce paradoxe en imaginant une sorte de structure fine du passé, autrement dit, l'existence d'une multitude de passés parallèles.

C'est aussi une idée humoristique et ingénieuse de l'auteur de « Désirs de roi », d'avoir situé son monde de démons soucieux de confort moderne dans l'antique et chimérique Atlantide. C'était là la meilleure explication possible du fait qu'aucune trace ne puisse en être retrouvée puisque l'on tient ce continent fabuleux pour disparu. Le jeune ferra cambrioleur a donc beau jeu d'annoncer le proche et irrévocable anéantissement de royaume de son maître Alerian.

Les joueurs d'échecs

(The chessplayers.)

par CHARLES D. HARNESS

La forme humaine est-elle le seul support possible de l'intelligence? C'est bien improbable, et les auteurs de « science-fiction » ont probablement raison d'imaginer des intelligences non humaines. Mais l'aspect non humain d'une créature intelligente ne risque-t-il pas de choquer les hommes?... A moins que ceux-ci ne soient des joueurs d'échecs, car, si nous en croyons l'auteur de ce récit, seuls les joueurs d'échecs sont les humains les plus à même d'apprécier l'intelligence à l'état pur. Et la conclusion, donnée par Charles D. Harness à sa nouvelle, nous renforce dans cette conviction. On pourrait en déduire que, si un habitant d'une autre planète s'avisait un jour de débarquer sur la nôtre, le comité d'accueil, qui semblerait le plus indiqué pour prendre contact avec lui et le recevoir, devrait se composer d'une délégation de joueurs d'échecs!



Je tiens à mettre une chose au point. Je ne dis pas que tous les joueurs d'échecs sont des cinglés, mais je prétends que jouer régulièrement aux échecs détraque un homme.

Permettez-moi de vous parler du Club d'Échecs de la rue K, dont j'ai été trésorier dans le temps.

Notre liste de membres comprenait un sénateur, le chef d'un syndicat important, le Président de la Compagnie des Chemins de Fer A. & W. et quelques autres grosses légumes. Cependant, il semblait que plus leur situation était importante, plus ils étaient mauvais joueurs d'échecs.

Le sénateur et le magnat du rail ignoraient la différence entre le Ruy Lopez et le Gambit de la Reine et, naturellement, ils ne pouvaient jouer qu'avec les autres petits joueurs ou flâner au club en observant d'un œil envieux les parties des joueurs de la classe A et en souhaitant devenir également une personnalité dans le monde des échecs.

Le champion de notre club était Bobby Baker, un petit garçon en quatrième du lycée Pestalozzi-Borstal. Plusieurs de ses problèmes d'échecs avaient été publiés par la *Chess Review* et le *Chahmatnii Rousskii Journal*, avant même qu'il fut capable de parler convenablement.

Le second en force était Pete Summers, employé aux écritures à la Compagnie des Chemins de fer A. & W. Celui-ci était l'auteur de deux traités d'échecs très renommés. Un de ses livres apportait la preuve

que les blancs pouvaient toujours gagner et l'autre prouvait que les noirs pouvaient toujours forcer un match nul. Comme vous pouvez le penser, la brèche qui le séparait du Président de sa Compagnie de Chemins de Fer était réellement abyssale.

La situation la plus en vue au club était l'apanage de Jim Bradley, un fainéant chronique dont les cotisations étaient payées par sa femme. L'admiration dont il jouissait au club était profonde.

Mais ce ne sont pas les experts qui font un club. Il faut qu'il y ait un esprit dirigeant, un assez bon joueur possédant le sens de l'organisation et une connaissance réelle des valeurs.

Nous avions le bonheur de posséder un tel oiseau rare en la personne de notre secrétaire, Nottingham Jones.

En réalité ce fut l'intérêt que je portais à Nottingham Jones qui me fit adhérer au Club d'Échecs de la rue K. Je tenais à me rendre compte s'il était vraiment une exception ou si les types de son club étaient tous du même acabit.

Quand je vous aurai conté la rencontre des membres de notre club avec Zeno, vous pourrez en juger par vous-mêmes.

Dans la partie de sa vie qui ne comptait pas pour lui, Nottingham Jones était statisticien dans l'administration. Il travaillait à un bureau, dans une grande pièce où il y avait d'autres bureaux, y compris le mien et il s'acquittait de sa tâche d'une façon automatique, sans effort conscient. Bien souvent, l'après-midi, après que la sonnerie de cessation du travail eut retenti, j'allais le retrouver à sa table pour discuter avec lui de la situation financière du club et il était tout étonné de découvrir qu'il était déjà venu à son travail et avait rempli une pile imposante de formulaires.

Je suppose que c'était pendant les heures de sa quasi-existence que l'invisible Nottingham conçut les tournois nombreux qui lui avaient valu la réputation d'un organisateur émérite à travers tout le territoire des États-Unis.

Car ce fut Nottingham qui mit sur pied le fameux tournoi par câble, américano-soviétique (au cours duquel l'équipe des États-Unis fut copieusement battue), ce fut lui qui arbitra de nombreux matches de championnat aux États-Unis, et qui lança une bonne douzaine de maîtres-ès-échecs étrangers, brillants, mais impécunieux, dans des tournées d'exhibition auprès d'une centaine de clubs d'échecs, de New-York à Los Angeles.

Mais les exploits dont il tirait le plus de fierté étaient ses tournois fou-cavalier.

Le fou est supposé être légèrement plus fort que le cavalier et cette estimation est tellement enracinée dans la pensée des adeptes du jeu d'échecs qu'aucun joueur n'échangerait volontairement un fou contre le cavalier de son adversaire. Un joueur d'échecs est capable de dilapider les économies de toute une vie de labeur en achetant des actions douteuses, il est capable de discuter avec un flic de la police de la route et de lui répondre de travers, il est même capable d'oublier l'anniversaire de

son mariage, mais jamais, au grand jamais, il n'échangerait un fou contre un cavalier.

Nottingham estimait que cette idée fixe n'avait aucune base solide. A son avis le cavalier était tout aussi fort que le fou et, pour prouver ce point de vue, il organisa de nombreux tournois, intra-muros, au Club de la Rue K, au cours desquels un des joueurs jouait avec six pions et un fou contre les six pions et le cavalier de son adversaire.

Jones ne réussit jamais à décider si le fou était plus fort que le cavalier, mais au bout de deux ans il était persuadé que le Club de la Rue K comptait dans ses rangs plus d'experts fou-cavalier, que n'importe quel autre club des Etats-Unis.

Et alors il lui vint l'idée que les joueurs d'échecs américains possédaient un moyen merveilleux de se racheter de leur défaite cuisante des mains de l'équipe télégraphique russe.

Il lança un défi à Staline en personne — le Club d'Echecs de la Rue K contre tous les Russes — douze parties fou-cavalier à jouer par câble.

L'office Soviétique des Loisirs envoya ses six refus succincts habituels, puis s'empressa de relever le défi.

Ceci nous ramène à un certain après-midi à 5 heures, alors que Nottingham Jones leva les yeux de sa table de travail et parut sursauter en me voyant devant lui.

— « Ne vous levez pas encore, » lui dis-je. « J'ai à vous annoncer quelque chose que vous feriez aussi bien d'écouter assis. »

Il me regarda avec son air de hibou.

— « Est-ce déjà l'échéance du loyer annuel? »

— « La semaine prochaine seulement. Mais il s'agit d'autre chose. »

— « Oh? »

— « Un professeur de mes amis, » lui dis-je « qui habite la mansarde au-dessus de mon appartement désire jouer contre tous les membres du club au cours d'une même séance... une exhibition de jeu simultané. »

— « Une partie simultanée, hein? Il doit être fort, hein? »

— « Ce n'est pas exactement le professeur qui désire jouer. En réalité c'est un de ses amis. »

— « Est-il fort? »

— « Aux dires du professeur, oui. Mais ce n'est pas ça qui est important. En quelques mots : ce professeur, un certain Docteur Schmidt, possède un rat apprivoisé. Il désire faire jouer son rat. »

Puis j'ajoutai :

— « Et pour le cachet habituel des parties simultanées. Le professeur a besoin d'argent. En fait, s'il ne réussit pas très bientôt à trouver un emploi régulier et stable il risque fort de se faire expulser des Etats-Unis. »

Une expression de doute parut sur le visage de Nottingham.

— « Je ne vois pas très bien de quelle façon nous pourrions lui venir en aide. Vous venez bien de me parler d'un rat? »

— « Exactement ! »

— « Un rat qui joue aux échecs? Un vrai rat, à quatre pattes? »

— « C'est bien ça. Une drôle d'attraction pour notre club, n'est-ce pas? »

Nottingham haussa les épaules.

— « Tous les jours on apprend quelque chose de nouveau. C'est incroyable. Je n'ai encore jamais entendu dire que les rats s'intéressaient au jeu d'échecs. Les femmes, par exemple, ne s'y intéressent pas du tout. Cependant, l'autre jour, j'ai lu quelque chose au sujet d'un cheval savant... Je suppose qu'il est très connu en Europe. »

— « Fort probablement, » répondis-je. « Le professeur est un spécialiste de psychologie comparée. »

Nottingham secoua la tête d'un mouvement impatient.

— « Je ne parlais pas du professeur, mais du rat. N'importe. Comment s'appelle-t-il? »

— « Zeno. »

— « Jamais entendu parler de lui. Quelles sont ses performances en tournoi? »

— « Je ne crois pas qu'il ait jamais joué dans un tournoi. Le professeur lui a appris le jeu dans un camp de concentration. J'ignore s'il est fort, mais je sais qu'il rend une tour au professeur. »

Nottingham Jones eut un sourire de pitié.

— « Je peux vous rendre une tour et cependant je ne me sens pas assez fort pour jouer des parties simultanées. »

Une grande lumière se fit en moi.

— « Hé ! Attendez-voir. Vous omettez tout simplement le fait fantastique que Zeno est un... »

— « La seule question pertinente, » m'interrompit Nottingham « est de savoir s'il est vraiment de la classe des maîtres. Nous avons au club une demi-douzaine de joueurs capables de jouer une partie simultanée « intérieure » gratuitement, mais lorsque nous engageons quelqu'un de l'extérieur et que nous demandons à nos membres un droit d'engagement d'un dollar pour avoir le droit de jouer contre le visiteur, celui-ci doit être d'une force suffisante pour battre nos *meilleurs* joueurs. Et, en ce moment où le club tout entier s'entraîne en vue du match télégraphique fou-cavalier contre les Russes le mois prochain, je ne puis permettre à nos membres de se détendre en prenant part à un tournoi de parties simultanées de qualité médiocre. »

— « Mais vous n'y êtes pas du tout, vous... »

— « Oui, je sais que Zeno a besoin d'argent et que vous aimeriez me voir organiser une partie simultanée pour lui venir en aide, mais il m'est tout simplement impossible de le faire. Il est de mon devoir envers les membres du club d'y maintenir un niveau de jeu très élevé. »

— « Mais Zeno est un rat. Il a appris à jouer aux échecs dans un camp de concentration. Il... »

— « Cela ne veut nullement dire qu'il est un bon joueur. »

Tout ceci était abracadabrant. Ma voix devint toute fluette.

— « Pourtant, en un certain sens cela m'avait paru une excellente idée. »

Nottingham se rendit compte qu'il m'avait traité trop durement.

— « Si vous y tenez absolument, nous pourrions organiser une partie entre Zeno et l'un de nos meilleurs joueurs, Jim Bradley, par exemple. Il ne manque pas de loisirs. Si Jimmy déclare que Zeno est suffisamment fort pour jouer une partie simultanée, nous en organiserons une pour lui. »



Ainsi j'invitai Jim Bradley et le professeur, y compris Zeno, à mon appartement le lendemain soir.

J'avais déjà vu Zeno, mais c'était à une époque où je le croyais simplement un rat apprivoisé. Le considérer en tant que maître-ès-échecs semblait en faire une créature totalement différente. Tous deux, Jim et moi, nous l'étudiâmes de très près lorsque le professeur le sortit de la poche de son veston et le plaça sur la table de jeu.

Rien qu'à regarder ce petit animal, rien qu'à la façon dont ses yeux noirs en boutons de bottines brillaient et à son port de tête alerte, on pouvait constater que c'était un super-rat, un Einstein parmi les rongeurs.

— « Permettez-lui simplement de se repérer, » dit le professeur en fixant un petit morceau de fromage au « roi » de Bradley, au moyen d'une punaise. « N'ayez crainte, il vous fera une bonne exhibition. »

Zeno trotтина autour de l'échiquier, flaira avec une délicatesse blasée aussi bien ses pions à lui que ceux de Bradley, plissa son nez en direction du « roi » de Bradley couronné de fromage et donna nettement l'impression que la seule raison qui l'empêchait de bâiller était qu'il était trop bien élevé. Il retourna de son côté de l'échiquier et attendit que Bradley jouât son coup d'ouverture.

Jim cligna des yeux, se trémoussa et finalement avança de deux cases le pion de la reine.

Zeno réfléchit, prit son pion de la reine entre les dents et l'avança également de deux cases. Jim avança le pion du fou de la reine et la partie était engagée, un Gambit Dame refusée conventionnel.

Je réussis à attirer le professeur dans un coin.

— « Comment lui avez-vous appris à jouer? Vous ne me l'avez jamais dit? »

— « Ça a été facile. J'attachais chaque pion, l'un après l'autre, au corps de Zeno et le laissais courir dans un labyrinthe composé des mouvements du pion ou de la figure en question jusqu'à ce qu'il arrivât au roi et prit un bout de pain attaché à la couronne. Ensuite nous... un instant, vous permettez. »

Nous regardâmes tous les deux l'échiquier. Zeno avait renversé le roi de Jim et de sa fine patte tapait du pied devant le monarque tombé.

Jim comptait les coups, ses lèvres ne bougeant pas.

— « Il annonce un mat en treize coups et il a raison. »

Zeno était déjà en train de grignoter le petit morceau de fromage attaché à la couronne du roi de Jim.

*
**

Le lendemain, lorsque je rendis compte à Nottingham du résultat de la partie, il accepta d'organiser une partie simultanée où Zeno ferait une exhibition. Etant donné que Zeno était un inconnu, sans la moindre réputation et par conséquent ne possédant aucune valeur publicitaire, Jim évita de mettre les journaux locaux au courant et envoya simplement des cartes d'invitation aux membres du club.

Le soir de la partie simultanée, Nottingham disposa vingt-cinq tables à échecs à peu près en cercle autour de la pièce où le club tenait ses assises. Par-ci, par-là, le professeur rapprocha légèrement les tables en sorte que Zeno puisse facilement sauter de l'une sur l'autre en faisant son tour des échiquiers. Ensuite le professeur s'approcha de chaque table et attacha un petit morceau de fromage à la couronne de chacun des rois des adversaires de Zeno.

Ceci fait, il s'épongea le front, sortit du cercle et Zeno commença sa tournée.

Et c'est alors qu'il y eut un hic !

Un homme gris, aux mouvements lents, émergea d'un petit groupe de spectateurs et s'approcha du professeur.

— « Docteur Hans Schmidt ? » demanda-t-il.

— « Ya, » dit le professeur un peu timidement. « Je veux dire oui, monsieur. »

L'homme gris sortit son portefeuille et fit briller quelque chose sous les yeux du professeur.

— « Service d'Immigration. Votre visa de séjour a-t-il été renouvelé ? »

Le professeur passa la langue sur ses lèvres et secoua la tête, sans dire un mot.

— « D'après les renseignements que nous possédons vous n'avez pas d'emploi, vous n'avez pas payé votre loyer depuis un mois et l'épicier du coin refuse de continuer à vous faire crédit. Je regrette, mais je dois vous prier de me suivre. »

— « Vous voulez dire... *expulsion* ? »

— « Comment voulez-vous que je le sache ? Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. »

Le professeur avait l'air de quelqu'un qui venait de passer sous un rouleau compresseur.

— « Donc c'est arrivé, » murmura-t-il. « Je savais bien que je n'aurais pas dû sortir de ma cachette, mais on a besoin d'argent... »

— « C'est ça le malheur, » dit le fonctionnaire du Service d'Immigration. « Naturellement, si vous êtes en mesure de déposer une caution de cinq cents dollars comme garantie et preuve que vous êtes capable de subvenir à vos besoins... »

— « Si je possédais cinq cents dollars, aurais-je des dettes chez l'épiciers ? »

Le professeur se dirigea tristement vers le portemanteau. Je le saisis par la manche.

— « Attendez une seconde, » dis-je précipitamment. « Ecoutez, Monsieur, d'ici deux heures le Docteur Schmidt aura dans sa poche un contrat pour une tournée d'exhibitions de cinquante-deux semaines. »

M'adressant au professeur, je m'exclamai :

— « Zeno gagnera plus d'argent pour vous, que vous ne serez capable d'en dépenser. Dès que la partie simultanée de ce soir sera terminée, Nottingham Jones vous recommandera à tous les clubs d'échecs des Etats-Unis, du Canada et du Mexique. Pensez-donc ! Zeno ! L'unique rat joueur d'échecs de l'histoire ! »

— « Pas si vite, » dit Nottingham qui venait de s'approcher de nous. « Avant de le recommander, il faut que je me rende compte de la force de ce Zeno. »

— « Ne vous en faites pas, » dis-je. « Le seul fait qu'il s'agit d'un rat... »

L'homme gris intervint.

— « Vous semblez désirer que j'attende une heure ou deux pour voir si le professeur décrochera un contrat quelconque ? »

— « Exactement, » acquiesçai-je avec empressement. « Après que Zeno aura montré ce dont il est capable, le professeur aura certainement un contrat pour une tournée d'exhibitions. »

L'homme gris regardait Zeno avec un dégoût visible.

— « Bon. J'attendrai. »

Le professeur poussa un gigantesque soupir de soulagement et nous quitta en trotinant, pour aller veiller sur son protégé.

— « Dites donc, » m'interpella l'homme gris « vous devriez avoir un chat ici. Je suis certain d'avoir vu un rat par-là. »

— « Mais c'est Zeno, » dis-je. « Il joue aux échecs. »

— « Trêve de plaisanteries, mon ami. Je ne faisais qu'une simple suggestion. »

Il me quitta pour surveiller le professeur.

**

La soirée se poursuivit. Le professeur trempa tous ses mouchoirs et emprunta même un des miens. Cependant je ne voyais pas bien ce qui pouvait l'inquiéter, car il était évident que Zeno était une merveille à classer tout là-haut parmi les Lasker, les Alekhine et les Botvinnik.

Dans chacune des parties il déployait une orgie de complications. Un à un ses adversaires s'écroulaient et étaient obligés de s'incliner. Une à une les tables se vidaient et les perdants se réunissaient autour de ceux qui luttèrent encore. Les groupes qui entouraient Bobby Baker, Pete Summers et Jim Bradley augmentaient de minute en minute.

Mais vers la fin de la seconde heure, alors que seuls les trois champions du club étaient encore dans la course, je remarquai que Zeno ralentissait le mouvement.

— « Qu'est-ce qui cloche, professeur ? » murmurai-je anxieusement. Il gémit.

— « D'habitude je ne lui donne que deux petits morceaux de fromage pour son dîner. »

Et ce soir Zeno en avait déjà mangé vingt-trois. Il était tellement gros qu'il avait des difficultés à marcher et avançait comme un canard.

Je poussai également un gémissement et pensai à de minuscules pompes stomacales.

Nous observâmes Zeno d'un air tendu lorsqu'il s'éloigna lentement et au prix d'énormes efforts, de l'échiquier de Jim Bradley, pour se diriger vers celui de Pete Summers. Il parut prendre un temps infini pour analyser la situation sur l'échiquier de Pete. Finalement il joua son coup et se traîna vers la table de Bobby Baker.

Et ce fut là, le menton reposant sur la base de son fou du roi, qu'il s'effondra en un doux sommeil de rongeur.

Le professeur émit un gémissement presque inaudible mais qui vous déchirait le cœur.

— « Ne restez pas là sans rien faire, » m'écriai-je. « Réveillez-le ! »

Le professeur poussa vivement le petit animal avec son index.

— « *Liebchen*, » plaïda-t-il, « *Wach auf!* » (1).

Mais Zeno se contenta de rouler confortablement sur le dos.

Un silence mortel s'était établi dans la pièce et c'est la raison pour laquelle nous entendîmes ce que nous entendîmes.

Zeno se mit à ronfler.

Toute le monde semblait avoir détourné les yeux lorsque le professeur ramassa le petit animal et le glissa tendrement dans la poche de son veston râpé.

L'homme gris fut le premier à dire quelque chose.

— « Eh bien, Docteur Schmidt, pas de contrat ? » demanda-t-il.

— « Ne soyez pas ridicule, » déclarai-je. « Naturellement il va signer pour une tournée. Nottingham, combien de temps vous faut-il pour prendre contact avec les autres clubs ? »

— « Mais je ne vois réellement pas la possibilité de recommander Zeno, » se regimba Nottingham. « Après tout il a fait défaut pour trois des vingt-cinq parties. Ce n'est qu'un *Kleinmeister* (2). Pas du tout le genre approprié pour une tournée de parties simultanées. »

— « Quelle importance peut-il y avoir qu'il n'ait pas terminé trois misérables petites parties ? C'est tout de même un bon joueur. Vous n'avez qu'à lever le petit doigt et tous les secrétaires des clubs de l'Amérique du Nord tiendront à réserver une date pour lui... avec un droit d'entrée de cinq dollars par joueur. Il fera sensation dans tout le pays ! »

(1) Mon chéri, réveille-toi.

(2) Un petit maître.

— « Je regrette, » dit Nottingham au professeur. « Il me faut un certain niveau de jeu et votre joueur ne l'atteint pas, même si ce n'est que de justesse. »

Le professeur poussa un soupir.

— « *Ja, ich verstehe.* » (1).

— « Mais c'est fou ! »

J'avais prononcé ces paroles plus fort que je n'en avais l'intention.

— « J'espère que vous autres, vous n'êtes pas de l'avis de Nottingham? Qu'en dites-vous, Jim? »

Jim Bradley haussa les épaules.

— « Il est difficile de dire ce que vaut Zeno. Il faudrait une semaine d'analyse très serrée pour pouvoir déterminer avec certitude qui de nous deux était en tête dans *ma* partie. Zeno est un pion en retard, mais il occupe une position merveilleuse. »

— « Mais Jim, » protestai-je. « Ce n'est pas du tout ce qui importe. Ne voyez-vous pas? Pensez à la publicité... un *rat* joueur d'échecs!... »

— « J'ignore tout de sa vie privée, » dit Jim sèchement.

— « Allons, mes amis » m'écriai-je en désespoir de cause. « Est-ce là ce que vous ressentez tous? Ne pourrait-on trouver suffisamment d'hommes parmi vous pour se serrer les coudes et passer une résolution recommandant Zeno pour un circuit de parties simultanées? Qu'en dites-vous Bobby? »

Bobby parut gêné.

— « Je crois que la camionnette de mon école m'attend. Il est l'heure de rentrer pour moi. »

— « Allons Docteur, vous venez? » demanda l'homme gris.

— « Oui, » répondit le Docteur Schmidt à contrecœur. « Bonsoir, Messieurs. »

Je restai figé sur place, comme étourdi.

— « Voici les gains de Zeno pour la soirée, professeur, » dit Nottingham en lui glissant une enveloppe dans la main. « Je regrette, mais je crains que cela ne vous aide pas beaucoup, étant donné que je ne me suis pas cru autorisé à demander le droit d'inscription habituel d'un dollar. »

Le professeur hocha la tête et dans un silence, dénué de toute sensibilité, je le regardai suivre le fonctionnaire du Service d'Immigration vers la porte.

Au même instant Pete Summers s'écria :

— « Hé! Docteur Schmidt! »

Il brandissait à bout de bras une feuille de papier couverte de diagrammes d'échecs.

— « Ceci est tombé de votre poche pendant que vous vous trouviez à côté de moi. »

Le professeur murmura une excuse à l'homme gris et revint sur ses pas.

(1) Oui, je comprends.

— « *Danke sehr!* (1) » dit-il en tendant la main vers le papier. « Ça fait partie d'un manuscrit. »

— « Un manuscrit sur le *jeu d'échecs*, professeur? »

A présent je me raccrochais à des brindilles.

— « Êtes-vous en train d'écrire un traité d'échecs? »

— « *Ja*. Je crois. »

— « Tiens, tiens! » s'exclama Pete Summers qui scrutait la feuille très attentivement. « Le fou contre le cavalier, hein? »

— « *Ja*. Et maintenant si vous voulez bien m'excuser... »

— « Le fou contre le cavalier? » s'écria d'une voix stridente Bobby Baker, revenant en trotinant vers les tables de jeu.

— « Le fou et le cavalier? » murmura Nottingham Jones.

Brusquement il demanda :

— « Est-ce que vous étudiez ce problème depuis longtemps, professeur? »

— « Depuis de longs mois. Au camp... dans ma mansarde... et maintenant le manuscrit a atteint 2.000 pages et nous sommes à la recherche d'un éditeur. »

— « *Nous...?* »

Ma voix avait dû trembler un peu, car Nottingham et le professeur se tournèrent vers moi en me jetant des regards perçants.

— « Professeur... »

Mes mots jaillirent en hâte.

— « Est-ce Zeno qui a écrit ce livre? »

— « Qui d'autre? » répondit le professeur, étonné.

— « Je ne vois pas du tout comment un rat pourrait tenir une plume, » dit Nottingham dubitativement.

— « Ce n'est pas nécessaire, » répondit le professeur. « Il joue les coups et moi j'en prends note. »

Avec fierté et dignité il ajouta :

— « *Zenchen* est fort probablement la plus grande autorité vivante sur la question fou-cavalier. »

Brusquement un silence complet régna à nouveau dans la pièce. Pendant un très long moment on n'entendit que le ronflement amorti de Zeno, sortant en spirales de la poche du veston du professeur.

— « En est-il arrivé à des conclusions quelconques? » demanda Nottingham dans un souffle.

Le professeur tourna un regard surpris sur les visages tendus qui l'entouraient.

— « Zeno croit que ce conflit ne saurait être généralisé. Toutefois, il a découvert 78 positions dans lesquelles le fou est supérieur au cavalier et 24 positions dans lesquelles le cavalier est meilleur. Apparemment, le joueur possédant le fou doit essayer... »

— « ... d'atteindre une des positions qui permet au fou de gagner, naturellement, et il en est de même en ce qui concerne le cavalier, » ter-

(1) Merci beaucoup.

mina Nottingham. « Mais c'est là un manuscrit de très grande valeur. »

Pendant tout cet échange de paroles je respirais librement pour la première fois depuis le début de la soirée. Cela faisait du bien.

— « Il est extrêmement regrettable, » observai-je fortuitement « que le professeur ne puisse rester assez longtemps parmi nous, pour que vous, espèces de requins, ayez le temps d'étudier le livre de Zeno pour y puiser quelques indications précieuses pour le grand match télégraphique fou-cavalier du mois prochain. Il est en outre bien regrettable que Zeno ne soit pas présent pour prendre un échiquier contre les Russes. Il nous donnerait un point gagnant sûr. »

— « Ouais, » dit Jim Bradley. « C'est ce qu'il ferait. »

Nottingham lança une question au professeur.

— « Est-ce que Zeno serait disposé à nous donner le manuscrit en location pour un mois? »

Le professeur était sur le point d'accepter lorsque j'intervins.

— « Ce serait plutôt difficile, Nottingham. Zeno ignore totalement où il se trouvera dans un mois. En outre, en ma qualité de trésorier du Club, permettez-moi de vous informer qu'après avoir payé le loyer annuel de notre local la semaine prochaine, notre caisse sera aussi plate qu'une crêpe. »

Le visage de Nottingham s'affaissa.

— « Naturellement, » poursuivis-je prudemment « si vous étiez disposés à garantir une tournée pour Zeno, je suppose qu'il serait prêt à vous prêter son manuscrit pour rien. Alors le professeur ne serait pas expulsé et Zeno pourrait rester ici. Il entraînerait notre équipe et pourrait également prendre un échiquier dans le match télégraphique. »

Ni moi ni le professeur n'osâmes respirer en regardant Nottingham lutter dans cette partie d'échecs solitaire qu'il était en train de livrer à son âme. Finalement sa face de hibou exprima une obstination austère.

— « Malgré tous ces avantages il m'est impossible de recommander Zeno pour une tournée. Je tiens à conserver ma réputation. »

Plusieurs autres joueurs hochèrent sombrement la tête.

— « Je suis inscrit pour jouer contre Keresloff, » dit Pete Summers en regardant tristement la feuille du manuscrit, « néanmoins, Nottingham, je me vois obligé d'être de votre avis. »

Je connaissais Keresloff. Le Club de Moscou avait organisé des tournois intra-muros fou-cavalier chaque semaine au cours des six derniers mois et Keresloff les avait gagnés presque tous.

— « Et moi, je dois jouer contre Botvinnik, » dit Jim Bradley. Néanmoins je dois vous donner raison, Nottingham, nous ne pouvons souscrire à une tournée pour Zeno. »

Botvinnik était tout simplement le champion du monde d'échecs.

— « Comme c'est regrettable, » dis-je. « Professeur, je crains fort qu'il nous faille traiter l'affaire avec l'Office Soviétique des Loisirs. »

C'était simplement une inspiration vicieuse et soudaine. J'en suis encore au point de me demander si j'aurais été jusqu'au bout de mon

idée si Nottingham n'avait pas demandé aussitôt au fonctionnaire du Service d'Immigration :

— « Monsieur, c'est bien une caution de 500 dollars que vous exigez du Docteur Schmidt? »

— « C'est le montant habituel de la caution. »

Nottingham se tourna vers moi, le visage rayonnant.

— « Nous avons plus que ça en caisse, n'est-ce pas? »

— « Certainement. Nous possédons exactement cinq cents dollars et quatorze cents, dont cinq cents dollars sont pour le loyer. Ne me regardez pas avec cet air là ! »

— « Les dirigeants de ce club, » déclara Nottingham d'une voix de stentor, « vous autorisent à tirer un chèque de 500 dollars à l'ordre du Docteur Schmidt. »

— « Êtes-vous tombé sur la tête? » m'écriai-je. « Où croyez-vous que je trouverai les autres cinq cents dollars pour le loyer? Je vous vois déjà jouer votre match télégraphique au beau milieu de la rue K. »

— « Ceci, » déclara Nottingham « est l'œuvre la plus importante sur le jeu d'échecs depuis l'*Histoire des Echecs* de Murray. Quand nous en aurons terminé avec ce livre, je crois bien qu'il nous sera possible de trouver un éditeur pour Zeno. Vous opposeriez-vous à une aussi splendide contribution à la littérature sur le jeu d'échecs? »

Pete Summers, s'érigeant en accusateur, ajouta son grain de sel.

— « Même si vous sentez ne pas pouvoir avoir d'amitié pour Zeno, vous pourriez tout au moins réfléchir au bien du club en particulier et des joueurs d'échecs américains en général. Je trouve votre attitude extrêmement étrange en l'occurrence. »

— « Il est vrai que vous n'êtes pas un véritable joueur d'échecs, » dit Bobby Baker avec sympathie. « Nous n'avons encore jamais eu un trésorier qui le fût. »

Nottingham poussa un soupir.

— « Je crois qu'il serait temps pour nous d'élire un nouveau trésorier. »

— « Bon, bon, » dis-je sombrement. « Je me demande seulement ce que je vais raconter au propriétaire la semaine prochaine. Lui également n'est pas joueur d'échecs. »

Je me tournai vers l'homme gris.

— « Venez par ici, je vais vous établir un chèque. »

Il fronça les sourcils.

— « Un chèque? Accepter un chèque d'une bande de joueurs d'échecs? Jamais de la vie. Allons, vous venez, professeur? »

Alors il se produisit une chose remarquable. Un de nos membres les plus insignifiants prit la parole.

— « Je suis le sénateur Brown, un collègue de Mr. Jones en tant que joueur d'échecs. Si vous voulez, j'endosserai ce chèque. »

Et puis il y eut comme le bruit d'un bouchon sautant d'une bouteille et un bouton me frôla l'oreille. Je me retournai vivement pour voir un

énorme nuage de fumée, se terminant par trois ronds de forme parfaite. Notre magnat du rail tapa sur son cigare.

— « Je suis Johnson de l'A. & W. Pour les questions de ce genre, nous, les joueurs d'échecs, nous nous serrons les coudes. Je vais également endosser ce chèque. Et, à propos, Nottingham, ne vous inquiétez pas pour le loyer, le sénateur et moi-même nous nous en chargerons. »

J'étouffai un halètement d'indignation. C'est moi qui m'inquiétais au sujet du loyer, non pas Nottingham. Mais, naturellement, j'étais indigne de leur attention. Je n'étais pas un joueur d'échecs.

L'homme gris haussa les épaules.

— « D'accord. J'accepte la caution et je recommanderai le renouvellement du permis de séjour pour une durée illimitée. »

*
**

Cinq minutes plus tard je m'étais arrêté devant l'immeuble du club, aspirant à pleins poumons l'air froid et pur, lorsque le fonctionnaire du Service d'Immigration passa à côté de moi, se dirigeant vers sa voiture.

— « Bonne nuit, » lui souhaitai-je.

Il se baissa légèrement, puis leva les yeux. Lorsqu'il répondit, il semblait plutôt parler à lui-même que s'adresser à moi.

— « Cela a été une expérience des plus étranges. On avait nettement l'impression qu'il y avait un petit rat qui courait sur les échiquiers et qui déplaçait les pions avec ses dents. Mais naturellement les rats ne jouent pas aux échecs. Seuls les êtres humains y jouent. »

Il me fixa dans la pénombre, comme s'il essayait d'avoir une vue plus claire des choses.

— « Dites-moi, il n'y avait pas vraiment un rat qui jouait aux échecs là-dedans, n'est-ce pas ? »

— « Non, » répondis-je. « Il n'y avait pas de rat là-bas. Ni du reste, d'êtres humains. Simplement des joueurs d'échecs. »



Le Désert

par JACQUES STERNBERG

Il existe dans les nouvelles policières ce que les Américains appellent les « short-short », c'est-à-dire des histoires très courtes. Dans le genre « science-fiction » certains auteurs s'adonnent également volontiers à ce mode de narration dont le raccourci peut être saisissant. C'est cependant un auteur de langue française dont nous publions pour la première fois dans « Fiction » une « short-short ».

Jacques Sternberg est né le 17 avril 1923 à Anvers. Marié, père d'un enfant, c'est un esprit essentiellement curieux, avide de nouveautés. C'est cette soif de connaissances nouvelles qui l'a amené — il l'avoue avec une certaine coquetterie — à occuper depuis huit ans, 29 emplois. « 29 emplois, mais pas de situation », déclare-t-il non sans ironie. Il est l'auteur d'un livre extrêmement original et plein de promesses : « La Géométrie dans l'Impossible » (Édit. Arcanes) dont nous avons rendu compte dans notre précédent numéro à notre rubrique « Ici, on désintègre ! ». Un roman de lui va être publié prochainement : « Le Délit ». Jacques Sternberg a deux passions : la littérature et les photomontages. C'est à lui que nous devons celui qui ornait la couverture de notre dernier numéro et qui illustrait la nouvelle de Arthur C. Clarke : « Supériorité... écrasante ». Ce sont également deux photomontages très curieux de lui et qui ne sont pas sans évoquer ceux de Max Ernst qui agrémentent la couverture recto et verso de sa « Géométrie dans l'Impossible ».

Jacques Sternberg est un fanatique de la littérature de l'Étrange sous toutes ses formes et il appartient au Comité de rédaction de notre consœur la revue « Bizarre » dont nous vous avons précédemment parlé. Il nous a confié en toute simplicité qu'il ne portait aucun intérêt à tout ce qui touche de près ou de loin à la « réalité réaliste ». Il est presque réconfortant d'entendre de pareilles professions de foi en un temps où cette « réalité réaliste » semble être la préoccupation unique de tout un chacun !



C'EST arrivé il y a un certain temps.

Mais il est difficile de préciser exactement à quelle date.

En somme, il est assez paradoxal de penser que tant de faits sans grande importance sont longuement décrits dans tous les précis d'his-

toire et que cet événement — de très loin le plus important du siècle — aura passé complètement inaperçu.

D'où venaient ces êtres qui furent sans doute les premiers à traverser l'espace pour débarquer sur la Terre? On ne le saura peut-être jamais. De même qu'on ne saura jamais comment ils arrivèrent, ni même de combien d'unités cette première patrouille était composée.

Un fait est certain : ils prirent contact avec la Terre dans une région absolument désertique. Avait-on prévu cela? Et eux, de leur côté, avaient-ils préparé ce débarquement dans une région qu'ils savaient inhabitée? Il est permis de le croire. Quantité de faits permettent de supposer qu'ils en savaient beaucoup plus long sur notre planète que nous n'aurions pu l'imaginer. Là était leur force. Et certainement elle ne se limitait pas là. Issus d'une civilisation totalement différente de la nôtre, ces êtres n'avaient sans doute aucune intention de conquête en débarquant sur la Terre. Le mot « guerrier » ne devait avoir aucun sens pour eux. Mais ceci ne signifie pas que nous aurions eu le dessus en cas de conflit déclaré. Ils étaient, comme je l'ai dit, très différents de nous. Peut-on lutter contre les microbes, par exemple?

Ils débarquèrent donc et leur première vision en découvrant la Terre fut celle d'une interminable étendue de rocs éboulés les uns sur les autres. Mais ils devaient savoir à quoi s'en tenir. Ils ne crurent certainement pas à une planète morte.

Quel était leur plan? Recueillir quelques germes de vie? Des minéraux, des plantes ou quelques animaux vivants? C'est possible. Ou bien avaient-ils l'intention de s'approcher d'un centre habité? C'est également possible.

Ils commencèrent sans doute par toucher les choses qui les entouraient, heureux de constater qu'ils étaient parfaitement adaptés aux conditions de vie de ce monde nouveau. Ils vivaient, oui, sans casques, sans scaphandres, sans accessoires techniques, réduits à leur plus simple définition d'êtres dont nous ne connaissons jamais l'aspect.

En effet, à cet instant, un avion apparut dans le ciel.

Un simple avion de transport, celui-là même qui, tous les jours, à cette heure, survolait le désert à basse altitude quand le temps était clair.

Les passagers de l'avion ne remarquèrent pas les êtres qui venaient de débarquer. Il devait être difficile de les voir, car la réverbération du soleil les rendait probablement transparents.

Quant à ceux qui venaient d'autre part, ils n'eurent pas le temps de voir l'avion. En une seconde, ils furent déchiquetés.

Non, il ne s'était rien passé.

L'avion n'avait pas par hasard lâché une bombe à cet endroit du désert. Ce n'était pas un bombardier. Il n'avait pas non plus lancé vers le sol un rayon secret.

C'était le bruit simplement.

Car pour ces êtres qui venaient d'un monde où tout était éternellement silence, le moindre son devait les foudroyer sur place et les réduire en poussière.

L'attention avec laquelle nos lecteurs nous lisent — et nous y sommes très sensible — nous incite à aller au-devant d'une objection qui pourrait être formulée à propos de la « chute » de cette courte nouvelle, habilement amenée par l'auteur. On pourrait en effet s'étonner que des visiteurs interplanétaires possédant une science extrêmement avancée ne connaissent pas l'existence du son. Nous répondrons à cela, que ces visiteurs peuvent provenir d'une planète totalement dépourvue d'atmosphère comme, par exemple, notre satellite la lune. Ils ignoreraient alors l'existence de l'air et, par conséquent, celle du son.



**Vous êtes-vous procuré le numéro spécial
hors série de MYSTÈRE-MAGAZINE du
GRAND PRIX DE LA NOUVELLE POLICIÈRE 1953
contenant les dix nouvelles primées à ce concours ?**

*En vente à nos bureaux, 96, rue de la Victoire, Paris (9^e),
au prix de nos numéros courants.*

Peut vous être adressé par poste contre 100 francs en timbres
(sauf pour les colonies) ou virement
postal. C. C. P. OPTA Paris 1848-38.

L'Hypnoglyphe

(The hypnoglyph)

par JOHN ANTHONY

Le pseudonyme de John Anthony dissimule le nom d'un professeur d'anglais, directeur littéraire d'une maison d'édition américaine et, en même temps, poète apprécié dont un critique a dit qu'il était « un des espoirs de la poésie américaine ». Se méfiant de l'influence fâcheuse que pourrait avoir sur le jugement de ses poèmes, son intrusion dans le domaine de la « science-fiction » — tout au moins auprès de certains critiques à l'esprit étroit — « Mr. Anthony » a donc jugé prudent d'adopter un nom de plume pour sa nouvelle activité littéraire. Il y apporte la précision des mots dont use généralement un poète, pour traiter un sujet assez nouveau. Les premiers auteurs de « science-fiction » peuplaient l'univers de monstres cristallins, gazeux, électroniques, etc. Par la suite, d'autres écrivains supposèrent que la forme humaine est stable, et que des humanoïdes peu différents de nous, peuplent certaines planètes où les conditions de climat s'y prêtent. Une telle hypothèse laisse le champ libre à l'étude des vraies différences, les différences de psychologie et de culture. Les habitants de la planète D. K. 8, par exemple, dont vous allez faire la connaissance dans cette curieuse histoire, ont créé une civilisation du toucher, très différente de notre civilisation de la vue... mais pleine de périls secrets.

Une dernière recommandation!... Nous ne pensons pas que « Fiction » compte beaucoup d'enfants parmi ses lecteurs, en tout cas nous ne prétendons pas — malgré sa tenue littéraire — que notre revue s'adresse à eux. A l'exemple de ce qui est pratiqué pour certains films, nous tenons toutefois à faire précéder cette nouvelle, de la recommandation devenue classique : « Interdit aux moins de 16 ans »... sans nous faire d'illusions d'ailleurs sur la portée de cette recommandation et sans nous émouvoir beaucoup, avouons-le, des prétendues conséquences de sa non-observation!



JARIS tenait l'objet dans le creux de sa main, tandis que son pouce caressait la petite fossette sur la paroi polie.

— « Ceci est réellement la pièce maîtresse de ma collection, » dit-il, « mais il n'existe aucun nom pour qualifier cet objet. Je l'appelle l'Hypnoglyphe. »

— « L'Hypnogyph ? » répéta Maddick en reposant sur la table une opale vénusienne superbement bariolée, de la taille d'un œuf d'oie.

Jaris sourit à l'homme plus jeune.

— « Oui, l'Hypnogyph ! » dit-il. « Tenez, jetez-y un coup d'œil. »

Maddick posa l'objet dans la paume de sa main, le caressant doucement, passant gentiment son pouce sur le petit creux.

— « Et ce serait la pièce maîtresse de votre collection ? » demanda-t-il. « Mais ce n'est qu'un bout de bois ! »

— « On peut dire d'un homme, » observa Jaris, « qu'il n'est pas beaucoup plus qu'un bout de viande, néanmoins, il possède certaines qualités extraordinaires. »

Maddick laissa errer son regard autour de la chambre aux trésors, tandis que son pouce continuait à caresser le petit creux.

— « Je vous le concède. Permettez-moi de vous dire que je n'ai encore jamais vu autant de trésors accumulés dans une même pièce. »

La réponse de Jaris rejeta la pointe d'avidité qui venait de percer dans la voix de l'homme plus jeune.

— « Jusqu'à présent votre vie n'a pas été des plus longues. Peut-être vous reste-t-il même des choses à apprendre. »

Maddick rougit pendant un instant, puis il fit une moue presque imperceptible et haussa les épaules.

— « Eh bien, pourquoi est-ce faire ? » demanda-t-il en étendant la main et en regardant ses doigts caresser la chose.

Jaris eut un nouveau ricanement.

— « Exactement pour faire ce que vous faites. Cette chose est irrésistible. Dès qu'on la prend dans la main, le pouce se met tout simplement à caresser automatiquement cette fossette et automatiquement ne peut s'arrêter de la caresser. »

La voix de Maddick prit ce ton que les très jeunes réservent pour faire plaisir aux vieux.

— « Oui, c'est un petit machin bien amusant, » dit-il. « Mais pourquoi ce nom, plutôt prétentieux ? »

— « Prétentieux ? » répéta Jaris. « Il me semblait simplement descriptif. Cet objet est réellement hypnotique. »

Il sourit en observant les doigts de Maddick qui continuaient à jouer avec la chose.

— « Vous avez peut-être entendu parler d'un sculpteur, nommé Gainsdale, qui, vers la fin du ^{xx}^e siècle, s'amusait à créer des objets de ce genre. Il fonda même une école de sculpture connue sous le nom de Tropisme. »

Maddick haussa les épaules, toujours absorbé par l'objet reposant dans le creux de sa main.

— « N'importe qui lançait une école de quelque chose à cette époque. Je n'ai pas le souvenir de celle-ci. »

— « Il s'agissait d'une théorie intéressante, » dit Jaris, en saisissant

un cristal spatial arcturien et en observant le jeu des rayons en émanant. « Son argument — très sain à mon avis — était que la surface de tout organisme possède des réactions tactiles natives. Par nature un chat aime à être caressé dans un certain sens. Par nature la fleur de l'héliotrope se tourne vers le soleil. »

— « Et par nature l'homme adore que l'on se moque de lui, » dit Maddick, sarcastique. « Jusqu'à présent nous avons établi certaines idées de base du tropisme avec un « t » minuscule. Et alors? »

— « L'intérêt ne réside pas dans les idées, mais dans leur application, » poursuivit Jaris, ignorant l'impolitesse de l'homme plus jeune. « Gainsdale a tout simplement poussé ses études du tropisme plus loin que quiconque avant lui. Tout au moins quiconque sur la terre. Il pensait que chaque surface du corps réagit naturellement envers certaines formes et certaines textures et il commença à sculpter des objets qui — du moins il le prétendait — rendaient les surfaces corporelles automatiquement heureuses. Il créa des objets destinés à frotter le cou, d'autres destinés à frotter le front. Il prétendait même être capable de guérir les maux de tête de cette façon. »

— « Mais ce n'est là rien d'autre que les méthodes médicales de la Chine ancienne, » dit Maddick. « Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, j'ai acheté un talisman du XVIII^e siècle, censé guérir les rhumatismes par frottement. Simplement une curiosité. »

— « Gainsdale devait certainement connaître la glyptique orientale. » acquiesça Jaris, « mais il essaya de systématiser son idée directrice en une série de principes. Il fit même une tentative de ressusciter la mode des netzké japonais, ces petits figurines polies que les samouraïs accrochaient à leurs ceintures. Cependant Gainsdale préférait sculpter pour le corps entier. A une certaine période il se lança dans la bijouterie psychique et créa des bracelets qui étaient agréables au bras. Pendant un certain temps il sculpta des sièges auxquels le séant ne pouvait résister. »

— « C'est ce que je qualifierais d'art réaliste, » observa Maddick.

Il continuait à jouer avec l'objet qu'il avait à la main, tournant le petit creux sur sa paume, puis le ramenant à nouveau dans une position où le pouce pouvait le caresser.

— « On pourrait même dire qu'il est allé bien au fond des choses. »

Il lança un sourire à Jaris, comme s'il attendait que celui-ci reconnaisse son esprit, mais ne rencontra pas la moindre réaction.

— « En fait, c'était réellement un homme, » dit Jaris avec le plus grand sérieux. « Je ne sais si ce furent les chaises et les fesses qui lui en donnèrent l'idée, mais ensuite il se mit à expérimenter des accessoires destinés à préserver la puissance sexuelle. Une ligue de quelque chose lui fit interdire cette pratique, néanmoins il vaut la peine d'être noté que son dernier enfant naquit alors qu'il avait 84 ans. »

Maddick lança un regard en coin à Jaris.

— « Enfin... une application pratique ! »

Jaris regarda la main de Maddick qui continuait à caresser l'HypnoglYPhe, ses doigts se mouvant comme s'ils étaient animés par une vie personnelle.

— « Après cela, » poursuivit Jaris, ignorant le regard de Maddick, « Gainsdale se mit à sculpter des blocs à dormir — des oreillers en bois dans le genre des blocs de porcelaine utilisés au Japon et sculptés de façon à procurer du plaisir à la tête. Il prétendait que cela donnait de beaux rêves. Cependant il a surtout sculpté des objets pour les mains, exactement comme les sculpteurs de talismans japonais se cantonnèrent finalement uniquement dans la création de netzkés. Après tout, la main n'est pas seulement l'organe tactile naturel à sens unique, elle possède également le genre de mobilité qui répond avec le plus de plaisir à la texture et à la masse.

Jaris reposa le cristal spatial et observa la main de Maddick.

— « Tenez, exactement comme vous le faites en ce moment, » dit-il. « Oui, Gainsdale était à la recherche de l'objet auquel la main humaine serait incapable de résister. »

Maddick considéra la chose dans sa main, ses doigts la touchant comme s'ils étaient seuls avec elle, quelque part très loin du bras dont ils dépendaient et du cerveau qui les commandait.

— « Je dois avouer que c'est très agréable, » dit-il. « Mais tout ceci n'est-ce pas un peu trop tiré par les cheveux ? Vous n'allez tout de même pas me faire croire que le plaisir est irrésistible. Si nous ne possédons pas de contrôle sur notre désir de jouissances, pourquoi ne sommes-nous pas en train de nous étrangler les uns les autres pour le plaisir de caresser cette chose ? »

— « Peut-être simplement, » dit Jaris, « parce que mon désir de la caresser est moins fort que le vôtre. »

Maddick laissa de nouveau errer son regard autour de la pièce, véritable musée précieux.

— « On comprend que vos désirs puissent perdre d'intensité en se multipliant, » dit-il et pendant un instant sa voix devint suave.

Il parut se rendre compte de son impolitesse, car il changea aussitôt de sujet.

— « Je croyais que vous ne collectionniez que des objets extra-terrestres. Alors comment se fait-il que vous possédiez ceci ? »

— « Il s'agit d'une curieuse coïncidence, » dit Jaris, « ou plutôt d'une de ces coïncidences curieuses. L'objet que vous avez dans la main est extra-terrestre. »

— « Et les autres coïncidences curieuses ? » demanda Maddick.

Jaris alluma un de ses infects cigarillos.

— « Je crois que je ferais aussi bien de commencer par le commencement, » déclara-t-il à travers un nuage de fumée.

— « Mon petit doigt me disait que j'allais avoir droit à une histoire, » dit Maddick. « Vous, les collectionneurs, vous êtes tous les mêmes. Il ne m'a jamais été donné d'en rencontrer un qui ne soit pas

un conteur d'histoires. Je pense qu'elles sont la raison d'être de la collection. »

Jaris sourit.

— « En effet, c'est une maladie professionnelle. Mais collectionnons-nous pour avoir le plaisir de raconter des histoires ou racontons-nous des histoires pour avoir le plaisir de collectionner ? Il se pourrait même que si je réussis à raconter mon histoire suffisamment bien, j'arrive à vous compter dans ma collection ? Eh bien, installez-vous confortablement et je vais faire de mon mieux : un auditeur nouveau, une occasion nouvelle. »

Il désigna à Maddick un fauteuil en os, délicieusement sculpté, plaça l'humidificateur, les sachets de drogue et une carafe d'eau-de-vie du Danube à portée de la main de son visiteur et s'assit à son bureau en l'invitant d'un geste de la main à se servir.

Après la pause rituelle avant l'histoire, qu'aucun conteur digne de ce nom ne saurait omettre, il dit :

— « Je suppose que l'une des raisons pour laquelle j'attache un tel prix à cet objet est que je me le suis procuré lors de ma dernière expédition au plus profond de l'espace. Ainsi que vous pouvez le voir, » ajouta-t-il en désignant sa collection d'un geste négligent, « j'ai commis l'erreur d'en revenir riche et cela paraît avoir tué la bougeotte en moi. Me voilà solidement rattaché à la Terre par suite de ma propre avidité. »

Maddick, bien calé dans son fauteuil, caressait de son pouce la petite fossette lisse de l'objet.

— « Croyez-moi, le fait d'être insolemment riche est le sort le plus désagréable qu'on puisse imaginer. »

Jaris était tout à son histoire.

— « J'étais en train de prospecter l'espace du côté de Deneb Kaïtos, à la recherche de cristaux spatiaux, » poursuivit-il, « lorsque j'en découvris un gîte d'une richesse incroyable, une ceinture d'astéroïdes fourmillant tout simplement de ces cristaux merveilleux. Nous chargeâmes notre navire astral de tout ce qu'il pouvait contenir de ces cristaux, il y en avait suffisamment pour nous payer le luxe d'acheter deux fois toute la Terre et nous nous apprêtions à prendre le chemin du retour, lorsque nous découvrîmes que Deneb Kaïtos possédait un système planétaire. Il y avait déjà eu plusieurs expéditions de ce côté, sans que personne n'ait jamais signalé un système planétaire et jusqu'alors nous avions été tellement occupés à charger des cristaux, que nous avions quelque peu négligé de faire des observations. Mais je dus bientôt me rendre compte que ce que j'avais tout simplement pris pour une ceinture d'astéroïdes, était en réalité une planète éclatée, décrivant une orbite autour de son soleil. Ces fragments accusant une teneur en diamant pur d'environ 8 %, il n'était pas surprenant que nous soyons tombés sur la veine la plus riche d'entre toutes. »

» Nous procédâmes à un relèvement rapide du système et décidâmes

de nous poser sur DK-8 pour les vérifications habituelles et pour la recherche des formes de vie. DK-6 donnait déjà certaines indications d'existence de formes de vie, mais insuffisantes pour justifier une escale supplémentaire. Par contre pour DK-8 ces indications étaient très fortes. Tellement fortes que nous crûmes même avoir une excellente raison pour nous faire attribuer le Prix de la Fédération. Dans notre aéronet tellement chargé de cristaux spatiaux, même un million d'Unités paraissaient être une misère, mais nous aurions eu la satisfaction de découvrir un Nouveau Groupe d'Intelligence. Le complexe de Colomb, je présume.

» Peu importe, nous nous posâmes sur DK-8 et c'est là-bas que j'ai trouvé l'objet que vous tenez à la main. Sur DK-8 c'est un accessoire de chasse. »

Maddick sembla déconcerté.

— « Un accessoire de chasse ? » répéta-t-il. « Ah ! Vous voulez sans doute dire comme pour David et Goliath ? Une pierre de fronde ? »

— « Non, » dit Jaris. « Ce n'est pas un projectile. C'est un piège. Les indigènes les disposent pour piéger les animaux. »

Maddick considéra l'objet tout en continuant à le caresser.

— « Allons ! Allons ! Vous ne voulez tout de même pas me faire croire qu'ils en placent par-ci, par-là, qu'ils attendent que ces objets soient envahis par des termites et que, ensuite, ils bouffent les termites ? Ce n'est pas un piège de ce genre ? »

Pendant un instant la voix de Jaris se durcit.

— « Dans l'espace on trouve des choses encore bien plus étranges que ça. »

Puis sa voix se radoucit.

— « Vous êtes encore très jeune, » dit-il. « Vous avez encore bien du temps devant vous. Vous ne croiriez pas, par exemple, que toute une culture est basée sur cet objet. Parce que vous n'êtes pas disposé à le croire. »

Le sourire de Maddick signifiait : « Vous n'allez tout de même pas vous imaginer que je vais gober un pareil bobard. »

A haute voix, il dit :

— « Une histoire est une histoire, continuez. »

— « Oui, » poursuivit Jaris. « Je suppose que c'est incroyable. En quelque sorte c'est exactement ce qu'est l'espace : une répétition continue de l'incroyable. Après un certain temps on arrive à oublier ce qu'est la norme et alors on est « un homme de l'espace » accompli. »

Pendant un instant il leva les yeux sur la collection éblouissante qui l'entourait.

— « Tenez, pour DK-8 par exemple. Une fois que le détecteur nous eut averti de nous attendre à y rencontrer de l'intelligence, ce ne fut plus une surprise pour nous d'y découvrir des simili-humains. A cette époque il avait déjà été universellement établi que l'on ne saurait trouver de l'intelligence que dans les ordres primates ou quasi primates. L'intelligence ne peut simplement pas s'établir dans un être ne possédant pas la main préhensile et l'arche supraorbitale. Chez le singe la

queue se développe en un crochet pour lui permettre de s'élever d'arbre en arbre. Son œil mesure la distance des bonds et il est adapté à son entourage. Mais il arrive tout simplement que la main sert à ramasser des objets et que l'œil sert à les regarder de près, aussi le singe ne tarde pas à ramasser des choses, à les examiner, puis il se met à avoir des idées. Très bientôt il commence à se servir d'outils. Un ongulé ne saurait se servir d'un outil même après un milliard d'années, il n'a pas de quoi le tenir. Je suppose qu'il n'y a pas la moindre raison pour qu'il n'y ait pas une sorte d'intelligence chez les lézards, sauf que cela ne semble simplement pas se produire. Il est probable qu'ils possèdent un système nerveux trop inférieur. »

Brusquement Jaris se ressaisit, se rendant compte que sa voix avait suivi l'enthousiasme de son argumentation.

— « Pour vous dire la vérité, il n'y a pas très longtemps que je suis revenu, » poursuivit-il avec un sourire. « Et ceci est un genre de discussion qui, dans l'espace, devient brûlant. »

Sa voix s'adoucit de nouveau.

— « Je vous disais donc que nous ne fîmes pas particulièrement surpris de rencontrer des simili-humains, puisque nous avons déjà obtenu une indication d'existence intelligente... »

— « Il est très curieux que je n'en aie jamais entendu parler, » remarqua Maddick. « Je me tiens très au courant de ces sortes de choses, et je suis certain qu'une similitude vraiment très proche... »

— « En fait, » l'interrompit Jaris à son tour, « nous n'avons fait aucun rapport sur nos découvertes. »

La surprise altéra la voix de Maddick.

— « Mon Dieu ! Que me racontez-vous là ! Qu'est-ce qui pourrait me retenir de vous dénoncer à la Base de la Fédération de l'Espace, afin de vous faire extraire toutes ces informations du cerveau ? »

Une fois de plus le regard du visiteur embrassa la chambre aux trésors en un rapide inventaire et ses lèvres se plissèrent, lui donnant, pendant un instant, l'air rusé, puis sa voix devint plus amène.

— « Si, tout au moins, je croyais ce que vous êtes en train de raconter ! »

Jaris se laissa aller en arrière dans son fauteuil, comme s'il était perdu dans ses pensées et pendant un instant sa voix sembla sortir du fond d'une caverne.

— « Cela n'a du reste aucune importance, » dit-il et il sourit en poursuivant d'une voix qui était de nouveau plus présente : « Du reste vous avouez vous-même ne pas croire ce que je vous raconte. »

Maddick considéra sa main qui caressait toujours les parois polies de l'objet. Le pouce serpentait sur la petite fossette brillante, y pénétrant, remontant et ressortant. Y pénétrant, remontant et ressortant. Sans bouger la tête il leva les yeux, cherchant le regard de Jaris.

— « Devrais-je vous croire ? » demanda-t-il.

Une fois de plus son regard fit le tour de la chambre aux trésors, s'attardant sur la vitrine des cristaux spatiaux.

Jaris remarqua ce regard et sourit.

— « Je me suis bien souvent dit que je ferais un appeau merveilleux pour un maître-chanteur. »

Maddick détourna vivement les yeux.

— « Si le maître-chanteur pouvait croire ce que vous racontez. »

Jaris sourit.

— « Toujours ce doute, » dit-il. « Que diriez-vous si je vous déclarais que la similitude est telle que les Terriens pourraient s'accoupler avec les DK ? »

Maddick laissa passer une bonne minute avant de répondre, ses yeux fixés sur la chose dans sa main, regardant ses doigts s'agiter et la caresser. Il secoua la tête comme s'il voulait chasser quelque chose de son esprit.

— « Il me semble avoir dépassé le point où je pourrais encore éprouver la moindre surprise. C'est étrange, mais je vous crois. Et ce qui est encore plus étrange c'est que je sais que je devrais soutenir que tout ceci est absolument impossible. »

Brusquement il haussa le ton.

— « Ecoutez, » s'écria-t-il, « qu'est-ce que toutes ces balivernes ? » Aussi subitement sa voix se calma. « Bon ! Bon ! Oui, je vous crois. Dieu sait si je suis cinglé, mais je vous crois. »

— « Suffisamment pour me dénoncer ? »

Maddick rougit sans répondre.

— « Je crains simplement, dans cette éventualité, qu'on vous dise que tout cela est impossible, » poursuivit Jaris et il ajouta avec lassitude : « Et c'est bien regrettable. Comme je vous l'ai déjà dit, je serais une victime de si bon rapport pour un maître-chanteur ! » Il s'interrompit pendant un moment, puis ajouta doucement. « Ne vous faites donc pas de mauvais sang pour tout ceci, mon petit. »

La voix de Maddick ne monta pas jusqu'à la fureur. Il regarda sa main qui continuait à caresser l'objet.

— « Serait-ce une menace ? » demanda-t-il avec indifférence.

Jaris secoua la tête.

— « Un regret, » dit-il.

Il souffla un nuage de fumée et se remit à parler sur un ton plus gai.

— « En outre, tous les arguments contre la possibilité de ceci sont trop sains. Les ordres de la vie peuvent s'accoupler à travers certaines des branches de l'évolution divergente, si les espèces sont apparentées par un ancêtre commun raisonnablement proche. Le lion et le tigre, par exemple, le cheval et l'âne. Mais cela ne joue pas pour l'évolution convergente. Il est possible de faire évoluer, quelque part dans l'espace, une espèce qui ressemblerait à l'homme, ensuite, si l'on dispose de suffisamment de temps et d'espace on peut en faire évoluer des tas. Mais la chimie et la physiologie de l'œuf et du sperme sont trop complexes pour se rapprocher suffisamment s'il n'y a pas eu un ancêtre commun. Et cependant les Terriens peuvent s'accoupler avec les femmes DK et se sont accouplés avec elles. Ceci peut paraître incroyable

quand on l'énonce dans cette pièce, mais d'ici quelque temps, vous découvrirez que rien n'est incroyable dans les profondeurs de l'espace. »

— « Les profondeurs de l'espace, » répéta Maddick doucement. Sa voix paraissait caresser les paroles avec ce même plaisir sensuel que ses doigts éprouvaient à caresser la chose polie qu'il tenait dans le creux de sa main.

Jaris remarqua cette intonation dans la voix de son visiteur et dit :

— « Vous avez encore le temps. Vous y parviendrez. Mais revenons-en à DK-8. La seule différence entre un DK-8 et un être humain est dans les cheveux et la structure de la peau. L'atmosphère est plutôt chargée en CO² là-bas et perpétuellement brumeuse. Les rayons de soleil éprouvent des difficultés à percer cette atmosphère. En outre, le climat tropical règne sur toute la planète. Par conséquent, la vie animale dont sont issus les DK n'eut jamais à créer une protection sous forme de fourrure. Au lieu de cheveux les formes de vie sur DK-8 ont développé une structure de peau extrêmement sensible à tous les rayons diffus du soleil qu'elle parvient à capter. Cette peau est souple et pâle, comme celle d'une limace. Si un DK était exposé à la lumière directe du soleil, pendant quelques minutes seulement, il mourrait d'insolation. »

Jaris leva le cigarillo à hauteur de sa bouche et souffla une bouffée de fumée sur son bout allumé.

— « La nature, » poursuivit-il, « a toujours un truc pour distribuer deux cartes en même temps. La main préhensible s'est développée pour une certaine raison et est devenue utile pour autre chose. Il en est exactement de même pour la peau extrêmement sensible des DK qui, à l'origine, s'est développée pour absorber autant d'énergie solaire que possible, mais, avec le temps, est devenue le siège d'un sens tactile extrêmement développé.

» Tout ceci est également valable pour les animaux inférieurs. Leurs tropismes dominent d'une façon fantastique leurs propres réactions. Une fois qu'un animal commence à caresser un de ces objets, comme vous le faites en ce moment, il est simplement incapable de s'arrêter de le faire. »

Maddick sourit et regarda sa main, sans répondre. Les parois polies de la chose brillaient d'une lueur terne et son pouce descendait vers la fossette, y pénétrait, en ressortait. Descendait, y pénétrait, en ressortait.

— « On pourrait presque dire, » poursuivit Jaris, « que des DK ont élevé la science tactile à un degré inconnu de nous. L'énergie que nous avons dépensée pour créer de l'outillage, eux, l'ont placée dans une culture tactile. Il ne s'agit pas d'une société hautement développée, selon nos conceptions, mais d'une matriarchie de tribus très rigide. Ils possèdent quelques outils de base dont seules les femmes ont le droit de se servir et seulement une caste particulière de femmes. Les autres femmes se prélassent sur des terrasses délicatement arrangées en étages sur les coteaux et restent tout simplement étendues immobiles, emmagasinant l'énergie solaire ou inventant quelque gentil petit grigri basé surtout sur l'hypnotisme et une jouissance tactile. »

La voix de Jaris s'adoucit et parut s'éloigner.

— « Comme vous pouvez le penser, elles deviennent incroyablement obèses. Au début cela semblait repoussant de les voir ainsi vautrées, mais sur DK l'obésité est en réalité une caractéristique de survie. Elle procure une surface supplémentaire pour l'absorption d'énergie solaire. En outre, ces femmes possèdent un contrôle tellement parfait des surfaces de leur peau que leurs corps demeurent étrangement bien proportionnés. »

Il se laissa aller en arrière sur son fauteuil et ferma presque les yeux.

— « Oui, un contrôle stupéfiant, » dit-il presque en murmurant.

Puis brusquement, il ricana et poursuivit :

— « Mais vous êtes probablement en train de vous demander comment elles réussissent à travailler un bois aussi dur, n'ayant presque pas d'outils ? Si vous examinez de près cette chose que vous tenez dans votre main, vous constaterez qu'il n'y a pour ainsi dire pas de grain. En réalité, ce n'est pas du tout du bois, mais un genre d'énorme graine, quelque chose qui ressemblerait à une noix d'avocat. Comme vous devez le savoir, il est possible de sculpter les noix d'avocat fraîches presque aussi facilement que l'on peut mouler de la terre glaise, mais lorsque vous l'avez laissée sécher, elle devient dure. Extrêmement dure. »

— « Extrêmement dure, » acquiesça Maddick, lointain.

— « Les femmes de la caste appropriée ouvragent ces objets et les mâles vont les placer dans les forêts. Comme vous pouvez vous l'imaginer ces mâles sont plutôt une bande débile et ils créveraient bien rapidement de faim s'ils devaient dépendre de leur énergie musculaire pour chasser. Toutefois, ces petits objets-là se chargent de tout ça. Les animaux, ayant une suggestibilité tactile très élevée, traversent la forêt et trouvent un de ces petits objets sur leur chemin. Ils commencent à le caresser, à le tâter, et puis ils ne peuvent tout simplement plus s'arrêter. Les mâles ne les tuent même pas ; tout abattage est la prérogative de la caste dirigeante de femmes. Les mâles attendent simplement que l'animal se soit placé dans l'état voulu et le ramènent à l'abattoir... naturellement toujours en état d'hypnose. »

— « Naturellement, » acquiesça Maddick, ses doigts caressant l'objet, doucement et rythmiquement.

Jaris se détendit dans son fauteuil. Il continuait d'être d'une parfaite politesse, mais à présent une nuance de triomphe perceait dans sa voix.

— « Il y a vraiment encore une chose que vous devez connaître. A certaines époques les mâles devenaient ingouvernables. Il en est résulté une tradition qui est de les hypnotiser pratiquement dès leur naissance. C'est une pratique séculaire.

« Malheureusement, la nature persiste à fausser le jeu. Si l'on maintient une espèce assez longtemps dans un état de quiétude, cela nuit à son propre développement. Des générations d'hypnose ont fait disparaître chez le mâle DK le désir de vivre et de procréer. C'est comme si les organes génitaux et le sperme s'atrophiaient lentement. Lorsque nous fîmes escale sur DK-8, il y restait à peine assez de mâles pour assurer la pose des pièges. »

Il se pencha en avant, souriant.

— « Vous pouvez vous imaginer quel trésor notre équipage a dû paraître aux yeux des cheftaines des tribus dès que l'on découvrit que nous étions capables de les féconder. De nouveaux mâles vigoureux ! Un recommencement ! Du sang neuf dans le courant de la vie ! »

Il s'interrompit, puis reprit d'un ton sec et ferme :

— « Je crois que vous comprendrez peut-être maintenant pourquoi je suis revenu seul. L'unique mâle à avoir jamais quitté DK-8. Quoique, » ajouta-t-il, « dans un certain sens je ne l'aie jamais quitté. »

— « ...ne ...l'avez ...jamais ...quitté... » dit Maddick.

Jaris hocha la tête, se leva et contourna le bureau. Se penchant sur Maddick, il souffla une bouffée de fumée directement dans les yeux ouverts de celui-ci. Maddick ne bougea pas. Ses yeux restaient fixés droit devant lui et il était immobile, comme figé dans son fauteuil. Seuls, les doigts de sa main droite continuaient de se mouvoir, s'enroulant autour de l'objet poli, tandis que son pouce se glissait dans le petit creux, en sortait, s'y glissait à nouveau.

Jaris se redressa, toujours le sourire aux lèvres, saisit sur le bureau une petite sonnette curieusement ouvragée et l'agita une fois.

De l'autre côté de la pièce une porte s'ouvrit révélant une alcôve plongée dans la pénombre où quelque chose d'énorme et de blême luisait faiblement.

— « *Il est à point, chérie !* » dit Jaris.



NUMÉROS ANTÉRIEUREMENT PARUS

Nous sommes à la disposition de nos lecteurs qui désireraient se procurer les numéros de « **FICTION** » antérieurement parus pour les leur adresser sur demande.

N'attendez pas qu'ils soient épuisés !

Envoi contre virement postal (C. C. P. OPTA 1848-38) à raison de 100 francs par numéro, ou tout autre mode de règlement à votre gré.

Le peuple du Grand Chariot

(The star gypsies)

par WILLIAM LINDSAY GRESHAM

A travers les vicissitudes de l'espèce humaine, la chute des civilisations, le bouleversement des empires, les Bohémiens survivent. Toutes les tyrannies ont cherché à les exterminer : les horribles massacres des Bohémiens par les nazis à Auschwitz et à Treblinka sont parmi les crimes évoqués au procès de Nuremberg. Cependant, cette race étrange a survécu et célèbre toujours, chaque année, son pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer, en Camargue. Récemment, Pierre Scize consacrait un livre à ces hommes des grands chemins : « La tribu prophétique » (Edit. La Table Ronde). Derrière les romanichels, il a découvert les hommes et les femmes. Il a appris à les connaître et à les aimer.

William Lindsay Gresham nous donne, dans ce conte, une jolie explication de leur survivance. Et si Gaston Leroux était encore parmi nous, nous pensons que l'auteur de « Rouletabille chez les Bohémiens » aurait aimé cette histoire merveilleuse.



C'ÉTAIT la grand-mère de Johnny, la Vieille Anna, qui nous prévenait au sujet des endroits défoncés. Elle semblait le sentir dans ses os lorsque la terre était malade et, sortant de son sommeil à l'intérieur du *vardo* cahotant, de sa voix éraillée, elle criait de faire un détour. Aussitôt la roulotte s'engageait sur une autre route. Les routes étaient mauvaises là où des fentes s'étaient produites et où l'herbe avait poussé entre les plaques de béton. C'étaient de vieilles routes des jours anciens et à présent, fréquemment, les têtes des arbres se rejoignaient au-dessus d'elles. Mais Johnny Petulengro les connaissait comme sa poche, sachant l'emplacement des sources d'eau potable et des villages des *gorgio*.

Nous étions justement en train de faire un détour afin d'éviter une de ces routes bien malades, quand nous découvrîmes ce village. La première *gorgio* que nous vîmes fut la jeune fille aux cheveux d'or. Johnny tira sur les rênes, le vieux cheval s'arrêta en baissant immédiatement la tête pour brouter l'herbe qui poussait dans les fentes.

Ainsi qu'il convenait à un roi, Johnny attendit que la jeune fille parlât la première. Elle avait de grands yeux bleus, en amande, et sa peau était presque aussi hâlée que la mienne, mais lorsqu'elle se laissa glisser sur le remblai, je pus distinguer qu'au-dessus des genoux ses

cuisse étaient d'une blancheur de neige. Elle s'arrêta devant nous, garda le silence pendant un instant, les lèvres légèrement écartées, et reporta sur moi son regard qui s'était d'abord posé sur Johnny. J'étais assis à côté de Johnny Petulengro, sur le siège avant du *vardo* et elle me regarda bien plus longuement que lui.

Finalement elle dit d'une voix très douce :

— « *Sarishan*, Rom. »

Johnny ricana et mit un bras autour de mon épaule. J'étais son fils à présent, il avait décidé de m'adopter.

— « *Sarishan*, petite. Où est ton village? »

Elle pointa le doigt le long de la route.

— « Là-bas il y a un tournant... J'ai été envoyée ici pour attendre tout roi qui pourrait nous honorer de sa présence. »

Elle mit un genou à terre et la grâce de ce mouvement me fit sentir que j'étais en danger de tomber amoureux de cette petite *gorgio*. Or, lorsqu'un Rom est amoureux d'une fille *gorgio* il risque de se faire prendre par les coutumes du village et alors son âme meurt.

Johnny sourit et la jeune fille se releva, toute droite, ses petits pieds nus joints. J'essayai de ne pas les regarder. J'avais seize ans, j'étais un homme et je devais penser comme un Romani. C'est tout au moins ce que je me disais, le bras de Johnny autour de mon épaule et Johnny souriant à la jeune fille *gorgio*.

— « Quels cadeaux peut m'offrir ton village? » demanda Johnny.

— « Nous avons des poules et des cochons et Le Tissu Ancien, » répondit-elle.

— « Aide-la à monter, Fedar, » me dit Johnny en riant. « Elle peut bien faire ce bout de route avec nous. »

Et je tendis la main à la jeune fille *gorgio* et l'aidai à se hisser sur le siège. Je la sentais chaude à mes côtés.

— « Je suis le fils du roi, » lui dis-je. « Lui, c'est Johnny Petulengro, le roi, et il m'a pris pour fils. Mais je suis un demi-*gorgio* — ma mère était une Romani qui a aimé un homme d'un village. Lorsque notre village fut décimé par le Mal du Cœur, je retournai chez les Romani et à présent je suis le fils de Johnny. »

— « C'est un grand honneur que d'être un Romani, » dit la jeune fille sans me regarder. « Lorsque j'étais petite, je jouais à faire semblant de vivre la Grande Vie et je posais des collets à lapins comme des rois Romani nous l'avaient enseigné. Une fois, j'ai même rôti un lapin sur un feu que j'avais préparé moi-même. »

Puis elle se tut et, de nouveau, je sentis sa chaleur.

Nous prîmes la route latérale en direction de son village et là-bas, sur le bas-côté de la route, les cadeaux étaient déjà prêts : Le Tissu Ancien disposé sur de hautes perches, trois poules dans une cage et, dans une autre cage, un porcelet.

Johnny arrêta son *vardo* et derrière nous tous les autres *vardos* de la

tribu s'arrêtèrent. La jeune fille sauta du siège pour ouvrir la grille de la cage à poules et puis Johnny me tendit son fouet à longue lanière, que je saisis d'un main moite de sueur, car je savais parfaitement que si je manquais au rituel, je ne deviendrais jamais un roi parmi le Grand Peuple. Johnny, selon la coutume rituelle, me gifla sèchement du revers de la main, puis se détourna comme s'il était très occupé. Je brandis le fouet en faisant siffler la lanière, la tournai au-dessus de ma tête au moment précis où la poule blanche se précipitait à travers la route en battant des ailes, la lanière se détendit et vint s'enrouler autour du cou du volatile. Une brusque secousse et elle était dans mes bras. Le tout dans le silence le plus complet.

— « Aiiiie ! Ha ! Le sang Romani prime ! »

La Vieille Anna était en train de me surveiller de l'intérieur du *vardo*. Elle saisit la poule, l'arracha de la lanière du fouet et la fit disparaître à l'intérieur.

— « Tu seras un roi, Fedar. Et maintenant voyons un peu comment tu sais *chorer* un cochon ! »

Chorer, signifie s'emparer d'une chose perdue, comme par exemple d'un cochon enfui de sa porcherie et qui n'a plus personne pour le nourrir. Avant la Grande Guerre Incendiaire, les *gorgio* régnaient sur le pays et enfermaient les Romani dans des grandes maisons de pierre dont les fenêtres étaient munies de barres de fer, simplement pour avoir *choré* un poulet, car ils ignoraient la loi qui dit que les choses de la route appartiennent aux Rom, qui sont les rois de la route et vivent la Grande Vie.

Lorsque la jeune fille ouvrit la cage, le porcelet en bondit. Je plaçai la poêle d'épluchures de pommes de terre, que m'avait donnée la Vieille Anna, sur le bas côté de la route. Lorsque le porcelet se mit à manger, je jetai le sac sur lui et sur la poêle et, en un clin d'œil, il se trouva à l'intérieur du *vardo* où ses cris étaient à peine audibles. Les rois de la route se conforment aux vieux usages et, avant d'accepter des cadeaux des villageois, ils doivent d'abord *chorer* une ou deux choses en souvenir des jours anciens.

Nous chargeâmes Le Tissu Ancien dans notre roulotte ; c'était du beau tissu, de couleur dorée, fait d'étranges fils brillants qui ne prennent pas l'eau, comme les *gorgio* savaient en tisser avant la Grande Guerre Incendiaire.

Lorsque nous atteignîmes le village, la jeune fille nous quitta et courut vers une maison. C'était celle de l'Administrateur, aussi maintenant savais-je qu'elle était la fille de l'Administrateur, ce qui ne l'empêchait pas d'être une *gorgio*. L'Administrateur sortit avec sa femme et Johnny descendit de son *vardo* en leur souhaitant *Sarishan*. Puis tous les villageois arrivèrent en courant. Johnny écouta les désirs du village sans rien dire, car un roi parle en dernier.

— « Il y a beaucoup de canards dans la petite rivière au-delà des maisons, » expliqua l'Administrateur. « Il serait bon d'avoir des canards

à manger, mais la dernière cartouche de fusil à étourdir a été brûlée du temps de mon père. Chaque année, à l'époque des canards, nous nettoions et nous graissons les fusils à étourdir, mais ils ne tirent pas. Mon père m'a raconté combien les canards étaient délicieux à manger. Maintenant ils sont nombreux, des vols entiers viennent se poser sur la rivière, mais nos pierres tombent court. Peux-tu nous dévoiler un peu de l'Ancienne Sagesse, ô Roi ? »

Johnny continuait à rester silencieux. Les villageois commencèrent à apporter des cadeaux : des pots de terre remplis de blé de la récolte de l'année précédente, encore des poules, encore des porcelets et, en dernier lieu, le précieux fer — certaines pièces rouges de rouille, ébréchées, d'autres ayant la forme d'objets dont l'utilisation avait été depuis longtemps oubliée par les *gorgio* et que les Romani n'avaient jamais connus.

Enfin Johnny décroisa ses bras, brandit son fouet de telle sorte que tous les *gorgio* cessèrent de bavarder et écoutèrent en silence la sagesse du Grand Peuple.

— « Que ceux qui ont quelque connaissance du Feu et du Fer sortent du rang, » dit Johnny avec de la douceur dans la voix.

Un vieux et un jeune *gorgio* se détachèrent de la foule et le jeune regardait ses yeux fixés sur la jeune fille de l'Administrateur, qui se tenait debout à côté de moi, quoiqu'il aurait dû n'avoir d'yeux que pour Johnny Petulengro, roi parmi le Grand Peuple.

Johnny demanda au vieux *gorgio* :

— « Sais-tu faire des clous ? »

— « Oui, Roi. J'ai appris certaines petites choses du Grand Peuple. Je sais même faire des aiguilles pour coudre Le Tissue Ancien. »

— « Parfait. Et maintenant, écoute bien attentivement. »

Johnny s'agenouilla et lissa la poussière de sa main, puis il se mit à dessiner au moyen d'une branche.

— « Ce que tu vas faire n'est ni un clou, ni une aiguille, mais quelque chose qui ressemble aux deux. Ce doit être très fin, comme un fil de fer. Un trou à ce bout-ci. L'autre bout courbé en un crochet, avec une barbe. Tu pourras aiguiser ce crochet, si tu possèdes une lime. »

— « J'ai une pierre à aiguiser, ô Roi ! »

— « Elle fera l'affaire. Fais autant de ces crochets que tu pourras, car chacun t'assurera un canard. Vous pêchez le poisson par ici ? »

— « Avec des filets et parfois à la main, ô Roi ! »

— « Après les canards, ces crochets pourront servir également pour les poissons. Appâte un bout de ver à chaque crochet. Attache de longs fils, solides, aux crochets et attache l'autre bout du fil à la terre. Laisse reposer les crochets amorcés dans des endroits peu profonds de la rivière. Les canards les happeront dans leurs becs et les avaleront, ensuite, lorsqu'ils essayeront de s'envoler, ils seront retenus par les fils. Tue-les rapidement, car ce sont nos frères et il ne faut pas les laisser souffrir longtemps. Compris ? Récupère les crochets et tu pourras t'en servir pour

prendre des poissons. C'est ainsi que cela était dans le Vieux Temps et c'est ainsi que ce sera. »

Il se releva, souriant.

— « Le roi a parlé ! »

Les *gorgio* se pressèrent autour du croquis, pleins de surprise et de ravissement, tous parlant en même temps, comme c'est leur habitude. Seule la fille de l'Administrateur resta en arrière, debout près de moi, et à côté d'elle le jeune *gorgio* qui se disait forgeron. Et maintenant les yeux de ce *gorgio* étaient posés non pas sur la jeune fille, mais sur moi, et il y avait une grande fureur en eux.

Il dit à la jeune fille :

— « Thene, je désire te parler seule. »

C'était la première fois que j'entendais le nom de la jeune fille et ce fut pour moi comme le bruissement du vent d'été. Alors je compris que l'amour naissait en moi.

Au début elle ne répondit pas, puis elle lui dit en un murmure agacé :

— « Plus tard. Ne te rends-tu donc pas compte que c'est moi la première qui ai parlé au Roi et au fils du roi ? Ne fais pas l'idiot... »

Au même instant, Marili, la femme fiancée à Johnny qui était veuf et presque à la fin de son année de chagrin, se dirigea vers nous, venant de la roulotte. Elle était grande, avec des cheveux pareils au verre noir que l'on trouve dans les endroits ravagés par l'Incendie, et lorsqu'elle fut auprès de Johnny, il se tourna vers elle et ils se parlèrent avec les yeux, à la façon dont les Rom parlent d'amour, non pas à la manière des *gorgio*, qui le font avec trop de paroles. Ensuite Marili me regarda et regarda la jeune fille Thene et la sagesse du Grand Peuple lui apprit que j'étais devenu amoureux de cette jeune fille *gorgio*.

Marili se pencha vers moi.

— « Si tu veux cette fille, il te faudra te battre pour elle avec le jeune forgeron, Fedar, » murmura-t-elle.

— « Je suis prêt à me battre pour elle, Marili. »

— « Tu auras à faire face à un ennemi plus fort que ce forgeron *gorgio*, Fedar. Il te faudra lutter contre l'esprit du village. Il essayera de te piéger. »

Et je restai silencieux, car j'étais en train de regarder les maisons des *gorgio* et de vieux souvenirs s'éveillaient en moi et j'aspirai à vivre dans une maison, avec des fleurs cultivées dans la cour et un toit protégeant des pluies, qui recouvrirait un espace plus grand que l'intérieur d'un *vardo*, un endroit où un homme pouvait enlever ses chaussures et se sentir à son aise. Un vrai Rom n'éprouvait jamais de désirs aussi stupides. J'en eus honte et baissai la tête, mais je continuai à surveiller Thene du coin de l'œil.

Cette nuit-là, nous campâmes dans un pré proche du village. Les *gorgio* nous apportèrent du bois pour nos feux et des seaux d'eau de

source. Nos femmes firent rôtir les poulets sur les feux et après que nous eûmes mangé, Johnny Petulengro envoya la Vieille Anna chercher son *bosh*.

Le *bosh* de Johnny Petulengro était tellement ancien qu'aucun homme, même parmi le Grand Peuple, ne savait plus quand il avait été fait. En haut, la volute, au-dessus des chevilles tendant les cordes, était sculptée en une main avec un doigt pointé, ce qui était le symbole de la Grande Sagesse inconnue des *gorgio*, le mot unique selon lequel vit le Grand Peuple. Johnny saisit l'archet, accorda son *bosh* et puis la musique des Romani jaillit dans la nuit et les forêts écoutèrent les sons tirés du vieux *bosh* par Johnny Petulengro, le roi.

J'étais adossé à un tronc d'arbre en dehors du cercle de lumière du feu de camp et sur mon visage coulaient les larmes de joie et de fierté côtées par cette musique Romani. Puis je sentis une présence à mes côtés, c'était Thene, la jeune fille *gorgio*.

— « Prince des Rom, » dit-elle avec douceur, « quel est ton nom ? »

— « Je m'appelle Fedar. »

Et à la lumière de nos feux je pus voir que ses yeux étaient emplis d'amour. Je lui pris la main et la conduisis dans l'obscurité où je l'em brassai pour la première fois de ma vie. Et par ce baiser une nouvelle parcelle de la sagesse du Grand Peuple me fut révélée et je compris mieux la musique du *bosh*.

• •

Nous restâmes six jours dans ce village *gorgio* et mangeâmes du canard sauvage et du poisson que les *gorgio* attrapaient grâce aux crochets. La maison de Thene était la plus grande du village. Son toit était fait en matériel très ancien, datant d'avant la Grande Guerre Incendiaire, et là où ce matériel s'était détaché, le père de Thene avait posé des plaques d'écorce de bouleau, comme les Romani lui avaient enseigné à le faire. A la cuisine, la mère de Thene cuisinait sur une table étrange, plaçant des brindilles sous une grille en fer, et un auvent avait été fait pour emmener la fumée du feu vers l'extérieur par un trou placé assez haut dans le mur. Lorsque des vêtements étaient sales, la femme de l'Administrateur ne les emportait pas au ruisseau pour les placer sous des pierres et laisser l'eau courante les laver, la la manière des Romani ; au lieu de cela, elle les mettait dans un chaudron de fer, muni de pieds, et au prix de grands efforts tournait et tournait les pales de ce chaudron. Dans les anciens temps, la Force des *gorgio* sortait des murs et, d'après ce qui se racontait, les *gorgio* ne travaillaient pas du tout, ils poussaient simplement un bouton et la grande Force était leur esclave. Mais après l'Incendie, il n'y eut plus de Force et les gens périrent tous, à quelques rares exceptions près à qui les Romani montrèrent comment se procurer de la nourriture manuellement. Et cependant ces gens continuaient à

utiliser les machines de la Force, car c'était la Civilisation-telle-que-nous-la-connaissions, qui est la religion des *gorgio*.

Je me souvenais de tout ceci, de l'époque où j'étais petit, car je suis né dans une maison *gorgio*. Mon père avait suffisamment aimé ma mère pour lui faire abandonner la Grande Vie et habiter avec lui entre les murs d'une maison. Pour lui elle allait chercher de l'eau à la source, la montait au grenier, remplissant les réservoirs, afin qu'il puisse avoir de l'eau en tournant un robinet. C'était un travail épuisant et inutile, mais elle ne le trouvait pas ridicule, puisqu'elle aimait mon père qui vivait selon les principes de la Civilisation-telle-que-nous-la-connaissions.

Cependant le grand désastre s'abattit sur le village de mon père. Nous labourions la terre au moyen d'un ancien instrument vénéré par les *gorgio* qui avançait sur une espèce de chemin roulant en métal tournant par-dessus et par-dessous les roues comme une chenille. Il était suivi par un assemblage de dents en fer qui creusaient la terre. Tous les hommes et toutes les femmes du village s'y attelaient et, tirant sur les cordes faites en Tissu Ancien, travaillaient à tirer la machine et la charrue, accrochée derrière celle-ci, et c'est ainsi que nous brisions la terre pour semer le grain. Mais la machine rendit l'âme. Personne ne sut pourquoi, bien que tous les Jeunes Administrateurs du village en discutassent pendant des nuits et des nuits. Il y eut un grand bruit, un cliquetis de ferraille et le chemin roulant d'un des côtés se rompit. Les villageois s'exténuaient à tirer sur les cordes, mais la machine ne voulut plus bouger.

Puis le Mal de Cœur vint ravager notre village. Ma mère avait vécu si longtemps entre les murs qu'elle en fut également atteinte. Mon père restait assis à la table, la tête enfouie dans les mains, refusant de manger, et lorsque je lui adressais la parole, il étendait la main pour me la passer dans les cheveux, mais ne prononçait pas une parole. Finalement il mourut. Et les yeux de ma mère devinrent ternes. Elle m'emmena avec elle et partit à la recherche du Grand Peuple.

Enfin, après trois journées dans le froid, elle me dit :

— « Trouve les Rom, Fedar. Je suis incapable de faire un pas de plus. N'oublie jamais... ton nom est celui d'un grand roi des *gorgio* ; un roi qui ne pouvait pas marcher mais qui était un vaillant combattant. Selon l'histoire, il conduisit son peuple à travers une grande famine et une guerre terrible et puis, à la veille de la victoire, il mourut. N'oublie jamais Fedar, que les *gorgio* ont également eu leurs héros. Maintenant laisse-moi, mon fils, et va retrouver les Rom. »

Puis, étendue sur le bas côté de la route, elle mourut du Mal du Cœur.

Je l'enterrai, creusant la glèbe avec mon couteau et, après que tout fut fait, j'égratignai mon poignet avec la pointe de mon couteau et je laissai tomber une goutte de mon sang sur la tombe, afin qu'à n'importe quelle distance où je serais à travers le monde, il y eut toujours un fil invisible qui me serve de guide pour retrouver la tombe de ma mère.

Je poursuivis ma route, le *gorgio* qui était en moi se sentait faible et désespéré, mais le Rom s'éveillait à la vie avec une joie sauvage, parce que la route s'étendait devant lui. Lorsqu'enfin je retrouvai le Grand Peuple, ce fut par la lumière des feux de camp qui luisait dans l'obscurité et par les accents du *bosh*, contant la Grande Histoire des Romani, sous les doigts du Roi Johnny Petulengro.

A présent, alors que j'étais en train de manger avec Thene et les siens, mon cœur me faisait mal, comme il ne m'avait jamais fait mal pendant que j'étais en liberté sur la route. Car les pensées de mon père s'éveillaient en moi, lui qui avait été *gorgio* et adorateur de la vie emmurée de la Civilisation-telle-que-nous-la-connaissions.

Je cherchai la main de Thene sous la table et la pressai et mon amour emplît la pièce où nous nous trouvions; il réduisit les personnes plus âgées au silence. La mère de Thene pleurait des larmes silencieuses.

Cette nuit-là, je grattai au *vardo* de Johnny Petulengro et sa voix dit :

— « Entre, fils. »

Car il était capable de reconnaître au grattement de l'ongle d'un doigt ou au craquement d'une branche sous un pas, celui qui avait été la cause de ce bruit.

— « Je désire m'allier à cette fille *gorgio*, » murmurai-je, pour ne pas réveiller la Vieille Anna.

Johnny enfila ses bottes et sortit et nous nous assîmes sur l'herbe, sous les étoiles. Johnny contempla les étoiles tellement longtemps que je fus incapable de rester immobile et que, pour faire quelque chose, je commençai à arracher des brins d'herbe et à les tresser.

— « Fedar, il n'est pas donné à tout le monde de suivre la Grande Vie. Si l'amour est suffisamment fort, il est possible que cela vaille la peine de vivre entre des murs, pour en jouir. Suis l'appel de ton cœur. Marili me donnera des fils et des filles et j'aurai à qui transmettre ma sagesse, donc tout sera bien. Mais je te pleurerai, Fedar, car tu es mon fils et pour moi tu seras mort. »

Et je m'enfuis dans la nuit, trébuchant sur les pierres, butant dans les racines, car mes yeux étaient emplis de larmes.

Je restai donc au village *gorgio* et fis savoir que j'allais prendre pour épouse Thene. Comme j'étais du Grand Peuple personne ne s'y opposa, sauf le jeune forgeron du nom de Klem.

A présent, le blé dans les champs était prêt à être coupé et la grande moissonneuse, qui constituait le principal trésor du village, fut sortie de sous son hangar et la housse de Tissue Ancien en fut enlevée. Tout le village se rassembla pour la tirer, tandis que ses couteaux tournaient pour couper le blé.

Thene et moi primes nos places côte à côte, les boucles de halage sur nos épaules et, dans la chaleur du soleil, la sueur brillait sur ses tempes et sa lèvre supérieure, descendait en ruisselets le long de ses jambes nues

et l'amour, me donnait la force de hâler la moissonneuse, là, à côté d'elle.

Le second jour, tandis que je me rendais à la source, porteur de deux seaux pour ramener de l'eau à la maison de l'Administrateur, pour permettre de la faire couler des robinets, une ombre s'approcha de moi par derrière. C'était le jeune forgeron.

Il avait des cheveux tirant sur le roux, des yeux bleus et se tenait très droit. On sentait qu'il était rempli de fureur. Il dit :

— « Gitan, ou demi-gitan, ou ce que tu peux bien être, lâche ces seaux. Ne crois pas que nous ne soyons pas reconnaissants de ce que ton peuple nous a appris à faire. Mais ce village n'est pas assez grand pour nous deux. Maintenant tu peux te diriger vers la route et commencer à marcher ou bien te tourner vers moi et commencer à te battre. »

Il était plus grand que moi et je voyais la bosse des muscles de ses bras sous le Tissu Ancien de sa tunique. Je me déplaçai lentement pour éviter d'avoir le soleil dans les yeux, comme il est d'usage lorsqu'on s'apprête à se battre. Alors que je m'approchai de lui, il referma ses doigts en poings, à la façon des *gorgio*, qui ne peuvent s'empêcher de signaler d'avance ce qu'ils ont l'intention de faire.

Je dis :

— « Je prendrai Thene pour épouse ! »

En entendant ceci, il avança son pied gauche. Je me baissai et son poing gauche passa au-dessus de ma tête, tandis que je lui enfonçai le mien dans le ventre, de toutes mes forces. Mais pour un *gorgio*, il était intelligent, il avait tendu les muscles de son ventre. Me saisissant par les épaules, il me repoussa, puis son poing m'atteignit à la joue et je vis une nuée d'étoiles, j'entendis le tintement de cloches et je me retrouvai étendu sur le sol. Je savais que la vieille coutume des *gorgio*, dans des instants pareils, est de compter lentement jusqu'à dix, aussi attendis-je qu'il commence à compter pour me permettre de reprendre mon souffle. Mais la rage s'était emparée de lui et il en avait oublié tout respect de la Civilisation-telle-que-nous-la-connaissions. Il bondit sur moi, se préparant à abattre ses poings sur mon visage. Ayant rompu le code des *gorgio*, il s'était mis hors la loi et je pus le combattre à ma façon.

Je le saisis par les bras, mes pouces cherchant les nerfs, et je le fis rouler de dessus moi. Puis je me glissai derrière lui et passai mon bras autour de son cou, en une clé, et repoussai sa tête contre cette clé de mon autre main.

— « Abandonne, *gorgio*, ou je te coupe le souffle. »

— « Va au diable, gitan. »

Aussi je serrai ma clé et le sentis devenir mou.

Puis je le retournai sur le dos, serrai ses côtes et il ne tarda pas à grogner, puis ouvrit les yeux. Il s'assit, me regarda et je vis de nouveau la rage bouillir en lui. Sa main glissa sous le pan de sa tunique et en ressortit armée d'un couteau. J'avais laissé le mien à la maison.

— « Gitan, je vais te mettre les tripes à l'air ! »

Tandis qu'il se levait, se dirigeant vers moi, le couteau à la main, je fis volte-face, comme si j'allais m'enfuir. Mais au lieu de cela, je me laissai tomber en avant, sur mes mains, et ruai comme un cheval effrayé. Mes pieds l'atteignirent au bas-ventre. Je l'entendis pousser un seul grognement et le couteau lui échappa des mains. Alors je ramassai Klem, le chargeai sur mes épaules et le portai jusqu'en bordure du village.

Lorsque je fus entouré de *gorgio*, je dis :

— « Je me suis battu avec lui pour Thene. Je me battraï avec lui tant qu'il le désirera, mais Thene sera mon épouse. »

Et les *gorgio* hochèrent leurs têtes en se préparant à passer la boucle de halage de la moissonneuse sur leurs épaules, la plus grande partie du blé n'avant pas encore été coupée. Klem avait repris connaissance. Il était étendu, appuyé sur un coude, respirant par saccades et se frottant le ventre. Il dit d'une façon heurtée :

— « Attends seulement... attends jusqu'à ce que Thene... ait la maison remplie de gosses... que tu lui auras faits... Alors tu t'enfuiras... tu retourneras sur les routes... Et qui est-ce qui nourrira... ces gosses?... Je ne mens pas... C'est la vérité... »

Pour la première fois, cette maladie de *gorgio* qui consiste à douter de soi-même éclata en moi et je faillis hurler de la douleur que cela me causa. Mais lorsque je me retournai pour répondre à Klem, ce n'était plus moi qu'il regardait, ses yeux étaient fixés au loin sur le ciel. Là-bas, au-dessus de la limite du monde, apparaissait un nuage noir, des éclairs le sillonnaient comme des veines de feu bleu.

Klem, se remettant péniblement sur pieds, cria :

— « Le vent se lève ! »

Il le hurla encore une fois aux *gorgio* qui étaient en train de ramasser les traits de la moissonneuse. Ils s'arrêtèrent net, se dégagèrent en se tortillant de leurs harnais, et restèrent là, les bras ballants, le visage vide de toute expression, regardant ce nuage qui grandissait à vue d'œil.

Thene arriva vers moi en courant.

— « Viens dans la maison, Fedar. Il n'y a rien d'autre à faire que d'attendre que cela passe. Viens ! »

Je la suivis. Sous la maison il y avait une cave, avec des piliers d'acier, construite par les anciens lorsqu'ils avaient peur des Guerres Incendiaires et c'est dans cette cave que nous descendîmes — l'Administrateur, sa femme, sa fille et le demi-gitan, dont le cœur était malade de sa nouvelle maladie de doute qu'il avait attrapée des *gorgio*.

Dehors, au-dessus de nos têtes, le vent se mit à gémir. Il n'y avait pas de pluie, seulement le vent. Il sifflait et chantait autour des coins de la maison et faisait un bruit déchirant en arrachant les plaques d'écorce de bouleau dont le toit en Matière Ancienne avait été raccommodé.

Thene était assise à côté de moi, appuyant la tête contre mon épaule. Je me penchai et écrasai ma bouche contre la sienne et nous échangeâmes

l'un et l'autre notre souffle à travers nos lèvres écartées, en bas, dans l'obscurité de la cave, où la seule lumière était une très faible lueur verte placée haut sur le mur. Elle était marquée *Lumière automatique de secours, Adam Company, Boston, Mass.* Et c'était là le nom d'une ancienne ville, mais aujourd'hui aucun homme ne savait plus où cette ville s'était trouvée.

Au-dessus de nous la voix du vent s'enfla en un hurlement et la maison trembla lorsque des objets portés par le vent vinrent heurter ses murs. Mais Thene avait cessé de frissonner, réchauffée par mes mains et par l'ardeur de mon amour réfréné uniquement par la présence de l'Administrateur et de sa femme assis, la tête pendante, dans la faible lueur de la lumière verte.

Et puis le silence se réablit en haut, le vent avait cessé.

**

Le village était dévasté. Les rues étaient jonchées de branches d'arbres, même parfois de troncs entiers, déracinés et propulsés dans l'air par la violence du vent. Des maisons avaient eu leurs toitures arrachées, il y avait des gens morts étendus sur les seuils. Le corps d'une petite fille était coincé entre les branches d'un arbre complètement dénudé.

Dans les champs, le blé avait été couché par la force du vent et la moissonneuse était détruite, ses lames tordues et écrasées.

— « C'est la fin, » dit l'Administrateur d'une voix traînante, lorsque les *gorgio* se réunirent. « C'est la fin de la Civilisation-telle-que-nous-la-connaissions. Car le blé est couché et la moissonneuse brisée au-delà de tout espoir de la réparer. L'heure du désespoir a sonné pour nous. C'est bien la fin. »

Puis il pivota sur ses talons et rentra dans sa maison, qui avait encore la moitié du toit. Et les villageois s'éparpillèrent, chacun vers ce qui restait encore de sa maison, pour y attendre la mort comme il est d'usage chez les *gorgio* lorsqu'ils sont atteints du Mal du Cœur, par suite de la Civilisation-telle-que-nous-la-connaissions.

Je me tenais debout, la main de Thene dans la mienne, contemplant les champs dévastés et puis j'entendis un bruit de pas derrière nous. C'était Klem et, dans ses bras, il portait le corps brisé de la jeune fille. Il était grimpé à l'arbre et l'avait descendue pour l'enterrer. Il y avait plus de vie dans ses yeux que dans ceux des villageois plus âgés.

— « Gitan, » dit-il en me lançant un regard brûlant, « je regrette d'avoir tiré mon couteau contre toi. J'étais fou furieux et lorsque tu m'as passé cette clé au cou, j'ai en quelque sorte perdu toute faculté de penser. Mon ventre me fait encore mal là où tu m'as donné ce coup de pied de mule. Je crois que nous sommes quittes. »

— « Nous sommes quittes, » dis-je. « Va porter l'enfant à sa mère et

viens me rejoindre dans la maison de l'Administrateur. Nous avons à parler. »

Car un plan prenait forme dans mon cerveau, basé sur quelques objets anciens que j'avais vus dans cette cave.

L'Administrateur et sa femme étaient assis, les têtes penchées, attendant de mourir du Mal du Cœur. Lorsque Klem apparut dans l'encadrement de la porte ils n'y prêtèrent pas la moindre attention. Je lui fis signe de me suivre à la cave et là-bas, à la faible lueur verte, je lui montrai une chose ancienne, huilée et protégée par une housse de Tissu Ancien, comme les *gorgio* protègent toujours les machines vénérées dont ils ont oublié l'usage.

— « Klem, » demandai-je « sais-tu ce que les anciens faisaient de ces choses-là? »

Il secoua la tête.

— « C'est un objet beaucoup trop ancien pour que je puisse le savoir, mais il y en a d'autres, semblables, dans le village. Je les ai vus. »

La machine avait deux roues reliées par un bout de chaîne. Au-dessus, il y avait un coussin avec des ressorts, au-dessous et entre les deux roues, montés par un engrenage sur la chaîne, il y avait deux coins en fer avec deux toutes petites marches.

— « Klem, » dis-je, « je crois que c'est là une machine qui doit se mouvoir par le poids de l'homme. D'abord un pas et puis l'autre... comme ça la chaîne fait tourner la roue arrière. »

Il y eut une brève lueur d'intérêt dans les yeux de Klem.

— « Oui, en effet, cela devrait marcher ainsi, Fedar. Je crois bien que cela fonctionnerait. Mais regarde... le cadre est tordu, il est même cassé. »

— « Pourrais-tu le réparer à la forge? »

— « Certainement. Mais même si nous avions deux de ces machines en état, à quoi nous serviraient-elles? La moissonneuse est irréparable! »

— « C'est une machine pour voyager, » dis-je en essayant d'avoir l'air plus confiant que je ne l'étais. « Elle nous emmènera le long des routes plus rapidement que nous ne saurions marcher... pour retrouver le Grand Peuple. Et le Grand Peuple nous indiquera comment sauver le blé et le village. »

Klem me saisit par les épaules et quoique ses cheveux fussent roux et ses yeux bleus, je vis en eux une flamme que l'on ne voit que très rarement dans ceux d'un *gorgio*.

— « Tu l'as deviné, Fedar. Ces machines doivent être tellement anciennes qu'elles datent d'une époque d'avant la Force et personne ne se souvient plus de ce que cela peut bien être. Mais il y a dû y avoir une époque... » il s'interrompit et même dans cette lueur verte diffuse, je pus le voir rougir d'avoir eu une pensée qui était une hérésie envers la Civilisation-telle-que-nous-la-connaissons. « ... une époque où les gens voyageaient sans autre moyen de propulsion que leur propre poids. Sur ces

machines-là ! Allons-y, Fedar, réparons-les. Thene pourra actionner les soufflets. »

Et Thene rit et glissa ses mains sous un des bras de chacun de nous.

**

Ce fut un grand voyage que nous fîmes, Klem et moi et Thene, ses jambes brunes luisantes, tandis que nous chevauchions les anciennes machines sur la surface boursouflée et craquelée des vieilles routes. Au début, nous fîmes de nombreuses chutes mais ensuite, après un certain temps, nous apprîmes à nous tenir en équilibre et avançâmes à la vitesse du vent. Ce soir-là, je montrai à Klem comment faire un arc avec une baguette bien droite et Thene fut la meilleure de nous trois dans l'art de lancer les flèches. Et le lendemain, tout en roulant, j'enseignai à Klem toute la sagesse des Romani que je connaissais, car il avait aimé Thene et à présent, il partageait son amour pour elle avec de l'amour pour moi et cet amour était tellement profond et chantant, qu'il devenait Romani. Lorsque nous nous arrêtâmes pour un repas rapide, nous le sentîmes tous les trois et devînmes silencieux. Puis je pris mon couteau et de la pointe, égratignai mon poignet ; Klem en fit de même. Nous prononçâmes le serment de fidélité selon les anciens rites et nous pressâmes nos poignets l'un contre l'autre, afin que les gouttelettes de sang se mélangent.

Aux croisements des routes, je pouvais lire les *patteran* Romani sur les rochers ou grattés sur des pans de murs des maisons détruites et ainsi j'apprenais la route suivie par la caravane de Johnny Petulengro. Ce même soir, au crépuscule, je vis devant nous, dans la nuit tombante, le scintillement des feux de camp et mon cœur bondit. Nous activâmes notre allure. Puis j'entendis un son qui me fit pousser un grand cri — la musique du *bosh* de Johnny, portée par le vent, qui contait l'histoire du Grand Peuple.

Plusieurs tribus campaient ensemble et bientôt, les observant tapés dans l'ombre, je vis Johnny passer son *bosh* à un autre Rom, un vieux violonneux. Lorsque la musique se remit à parler, Johnny bondit en avant dans le cercle de lumière du feu de camp et Marili vint à sa rencontre, arrivant de l'autre côté du feu. Et là, ils dansèrent avec de grands battements de mains qui scandaient les cris des Romani, et la lumière du feu étincelait sur les pièces d'or formant une chaîne autour du cou de Marili et sur les bracelets d'or entourant ses fines chevilles. Lorsque finalement Johnny saisit la femme dans ses bras, un long cri s'éleva et le violon s'arrêta, je m'avançai.

— « *Sarishan*, Johnny, » dis-je, « Je suis venu à ton mariage. »

Il pivota sur ses talons et me fit face, son bras autour de Marili.

— « Tu es mort, fils, » dit-il très ému.

— « Très bien. Je suis un *gorgio*, dénommé Fedar. Thene ici présente est mon épouse. Klem — cet homme-là — mon frère. Nous sommes

venus supplier le roi de nous aider par sa sagesse. La moissonneuse est brisée, le blé est couché, bientôt les pluies vont survenir et le pourriront. Comment peut-on sauver le blé? »

Johnny poussa Marili de côté et croisa les bras.

— « Quels sont les cadeaux que tu m'offres, *gorgio*? »

En moi brûlait la flamme des Rom et je lui répondis par elle.

— « Il viendra un temps, ô Roi, où les villages *gorgio* seront dévastés par le feu, les tempêtes, les inondations et où les gens seront tous morts du Mal du Cœur et alors, où seront les pauvres gitans, ô Roi! »

Car j'étais automatiquement retombé dans la Grande Langue et maintenant les paroles coulaient à flot de ma bouche :

— « O Roi, si les *gorgio* meurent, les Romani mourront également, car aucun Rom ne peut vivre entre des murs et faire la même tâche jour après jour et survivre. L'Ancienne Sagesse devrait être librement partagée avec les *gorgio* et non pas accaparée jusqu'à ce qu'ils en eussent désespérément besoin. Il existe des *gorgio* au cœur fort, qui n'ont pas peur de rompre un ancien usage. Si la Civilisation-telle-que-nous-la-connaissions leur faillit, ils trouveront d'autres moyens pour survivre... »

Je saisis Klem par le coude et le tirai en avant.

— « Voilà un tel *gorgio*. D'abord, je me suis battu avec lui pour la jeune fille Thene, puis nous avons juré le serment de fraternité, maintenant nous sommes un, nous sommes trois. »

La bonté était revenue dans les yeux de Johnny Petulengro. Alors Marili s'avança, elle prit le visage de Thene entre ses mains et regarda profondément dans ses yeux. Elle rit.

— « Johnny, en voilà une qui pourrait apprendre à danser aux sons du *bosh*, quoique ses yeux soient gris et ses cheveux blonds. »

Le vieux violonneux passa légèrement son archet sur les cordes et les seins de Thene se soulevèrent et son corps se balança à la musique du *bosh*.

Le cri qui s'éleva était parlé.

— « Prends-les Johnny! Prends Fedar et cette femme qui ont bravé les routes! Reprends-les, comme fils et fille du roi! »

Puis les Romani nous entourèrent, embrassant Thene et me tapant sur l'épaule et les feux bondirent, attisés par le tournoisement de leurs jupes, et la terre trembla sous le battement de leurs bottes...

Plus tard, enfin fatigué, j'étais étendu avec Thene endormie dans mes bras, sous le *vardo* de Johnny. Dans mon cœur, il y avait la grande joie houleuse des Romani d'avoir repris la route. Car Johnny, s'agenouillant dans le cercle de lumière du feu de camp, avait dessiné dans la poussière la forme d'une lame courbée munie d'un manche, au moyen de laquelle un homme pouvait couper le blé à la main. Et Klem n'attendait plus que le lever du jour pour retourner au village, avec la sagesse

de la nouvelle méthode de moissonnage dans sa tête et également la sagesse des Romani que je lui avais apprise en cours de route.

Il y eut un gazouillis comme celui d'un criquet, répété trois fois. Je regardai autour de moi et ne vis personne, puis j'entendis le doux rire de la Vieille Anna.

— « Fedar, chéri... abandonne ta femme pendant un instant. La Vieille Anna a quelque chose à te dire »

Je dégageai doucement mon épaule de sous la tête de Thene et rampai en dessous du *vardo* vers l'endroit où Anna était accroupie.

Elle murmura en Romani :

— « Fedar, lorsque mon petit-fils t'adopta pour la première fois comme son fils, je compris que l'époque du Changement était proche. Elle vient toujours. D'abord les Romani sont rois. Alors ils apprennent tout aux *gorgio*. Puis les *gorgio* deviennent rois. Ils deviennent fiers, ils essayent d'écraser le Grand Peuple. Puis ils se détruisent eux-mêmes. Le Grand Peuple revient comme roi des routes pour de nouveau tout apprendre aux *gorgio* : l'hameçon, la faucille, tous les anciens moyens grâce auxquels un homme peut vivre une vie. C'est éternellement ainsi. »

La vérité commençait à poindre dans mon cœur et je fus à peine capable de parler.

— « Tu veux dire... que cela s'était déjà produit? »

Anna eut un rire sans aucun son.

— « Encore et toujours, car les Romani sont les maîtres de la route, du feu, du marteau, de la roue. Continuellement les *gorgio* nous prennent notre sagesse et se détruisent eux-mêmes ensuite; après, ceux qui ont survécu sont atteints du Mal du Cœur. Car ils ne connaissent pas le Mot de la Vieille Sagesse selon lequel vivent les Romani. »

Je retins mon souffle, attendant, le cuir chevelu tendu.

— « Regarde toi-même, mon chéri... juste au-dessus de ta tête, avant que l'aube ne les fasse disparaître. Que vois-tu? »

À peine visibles dans le ciel pâlisant, elles brillaient et scintillaient encore, froides, mystérieuses et lointaines.

— « Les étoiles? »

— « Aiiiie! Et c'est là-bas la patrie des Romani, Fedar. Il y a des siècles, plus d'années de cela qu'il y a de grains de poussière sur la route, nous sommes descendus du ciel en *vardos* de fer. Et ici nous avons trouvé les *gorgio* qui ne connaissaient ni le fer, ni le feu, ni la roue, ni aucune des choses utiles. Ils avaient des doigts pareils aux nôtres et lentement ils apprirent, et puis subitement ils se mirent à apprendre plus rapidement, faisant continuellement des choses neuves et plus merveilleuses. Ce fut alors qu'ils bâtirent leur monde et les gitans devinrent des rétameurs. »

— « Et cela se reproduira? »

— « Aiiiie! C'est le cours des choses. Est-ce que, avant le Grand Incendie, les *vardos* en fer des *gorgio*, en forme de poisson et crachant du feu par leurs queues, ne s'étaient pas élancés vers les étoiles? »

— « Qu'y trouvèrent-ils, grand-mère? » murmurai-je.

Son rire silencieux emplît à nouveau la nuit.

— « Eh? Eh? Qu'y trouvèrent-ils? Je vais te le dire, mon chéri, ce qu'ils y trouvèrent, s'ils ont vécu pour s'y poser. »

Elle me saisit le bras, ses vieux yeux brillant à la lueur des braises du feu, bien loin au-delà du camp.

— « Ils y trouvèrent la Route des Romani. Et les gitans y vivant en quelque sorte, quelque part. Car les Romani étaient les premiers hommes créés lors de la création du monde. Et ils ne s'éteindront jamais. Ils continueront éternellement, dans ce monde-ci ou dans un autre. En cet âge-ci ou en un autre... car ils portent dans leur cœur le Mot de la sagesse. Et ce mot est : *Survivre*. Mais, gros bêta... ne l'as-tu pas toujours su? »

Imaginer que les Bohémiens sont d'origine interstellaire, quelle belle idée de poète! Elle a, en tout cas, séduit les deux rédacteurs en chef de notre édition américaine qui, en présentant cette nouvelle à leurs lecteurs ont dit que c'était là « un des plus beaux contes de « science-fiction » qu'ils aient eu le privilège de publier. »



Notez que **FICTION** paraît au début
de chaque mois, au plus tard le 10.

Demandez-le à votre marchand habituel.

L'homme que Vénus va condamner

(Star light, star bright)

par ALFRED BESTER

Alfred Bester a écrit le roman de « science-fiction », le plus populaire des années d'après guerre « L'Homme démoli » (The demolished man), moitié « science-fiction », et moitié « policier ». Il n'a malheureusement pas été traduit en français jusqu'à maintenant. Sa nouvelle que nous présentons peut apparaître fantastique. Cependant, le professeur Rhine croit que la volonté humaine peut agir directement sur les objets inanimés.

Alfred Bester imagine un enfant qui pousse cette capacité à un point extraordinaire, un enfant qui est une mutation, l'homme après l'homme... tout en restant enfantin.

Le délicat poète Henry Wadsworth Longfellow, aujourd'hui bien oublié, mais qui fit rêver et pleurer toutes les dames d'Amérique de 1850 à 1900, a décrit les pensées des enfants comme étant de « longues, longues pensées » et il a dit de la volonté d'un enfant qu'elle était « comme le caprice du vent ». En écrivant ces vers, le poète ne pensait évidemment pas à des enfants aussi exceptionnels que ceux qui nous sont présentés dans ce récit étrange par Alfred Bester.



L'HOMME qui était dans la voiture avait trente-huit ans. Il était grand, mince et frêle. Ses cheveux coupés en brosse étaient prématurément gris. Il était nanti d'une bonne éducation et d'un certain sens de l'humour. Il avait un but. Il était armé d'un annuaire des téléphones. Il était l'homme que Vénus allait condamner.

Il s'engagea dans Post Avenue, arrêta sa voiture devant le n° 17 et la rangea le long du trottoir. Il consulta l'annuaire des téléphones, puis sortit de la voiture et entra dans l'immeuble. Il examina les boîtes à lettres, monta l'escalier en courant et se dirigea vers l'appartement 2 F. Il sonna. En attendant qu'on lui réponde, il sortit un petit carnet noir de la poche intérieure de son veston et un splendide porte-mine en argent, pouvant écrire en quatre couleurs.

La porte s'ouvrit. L'homme dit à une femme insignifiante, d'âge mûr :

— « Bonsoir Mrs. Buchanan. »

La femme hocha la tête.

— « Je me nomme Foster. Je suis de l'Institut des Sciences. Nous cherchons à vérifier certains rapports au sujet de soucoupes volantes. Je ne vous retien-drai pas plus d'une minute. »

Mr. Foster s'insinua dans l'appartement. Il en avait déjà visité un tel nombre qu'il connaissait automatiquement la disposition des lieux. Il franchit le hall d'un pas rapide, se dirigeant vers le salon, se retourna, lança un sourire à Mrs. Buchanan, ouvrit son carnet sur une page blanche et, le porte-mine suspendu en l'air prêt à écrire, demanda :

— « Avez-vous jamais vu une soucoupe volante, Mrs. Buchanan ? »

— « Non. Et à mon avis c'est un tas de sottises. Je... »

— « Vos enfants en ont-ils jamais vues ? Vous avez bien des enfants ? »

— « Ouais, mais ils... »

— « Combien ? »

— « Deux. Ces soucoupes volantes n'ont jamais... »

— « Sont-ils d'âge scolaire ? »

— « Quoi ? »

— « École, » insista Mr. Foster avec impatience. « Vont-ils à l'école ? »

— « Le garçon a vingt-huit ans, » dit Mrs. Buchanan, « ma fille a vingt-quatre ans. Il y a longtemps qu'ils... »

— « Je vois. Sont-ils mariés ? »

— « Non... Au sujet de ces soucoupes volantes vos docteurs ès sciences devraient... »

— « C'est exactement ce que nous faisons, » l'interrompit Mr. Foster.

Il inscrivit des signes cabalistiques sur son carnet, le referma et le glissa dans une poche intérieure en même temps que son splendide porte-mine.

— « Je vous remercie infiniment Mrs. Buchanan, » dit-il et pivotant sur ses talons il sortit.

En bas, Mr. Foster entra dans sa voiture, ouvrit l'annuaire des téléphones, tourna une page et raya un nom au moyen de son splendide porte-mine. Il examina le nom figurant en dessous, nota l'adresse et démarra. Il se rendit dans Fort George Avenue et arrêta la voiture devant le n° 800. Il entra dans l'immeuble et prit l'ascenseur automatique jusqu'au quatrième étage. Il poussa le bouton de la sonnette de l'appartement 4 G. Pendant qu'il attendait qu'on vienne lui ouvrir, il ressortit le petit carnet noir et le splendide porte-mine.

La porte s'ouvrit. Un homme à l'air rébarbatif parut et Mr. Foster dit :

— « Je me nomme Davis. J'appartiens à l'Association de Radiodif-

fusion Nationale. Nous préparons une liste de concurrents pour des prix. Puis-je entrer ? Je ne vous retiendrai pas plus d'une minute. »

Mr. Foster/Davis s'insinua dans l'appartement et interrogea immédiatement Mr. Buchanan et sa rousse épouse dans leur living-room.

— « Avez-vous jamais gagné un prix à la radio où à la télévision ? »

— « Non, » répondit Mr. Buchanan d'un air furieux. « Nous n'en avons jamais eu l'occasion. Tout le monde en gagne, sauf nous. »

— « Tout cet argent qui ne doit rien à personne et ces réfrigérateurs, » dit Mrs. Buchanan, « des voyages à Paris et des avions et... »

— « C'est justement pourquoi nous sommes en train d'établir cette liste, » l'interrompit Mr. Foster/Davis. « Des membres de votre famille ont-ils déjà gagné un prix ? »

— « Mais non. Tout ça c'est combines et compagnie. C'est de la frime. Ils... »

— « Peut-être vos enfants ? »

— « Nous n'en avons pas. »

— « Je vois. Je vous remercie infiniment. »

Mr. Foster/Davis se livra à son petit jeu de signes cabalistiques sur son carnet, le ferma et le rangea. Il quitta les Buchanan, les abandonnant à leur indignation, rejoignit sa voiture, raya un nouveau nom dans l'annuaire des téléphones, nota à nouveau l'adresse du nom suivant et démarra.

Il se rendit au n° 1215, 68° Rue Est et gara sa voiture devant un pavillon en pierre de taille. Il sonna à la porte et se trouva en face d'une femme de chambre en livrée.

— « Bonsoir, » dit-il. « Mr. Buchanan est-il chez lui ? »

— « De la part de qui ? »

— « Je me nomme Hook, » dit Mr. Foster/Davis. « Je fais une enquête pour le compte du Bureau de Perfectionnement des Affaires. »

La femme de chambre disparut, reparut et conduisit Mr. Foster/Davis/Hook dans une petite bibliothèque où un monsieur en smoking, l'air résolu, debout près d'une cheminée, tenait en équilibre sur une soucoupe une tasse en porcelaine fine de Limoges. Il y avait un énorme feu dans la cheminée.

— « Mr. Hook ? »

— « Oui, monsieur, » répondit l'homme que Vénus allait condamner.

Il ne sortit pas son carnet.

— « Je ne vous retiendrai pas plus d'une minute, Mr. Buchanan. J'ai simplement quelques questions à vous poser. »

— « J'ai beaucoup de confiance dans le Bureau de Perfectionnement des Affaires, » déclara Mr. Buchanan. « Notre rempart contre les incursions des... »

— « Je vous remercie, monsieur, » l'interrompit Foster/Davis/Hook. « Avez-vous jamais été escroqué par un chevalier d'industrie ? »

— « Il y a eu plusieurs tentatives, mais je ne me suis jamais laissé prendre. »

— « Vos enfants peut-être ? Vous avez bien des enfants ? »

— « Mon fils est trop jeune pour... »

— « Quel est son âge, Mr. Buchanan ? »

— « Il a dix ans. »

— « Peut-être s'est-il déjà fait escroquer à l'école ? Il y a certains criminels qui choisissent spécialement leurs victimes parmi les enfants. »

— « Pas à l'école que fréquente mon fils. Il y est parfaitement protégé. »

— « Quelle est cette école ? »

— « Germanson. »

— « En effet, une des meilleures. A-t-il jamais fréquenté une école communale ? »

— « Jamais. »

L'homme que Vénus allait condamner sortit son calepin et le splendide porte-mine. Cette fois-ci il fit une annotation sérieuse.

— « Avez-vous d'autres enfants Mr. Buchanan ? »

— « Une fille de dix-sept ans. »

Mr. Foster/Davis/Hook réfléchit, se mit à écrire, changea d'avis et referma son carnet. Il remercia son hôte et s'échappa de la bibliothèque avant que Mr. Buchanan ait eu le temps de lui demander ses papiers d'identité. La femme de chambre lui ouvrit la porte d'entrée, il descendit en courant les marches du perron, bondit vers sa voiture, ouvrit la portière, entra et fut abattu par un formidable coup sur la tempe.

..

Lorsque l'homme que Vénus allait condamner reprit connaissance, il se crut dans son lit, en proie à une gueule de bois carabinée. Il était sur le point de ramper vers la salle de bains, lorsqu'il se rendit compte qu'il avait été jeté dans un fauteuil comme un paquet de linge sale. Il ouvrit les yeux. Il se trouvait dans une sorte de grotte sous-marine. Il cligna frénétiquement des yeux. L'eau se retira.

Il était en réalité dans un petit bureau d'avocat. Un homme obèse, ayant l'air d'un Père Noël défroqué, se tenait debout devant lui. Légèrement de côté, assis sur un bureau, balançant négligemment les jambes, se trouvait un jeune homme à la mâchoire carrée, aux yeux très rapprochés du nez.

— « Etes-vous capable de m'entendre ? » demanda l'homme obèse.

L'homme que Vénus allait condamner grogna.

— « Pouvons-nous nous entretenir ? »

Un nouveau grognement.

— « Joe, » dit aimablement l'obèse, « une serviette. »

Le jeune homme svelte se laissa glisser du bureau, se dirigea vers une cuvette pleine dans un coin de la pièce et y trempa une serviette blanche. Il la secoua une fois, revint nonchalamment vers le fauteuil et, avec la soudaineté et la férocité d'un tigre, il la cingla au travers du visage de l'homme condamné.

— « Pour l'amour de Dieu ! » s'écria Mr. Foster/Davis/Hook.

— « Voilà qui est mieux, » dit l'homme obèse. « Je me nomme Herod. Walter Herod. Avocat. »

Il s'approcha du bureau sur lequel s'étalait le contenu des poches de l'homme que Vénus allait condamner, saisit le portefeuille et le lui montra.

— « Votre nom est Warbeck. Marion Perkin Warbeck. C'est bien ça ? »

L'homme condamné considéra son portefeuille, puis reporta son regard sur Walter Herod, avocat, et finalement avoua la vérité :

— « Oui, » dit-il. « Je me nomme bien Warbeck. Mais je n'avoue jamais mon prénom à des étrangers. »

La serviette mouillée le cingla de nouveau au visage et il se recroquevilla dans son fauteuil, piqué au vif et déconcerté.

— « Ça suffit, Joe, » dit Herod. « Je te prierai de ne plus recommencer avant que je te le dise. »

S'adressant à Warbeck, il demanda :

— « Pourquoi portez-vous tout cet intérêt aux Buchanan ? »

Il attendit la réponse qui ne vint pas et continua, très aimablement :

— « Vous avez été suivi par Joe. En moyenne vous avez visité cinq Buchanan par soirée. Trente jusqu'à présent. Quel est votre petit jeu ? »

— « Que diable signifie tout ceci ? Sommes-nous en Russie ? » demanda Warbeck, indigné. « Vous n'avez pas le droit de m'enlever ainsi et de m'interroger selon les méthodes chères à la M.V.D. Si vous pensez pouvoir... »

— « Joe, » interrompit Herod très aimablement. « Veux-tu remettre ça, je te prie. »

A nouveau la serviette cingla Warbeck au visage. Suffoqué, furieux et impuissant, celui-ci fondit en larmes.

Herod jouait nonchalamment avec le portefeuille.

— « Selon vos papiers vous êtes professeur, directeur d'un lycée. J'étais persuadé que les professeurs étaient censés être des personnes honorables. Comment avez-vous pu vous embarquer dans cette escroquerie à l'héritage ? »

— « Quelle escroquerie ? » demanda Warbeck d'une voix à peine audible.

— « L'escroquerie à l'héritage, » répéta patiemment Herod. « Concernant les héritiers Buchanan. Quel baratin employez-vous ? Vous leur faites miroiter l'intérêt personnel ? »

— « Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. »

Warbeck se redressa dans son fauteuil et pointa le doigt en direction du jeune homme svelte.

— « Quant à vous, ne recommencez pas avec cette serviette ! »

— « Il fera ce qui me plaît et quand cela me plaira, » dit Hérod féroce. « Du reste, je vous liquiderai dès que j'en aurai envie. Bon Dieu ! Vous êtes en train de piétiner mes plates-bandes et je n'aime pas ça. Cette combine me rapporte 75.000 dollars bon an mal an. Vous ne pensez pas que je vais me laisser escroquer par vous ! »

Il y eut un long silence. Finalement Warbeck parla.

— « Je suis un homme instruit, » dit-il lentement. « Parlez-moi de Galilée ou des poètes de la Pléiade et je suis votre homme, cependant j'avoue qu'il y a certaines lacunes dans mon savoir et en ce moment je me trouve en présence de l'une d'elles. Il y a manifestement trop d'inconnues. »

— « Mais je vous ai dit mon nom, » dit Herod.

D'un geste il désigna le jeune homme svelte.

— « Lui, c'est Joe Davenport. »

Warbeck secoua la tête.

— « Inconnues dans le sens mathématique. Des facteurs X. La résolution de l'équation. C'est mon instruction qui parle en ce moment. »

Joe parut pris de frayeur.

— « Seigneur Jésus ! » s'exclama-t-il sans bouger les lèvres. « Se pourrait-il que c'mec soit vraiment un cave ? »

Herod scruta Warbeck avec curiosité.

— « Je vais vous mettre les points sur les I, » dit-il. « La combine à l'héritage est une escroquerie à long terme. Le mécanisme en est à peu près le suivant : L'histoire dit que James Buchanan... »

— « Le quinzième président des Etats-Unis ? »

— « En personne. L'histoire dit qu'il est mort intestat, laissant sa succession à des héritiers inconnus. Aujourd'hui, avec les intérêts composés accumulés, cette succession vaut des millions de dollars. Pigé ? »

Warbeck hocha la tête.

— « Je vous ai dit que je possédais de l'instruction, » murmura-t-il.

— « N'importe qui portant le nom de Buchanan est un pigeon pour cette affaire. C'est une variante de l'escroquerie au prisonnier espagnol. Je leur envoie simplement une lettre, leur disant qu'il y a une chance qu'ils soient un des héritiers. Je leur demande s'ils désirent que je fasse une enquête et que je me charge de la protection de leurs intérêts dans cette affaire ? J'ajoute que cela ne leur coûtera qu'une somme annuelle infime pour s'assurer de mes services. La plupart marchent. Dans tous les coins du pays. Et voilà que vous... »

— « Attendez un instant, » s'exclama Warbeck. « Je crois pouvoir tirer une conclusion de ce que vous venez de me dire. Vous avez découvert que je menais une enquête auprès des familles Buchanan. Vous croyez que je veux me lancer dans la même combine que vous. Que je veux vous couper... oui, vous couper l'herbe sous le pied ? »

— « Eh bien, » demanda Herod furieux, « n'est-ce pas ce que vous êtes en train de faire ? »

— « Oh ! mon Dieu ! » s'écria Warbeck. « Faut-il qu'une chose pareille m'arrive ! A moi ! Merci, ô mon Dieu ! Merci ! Je vous en serai éternellement reconnaissant. »

Dans sa ferveur et sa félicité il se tourna vers Joe.

— « Donnez-moi cette serviette, » dit-il « jetez-la moi tout simplement. Il faut que je m'essuye le visage. »

Il rattrapa la serviette au vol et s'épongea gaiement la figure.

— « Eh bien ! » répéta Hérod. « N'est-ce pas exactement ce que vous êtes en train de faire ? »

— « Non, » répondit Warbeck. « Je n'essaye nullement de vous couper l'herbe sous le pied, mais je vous suis reconnaissant de votre erreur. Ne croyez surtout pas que je ne le sois pas. Vous ne sauriez vous imaginer combien il est flatteur pour un professeur d'être pris pour un voleur. »

Il quitta son fauteuil et s'approcha du bureau pour reprendre son portefeuille et les autres objets lui appartenant.

— « Hé là ! Un instant ! » aboya Hérod.

Le jeune homme svelte étendit le bras et saisit le poignet de Warbeck, le serrant comme dans un étai.

— « Je vous en prie, arrêtez, » dit l'homme que Vénus allait condamner, avec impatience. « Vous voyez bien que tout ceci n'est qu'une erreur ridicule. »

— « Je vous dirai plus tard si c'est une erreur et je vous dirai si c'est ridicule, » répliqua Hérod. « Pour le moment vous allez faire exactement ce que l'on vous dira de faire. »

— « C'est ce que vous croyez ! »

D'un mouvement violent Warbeck dégagea son poignet et frappa Joe à travers les yeux avec la serviette. D'un seul bond il vint se placer derrière le bureau, saisit un presse-papiers et le lança à travers la fenêtre. Les carreaux tombèrent avec un bruit assourdissant.

— « Joe ! » hurla Hérod.

Warbeck fit sauter le récepteur du téléphone de son support et composa sur le cadran l'indicatif des renseignements. Il prit son briquet sur le bureau, l'alluma et le laissa tomber dans le panier à papier. La voix de la téléphoniste fit vibrer la membrane. Warbeck hurla :

— « Je veux un agent de police ! »

Puis, d'un coup de pied, il expédia le panier à papier transformé en torche au milieu de la pièce.

— « Joe ! » hurla Hérod, en piétinant le papier flambant.

Warbeck ricana. Il saisit le récepteur du téléphone qui émettait des gargouillements et plaça la main sur le micro.

— « Vous désirez négocier ? » s'enquit-il.

— « Salaud ! » grogna Joe. Il enleva les mains de ses yeux et se glissa vers Warbeck.

— « Non ! » cria Hérod. « Ce fou furieux a gueulé pour demander un flic ! C'est vraiment un honnête homme ! »

Puis, se tournant vers Warbeck, il plaida :

— « Arrangeons cette histoire ! Annulez cet appel ! Nous vous le revaudrons ! Demandez tout ce que vous voudrez, mais annulez cet appel ! »

L'homme condamné porta le récepteur à son oreille. Il dit :

— « Je me nomme M. P. Warbeck. J'étais en train de consulter mon avocat, à ce numéro, lorsqu'un idiot quelconque avec un sens de l'humour assez déplacé, a dû vous lancer cet appel. Ce n'est rien. Ne vous dérangez pas et appelez-moi pour vérification. »

Il raccrocha, finit de remettre dans ses poches ses affaires personnelles et fit un clin d'œil à Herod. Le téléphone sonna. Warbeck le saisit, rassura la police et raccrocha. Il contourna le bureau et tendit à Joe les clés de sa voiture.

— « Descendez à ma voiture, » dit-il. « Vous devez savoir où vous l'avez garée. Ouvrez le compartiment à gants et rapportez-moi l'enveloppe en papier fort que vous y trouverez. »

— « Des clous ! Allez vous faire voir ! » cracha Joe.

Ses yeux larmoyaient encore.

— « Faites ce que je vous dis, » insista Warbeck fermement.

— « Un instant, Warbeck, » dit Herod. « Qu'est-ce ? Une nouvelle échappatoire ? Je vous ai dit que nous vous donnerions une compensation, mais... »

— « Je veux vous expliquer pourquoi je m'intéresse aux Buchanan, » répliqua Warbeck. « Vous devez avoir ce qu'il me faut pour retrouver un certain Buchanan... vous et Joe. Mon Buchanan a dix ans. Il vaut cent fois votre mirage de quelques millions de dollars. »

Herod le considéra les yeux ronds.

— « Descends chercher cette enveloppe, Joe, » dit-il. « Et pendant que tu y es, tu feras aussi bien de régler cette histoire de la fenêtre cassée, si histoire il y a. »



L'homme que Vénus allait condamner plaça soigneusement l'enveloppe en papier fort sur ses genoux.

— « Un directeur de lycée, » expliqua-t-il, « a le devoir de surveiller ses classes. Il doit suivre les travaux de ses élèves. Evaluer leurs progrès. Résoudre leurs problèmes et ainsi de suite. Ceci doit se faire au hasard. J'ai 700 élèves dans mon lycée, évidemment je ne peux pas les suivre tous. »

Herod hocha affirmativement la tête. Le visage de Joe était démuné de toute expression.

— « En feuilletant les compositions de sixième, le mois dernier, » poursuivit Warbeck, « je suis tombé sur un document étonnant. »

Il ouvrit l'enveloppe et en tira plusieurs feuillets de papier réglé, parsemés de pâtés, et recouverts d'une écriture appliquée.

— « Ceci a été écrit par un dénommé Stuart Buchanan, élève de sixième. Il doit avoir environ dix ans. Le sujet de la composition était : *Mes vacances*. » Lisez-là et vous comprendrez pourquoi il faut absolument retrouver Stuart Buchanan. »

Il jeta les feuillets à Herod, qui les rattrapa, prit des lunettes à monture d'écaille et les ajusta sur son gros nez. Joe s'approcha du dos de son fauteuil et regarda par-dessus son épaule.

MES VACANCES

par STUART BUCHANAN,

Cette été j'ai visiter mes amis. J'ai trois amis et ils sont très gentil. D'abor il y a Tommy qui habite la campagne et qui est astronome. Tommy a construis lui-même son propre télescope en verre de 15 centimètres qu'il a tayé lui-même. Il regarde les étoiles chaque soir et il me laisse regardé. Même quant il pleut des grenouilles...

— « Que diable me montrez-vous là ? »

— « Continuez ! Continuez à lire, » dit Warbeck.

...grenouilles, nous avons pu regardé les étoiles parsque Tommy a fais une chose pour metre sur le bout du thélescope, qui monte comme un projecteur et fais un trou dans le ciel pour voir à travers la pluie ou n'importe quoi jusqu'aux étoiles.

— « En avez-vous fini avec l'astronomie ? » demanda Warbeck.

— « Je n'y comprends rien. »

— « Tommy en a eu assez d'attendre des nuits claires. Il a inventé quelque chose qui traverse les nuages et l'atmosphère... un chenal de vide... de sorte qu'il peut observer à travers son télescope quel que soit le temps. Cela équivaut à un rayon désintégrant. »

— « Qu'est-ce que vous radotez ? »

— « Je ne radote pas du tout. Continuez à lire. Vous verrez. »

Puis je suis aller chez Anne-Marie et suis resté toute une semaine chez elle. Parseque Anne-Marie a un transformateur d'épinar et de tubecule et d'aricots verts.

— « Que diable est un « transformateur d'épinar » ? »

— « Épinards, transformateur d'épinards. L'orthographe n'est pas la science maîtresse de Stuart. Les « tubecules » sont des tubercules et les « aricots » des haricots. »

...tubécules et aricots verts. Quant sa mère nous en fesait mangé, Anne-Marie pressé le bouton de son transformateur et il resté les mêmes à l'extérieur, seulement à l'intérieur c'était du gâteau, cerise et fraise. J'ai demandé à Anne-Marie comment, elle m'a répondu : Enhv.

— « Je comprends de moins en moins. »

— « Et cependant c'est simple. Anne-Marie n'aime pas les légumes, aussi elle est exactement aussi subtile que Tommy, l'astronome. Elle transmute les épinards en gâteaux aux cerises ou aux fraises. Elle se régale avec ce gâteau et Stuart également. »

— « Vous êtes cinglé ! »

— « Pas moi. Ces gosses... Ce sont des génies. Des génies ? Que

dis-je, les génies à côté d'eux sont des imbéciles. Il n'y a pas de qualificatif pour ces enfants-là. »

— « Je n'y crois pas. Ce Stuart Buchanan a une imagination débordante. Un point c'est tout. »

— « C'est ce que vous pensez. Et que dites-vous de « Enhv » ? C'est grâce à cela que Anne-Marie transmute la matière. J'ai mis du temps, mais j'ai découvert ce que « Enhv » voulait dire. C'est la fameuse théorie des quanta de Planck (1). $E = nhv$. Mais continuez à lire, vous n'avez pas encore vu le plus beau. Attendez d'en arriver à Ethel, la fainéante. »

Mon ami Gorges construit des avions très bons et petit. Gorges est très maladroit de ses mains mais fais de petits hommes en pâte à modelé. Il leur dit se qu'il faut faire et ils construisent pour lui.

— « J'y perds mon latin ! »

— « Il s'agit de Georges, le constructeur de modèles d'avions. »

— « Oui, et alors ? »

— « Mais c'est très simple. Il fait des androïdes en miniature... des robots... et ils construisent des modèles pour lui. Un garçon intelligent ce Georges ! Mais lisez donc les passages au sujet de sa sœur. »

Sa sœur Ethel est la fille la plu fénéante qu'j'ai jamais vu. Elle est grande et grace et elle détaiste marché. Aussi, quant sa mère l'envoie faire des courses Ethel pense au magasin et pense qu'elle est de retour à la maison avec tous les paqués et puis elle doit resté à se caché dans la chambre de Gorges jusqu'à se que ça est l'air qu'elle a fais le chemin allé et retour. Gorges et moi, nous on se moque d'elle parse qu'elle est si grace et si fénéante, mais elle va au cinéma sans payé et a déjà vu Hopalong Cassidi seize fois.

FIN



Herod regarda Warbeck, les yeux ronds.

— « Un as cette petite Ethel, » dit Warbeck. « Trop paresseuse pour marcher, elle fait du téléportage. Puis elle a un mauvais moment à passer quand il faut faire paraître les choses normales. Alors il lui faut se cacher et Georges et Stuart se moquent d'elle. »

— « Téléportage ? »

— « Oui, c'est bien ce que j'ai dit. Elle se déplace d'endroit en endroit simplement en pensant au chemin qu'elle doit faire. »

— « Une chose pareille c'est du bidon ! » s'écria Joe avec indignation.

— « C'était du bidon jusqu'à l'arrivée d'Ethel, la fainéante. »

— « Je n'y crois pas, » dit Herod. « Je ne crois pas un traître mot de tout ceci. »

(1) La théorie des quanta, est une théorie générale de la physique qui a modifié toutes les conceptions habituelles sur la matière et le rayonnement. Le physicien allemand Max Planck (1858-1947) fut à l'origine de cette théorie, lorsque, en 1900, il admit que l'émission du rayonnement par les corps solides incandescents s'effectuait non pas d'une manière continue comme on l'avait cru jusqu'à cette date, mais en petits paquets discontinus, en quantités séparées, en quanta.

— « Vous pensez donc que c'est simplement une imagination excessive de la part de Stuart? »

— « Quoi d'autre? »

— « Et l'équation de Planck? $E = nh\nu$? »

— « Le gosse l'a également inventée. C'est une simple coïncidence. »

— « Cela vous paraît possible? »

— « Alors il l'a lu quelque part! »

— « Un gamin de dix ans? Vous n'y pensez pas! »

— « Je vous dis que je n'y crois pas, » hurla Herod. « Laissez-moi parler à ce petit galopin pendant cinq minutes et je vous le prouverai. »

— « C'est exactement ce que j'avais l'intention de faire... mais il y a un hic, le gosse a disparu! »

— « Que voulez-vous dire par là? »

— « Il s'est volatilisé. C'est pourquoi je suis en train de visiter toutes les familles Buchanan en ville. Le jour où j'ai lu cette composition, j'ai envoyé chercher ce Stuart Buchanan, en sixième, pour lui parler, mais il avait disparu. Personne ne l'a revu depuis. »

— « Et sa famille? »

— « Sa famille a disparu avec lui. »

Warbeck se pencha en avant, tendu.

— « Ecoutez bien. Tout le dossier qui concerne cet élève et sa famille a disparu. Tout s'est volatilisé. Quelques personnes se souviennent vaguement de lui, mais c'est tout. Ils ont disparu. »

— « Seigneur Jésus! » s'exclama Joe. « Ils se sont tous tirés? »

— « Exactement! Ils se sont tirés. Merci Joe. »

Warbeck fit un clin d'œil à Herod.

— « Quelle situation! Voilà un enfant qui se lie d'amitié avec d'autres enfants qui sont des génies. Ils font des découvertes fantastiques dans des buts enfantins. Ethel téléporte parce qu'elle est trop paresseuse pour faire les courses. Georges fait des robots qui lui construisent ses modèles d'avions. Anne-Marie transmute des aliments parce qu'elle déteste les épinards. Dieu seul sait ce que font les autres amis de Stuart. Il existe peut-être un Mathieu qui a inventé la machine à faire reculer le temps afin de faire ses devoirs à la maison en toute tranquillité. »

La main de Herod fit un faible geste négatif.

— « Pourquoi subitement tant de génies? Que s'est-il donc passé? »

— « Je n'en sais rien. Des radiations atomiques? Des fluorides dans l'eau potable? Des antibiotiques? Des vitamines? De nos jours nous jonglons tellement avec la chimie organique, qui peut savoir exactement ce qui se passe? Je voudrais bien le découvrir, mais je n'y parviens pas. Stuart Buchanan a bavardé comme un gosse. Lorsque j'ai commencé mon enquête, il a pris peur et a disparu. »

— « Lui aussi est un génie? »

— « Fort probablement. Vous savez comme sont les gosses, ils fréquentent généralement d'autres gosses qui partagent les mêmes idées et sont attirés vers les mêmes choses qu'eux. »

— « Mais quel genre de génie a-t-il ? Quel est son talent particulier ? »

— « Je l'ignore. Tout ce que je sais c'est qu'il a disparu. Il a brouillé sa piste, il a détruit tous les papiers qui auraient pu m'aider à le retrouver et s'est simplement volatilisé. »

— « Comment a-t-il pu accéder à vos dossiers ? »

— « Je me le demande encore. »

— « Et si l'môme faisait dans le genre truand, » dit Joe, « si c'était un expert en cassements ou arnaquages ? »

Herod eut un sourire pâlot.

— « Un génie en escroquerie ? Un maître-cerveau ? Le bébé Fantômas ? »

— « Il se pourrait qu'il fut un voleur de génie, mais ne vous laissez pas influencer par sa fuite. Tous les gosses fichent le camp lorsqu'ils ont à faire face à une crise. Ou bien ils souhaitent que cela ne se soit jamais produit, ou alors ils souhaitent être à des milliers de kilomètres. Il est possible que Stuart Buchanan soit à des millions de kilomètres, mais il nous faut absolument le retrouver. »

— « Simplement pour savoir si l'môme est pas dingue ? » demanda Joe.

— « Non, pour retrouver ses petits amis. Vous avez besoin d'un dessin ? Que payerait l'armée pour un rayon désintégrant ? Quelle serait la valeur d'un transmutateur d'aliments ? Si nous étions capables de fabriquer des robots vivants, quelles sont les richesses que nous pourrions accumuler ? Si nous étions capables de téléportage, quelle puissance cela nous donnerait ? »

Il y eut un silence étouffant, puis Herod se leva.

— « Mr. Warbeck, » dit-il, « de quoi avons-nous l'air, moi et Joe ? de foutus crétins. Je vous remercie de nous avoir associés à votre combine. Vous ne le regretterez certainement pas. Nous retrouverons ce gosse. »

♦♦

Il est impossible pour quiconque de disparaître sans laisser la moindre trace... même pour un génie du crime en herbe. Parfois il est difficile de retrouver cette trace... même pour un expert en disparitions subites. Mais il existe une technique professionnelle ignorée des amateurs.

— « Vous avez simplement commis bévue sur bévue, » expliqua fort aimablement Herod à l'homme condamné, « en pourchassant un Buchanan après l'autre. Il y a des subtilités dans les recherches de ce genre. Il ne faut jamais courir après un disparu. Il faut remonter la piste pour retrouver quelque chose qu'il aurait omis. »

— « Un génie n'omettrait rien. »

— « Admettons que ce gosse soit un génie, un prodige, d'un type encore indéterminé. Accordons-lui tous les dons que vous voudrez, mais un gosse est un gosse. Il a certainement omis quelque chose. Et ce quelque chose nous le découvrirons. »

En trois jours Warbeck fit connaissance avec les aspects les plus

étonnants de recherches d'une telle nature. Ils consultèrent le bureau de poste de Washington Heights au sujet de la famille Buchanan qui avait vécu dans ce district et déménagé depuis. Les Buchanan avaient-ils laissé une adresse où faire suivre le courrier ? Non !

Ils vérifièrent les listes électorales. Tous les électeurs sont inscrits dans leur district électoral. Si un électeur déménage d'un district dans un autre, généralement le nécessaire est fait pour modifier la liste en ce sens. Y avait-il trace d'un tel changement pour les Buchanan ? Non !

Ils passèrent au bureau de Washington Heights de la Compagnie d'Electricité et du Gaz. Tous les usagers du gaz ou de l'électricité doivent faire transférer leurs comptes en cas de déménagement. S'ils quittent la ville, ils demandent généralement le remboursement de leur cautionnement. Y avait-il une trace d'une telle opération pour un usager du nom de Buchanan ? Non !

Il est une loi de l'Etat que tout conducteur d'automobile doit signaler au Bureau de la Circulation (Service des Permis de Conduire) tout changement d'adresse, sous peine de pénalités impliquant une amende, une peine de prison ou pire encore. Y avait-il eu un avis de changement d'adresse d'un certain Buchanan au Bureau de la Circulation ? Non !

Ils interrogèrent l'Agence Immobilière R. J., propriétaires et exploitants d'un immeuble de rapport à Washington Heights où un dénommé Buchanan avait été locataire d'un appartement de quatre pièces. Le bail de l'Agence R. J. exigeait, comme la plupart des baux de ce genre, les noms et adresses de deux garants de la moralité du locataire. Était-il possible de voir ces garanties ? Non ! Il n'y avait aucun bail à ce nom dans les archives de l'agence.

— « Il se pourrait que Joe ait raison, » se lamenta Warbeck dans le bureau de Herod. « Il se pourrait que ce garçon soit vraiment un génie du crime. Comment a-t-il pu s'emparer de tous ces documents et les détruire ? L'a-t-il fait par cambriolage ? En soudoyant des employés ? En volant les documents ? En utilisant des menaces ? Comment a-t-il bien pu le faire ? »

— « Nous le lui demanderons lorsque nous lui aurons mis la main au collet, » dit Herod férocement. « Très bien. Jusqu'à présent ce sacré gosse nous a possédés dans les grandes largeurs. Il n'a pas oublié une seule astuce. Mais il me reste une combine que j'ai tenue en réserve. Allons voir le concierge de l'immeuble où il habitait. »

— « Je l'ai interrogé il y a déjà des mois, » objecta Warbeck. « Il se souvient vaguement de la famille Buchanan et c'est tout. Il ignore où ils sont partis. »

— « Il sait autre chose, quelque chose que le gosse n'a certainement pas songé à cacher. Allons-y ! »

Ils se rendirent à Washington Heights et trouvèrent Mr. Jacob Rysdale en train de dîner dans sa loge, au sous-sol de l'immeuble. Mr. Rysdale n'avait aucune envie d'abandonner son pot-au-feu, mais la vue d'un billet de cinq dollars lui fit changer d'avis.

— « C'est au sujet de la famille Buchanan... » commença Herod.

— « Je lui ai déjà dit tout ce que je sais. » l'interrompit Rysdale en désignant Warbeck.

— « Bien. Mais il a certainement oublié de vous poser une question. Me permettez-vous de vous la poser maintenant ? »

Rysdale lorgna le billet de cinq dollars et hocha la tête.

— « Lorsque quelqu'un emménage dans un immeuble, ou en déménage, le concierge note généralement le nom de l'entreprise de déménagement au cas où des dégâts auraient été faits dans l'immeuble. C'est pour se protéger si des poursuites doivent être engagées pour se faire indemniser. Est-ce exact ? »

Le visage de Rysdale s'éclaira.

— « Nom d'un petit bonhomme ! » s'exclama-t-il. « C'est bien exact. Je l'avais complètement oublié. Celui-là ne me l'a jamais demandé. »

— « Il ne le savait pas. Avez-vous le nom de l'entreprise qui a déménagé les Buchanan ? »

Rysdale se précipita vers un rayon garni de livres de l'autre côté de la pièce. Il en retira un agenda très fatigué et l'ouvrit. Il mouilla son doigt et feuilleta l'agenda.

— « Ah ! Voici ! » s'exclama-t-il. « La Société de Déménagements Avon. Camion n° G-4. »

La Société de Déménagements Avon n'avait pas la moindre trace d'avoir jamais déménagé la famille Buchanan de Washington Heights.

— « Le gosse a vraiment pris toutes ses précautions, » murmura Herod.

Mais il existait un registre des hommes ayant travaillé sur le camion G-4 ce jour-là. Les enquêteurs interrogèrent ces hommes lorsque ceux-ci vinrent pointer à la fin de leur journée de travail. Whisky et espèces ne tardèrent pas à rafraîchir leurs mémoires. Ils se souvinrent vaguement du boulot à Washington Heights. Il leur avait demandé toute la journée, car ils avaient dû livrer les meubles au diable vauvert, dans Brooklyn.

— « Mon Dieu ! Brooklyn ! » murmura Warbeck.

Quelle adresse dans Brooklyn ? Quelque part dans Maple Park Row. Numéro ? Impossible de se souvenir du numéro.

— « Joe, va acheter un plan ! »

Ils étudièrent le plan des rues de Brooklyn et trouvèrent Maple Park Row. Cette rue était en effet au diable vauvert et hors de toute circulation. Elle avait douze blocs de maisons de long.

— « C'est bien ces vaches de blocs de Brooklyn, » grogna Joe. « Deux fois plus longs que n'importe où ailleurs. Je le sais, moi. »

Herod haussa les épaules.

— « Nous brûlons, » dit-il. « Le reste sera simplement du travail pour nos jambes. Quatre blocs pour chacun de nous. Vérifiez chaque immeuble, chaque appartement. Recensez chaque gamin aux environs de dix ans. Ensuite Warbeck pourra contrôler, s'ils habitent sous un faux nom. »

— « Il y a un millier de gosses par centimètre carré dans Brooklyn ! »

— « Il y a un million de dollars par jour à prendre pour nous si nous le retrouvons. Et maintenant filons au boulot. »

Maple Park Row était une longue rue sinueuse, bordée d'immeubles de rapport de cinq étages. Ses trottoirs étaient garnis de voitures d'enfants et de vieilles femmes assises sur des chaises pliantes. Les bords des trottoirs étaient noirs de voitures garées. Les ruisseaux formaient des terrains de base-ball improvisés, les lignes tracées à la chaux faisant des rectangles étranges. Chaque couvercle d'égout était un but.

— « C'est tout pareil comme le Bronx, » dit Joe avec une trace de nostalgie dans sa voix. « Voilà dix piges que je ne suis plus allé chez moi, dans le Bronx. »

Il descendit tristement la rue, se dirigeant vers son secteur, se faufilant parmi les gamins jouant au base-ball, avec cette habitude inconsciente du citadin. Par la suite Warbeck devait se souvenir avec émotion de ce départ, car Joe Davenport n'était jamais revenu.

Le premier jour Warbeck et Herod pensèrent que Joe avait découvert une piste brûlante. Le second jour ils se rendirent compte que quelle que fut la chaleur de cette piste, elle ne pouvait tenir Joe quarante-huit heures sur le gril. Le troisième jour, ils durent se rendre à l'évidence.

— « Il est mort, » dit Herod calmement, « le gosse l'a eu. »

— « Comment ? »

— « Il l'a tué. »

— « Un gosse de dix ans ? Un enfant ? »

— « Vous tenez à savoir quel genre de génie est Stuart Buchanan, n'est-ce pas ? Eh bien, je viens de vous le dire ! »

— « Je n'y crois pas. »

— « Alors expliquez-moi ce qui s'est passé pour Joe. »

— « Il nous a lâchés. »

— « Allons donc ! pas lorsqu'un million de dollars par jour est en jeu. »

— « Mais où est le cadavre ? »

— « Demandez-le au gosse. Il a dû inventer des trucs qui auraient rendu jaloux le diable lui-même. »

— « Comment l'a-t-il tué ? »

— « Demandez-le au gosse. C'est lui le génie. »

— « Herod. J'ai peur. »

— « Moi aussi. Voulez-vous que nous abandonnions ? »

— « Je ne vois pas comment nous pourrions le faire. Si ce garçon est tellement dangereux il nous faut absolument le retrouver. »

— « La vertu civique ? Hein ? »

— « Si vous y tenez vous pouvez appeler ça comme ça. »

— « Eh bien, moi, je continue à penser à l'argent. »

Ils retournèrent dans Maple Park Row et s'occupèrent du secteur de quatre blocs de maisons qui avait été attribué à Joe. Ils étaient prudents, presque furtifs. Ils se séparèrent et commencèrent leur enquête

chacun à son bout du secteur, se dirigeant vers le milieu, entrant dans une maison, prenant l'escalier, vérifiant appartement par appartement, puis rédescendant pour recommencer le même manège dans l'immeuble suivant. C'était un travail long, monotone et fatigant. De temps en temps ils se voyaient de loin, sortant d'un immeuble sombre, pour entrer dans un autre. Ce fut ainsi que Warbeck vit pour la dernière fois Walter Herod.

Warbeck était assis dans sa voiture et attendait. Warbeck était assis dans sa voiture et tremblait.

— « Je devrais aller trouver la police, » murmura-t-il, sachant parfaitement qu'il ne pouvait pas le faire. « Ce garçon possède une arme. Quelque chose qu'il a inventé. Quelque chose de ridicule, comme les autres. Une lumière spéciale qui lui permet de jouer aux billes dans l'obscurité, seulement elle tue aussi les hommes. Il a inventé une bande de gangsters-robots pour jouer aux gendarmes et aux voleurs et ils se sont chargés de Joe et de Herod. C'est un enfant prodige. Dangereux. Mortel. Que vais-je faire ? »

L'homme que Vénus allait condamner sortit de sa voiture et descendit la rue en trébuchant, se dirigeant vers la moitié du secteur de Herod.

« Que se passera-t-il lorsque Stuart Buchanan sera devenu adulte, » se demanda-t-il. « Que se passera-t-il lorsque tous les autres seront devenus adultes ? Tommy et Georges et Anne-Marie, et Ethel, la flemmarde ? Pourquoi ne pas m'enfuir maintenant ? Que suis-je encore en train de faire ici ? »

Le crépuscule tombait dans Maple Park Row. Les vieilles femmes s'étaient retirées, repliant leurs sièges comme les Arabes leurs tentes. Les voitures parquées restaient là. Les parties de base-ball étaient terminées, mais de petits jeux s'organisaient à la lueur des réverbères... des jeux avec des capsules de bouteilles d'eau minérale, des cartes de score de base-ball, des pièces de monnaie tordues... Au-dessus, la réverbération pourpre de la ville devenait plus dense et à travers on pouvait voir le scintillement de Vénus, qui remplaçait le soleil dans le ciel.

— « Il doit connaître sa puissance, » grommela Warbeck, furieux. « Il doit savoir combien il est dangereux. C'est pourquoi il se cache. Le sentiment de la culpabilité. C'est pourquoi il nous détruit, un par un, souriant à lui-même, un enfant rusé, un génie vicieux, un génie tueur... »

Warbeck s'arrêta au beau milieu de Maple Park Row.

— « Buchanan ! » cria-t-il, « Stuart Buchanan ! »

Les gosses qui se trouvaient près de lui arrêterent leurs jeux et le regardèrent les yeux ronds.

— « Stuart Buchanan ! » la voix de Warbeck craqua, à la limite d'une crise de nerfs. « M'entends-tu ? »

Sa voix furieuse porta plus loin le long de la rue. D'autres jeux cessèrent... toutes sortes d'autres jeux.

— « Buchanan ! » hurla encore Warbeck, « Stuart Buchanan ! Sors de là, sors de n'importe où, où tu te trouves. »

Le monde de la rue était suspendu, immobile.

Dans la ruelle entre le 217 et le 219 Maple Park Row, jouant à cache-cache derrière les poubelles empilées, Stuart Buchanan entendit son nom et se tapit plus encore, il avait dix ans. Il portait un pull-over, une combinaison bleue et des espadrilles. Il était tendu et décidé à ne pas se laisser prendre à nouveau. Il allait se cacher jusqu'à ce qu'il puisse se précipiter vers le but. Tandis qu'il s'installait plus confortablement parmi les poubelles, il vit Vénus scintiller dans le ciel d'ouest.

— « Étoile du soir... étoile d'espoir, » murmura-t-il en toute innocence. « Première étoile allumée, premier vœu exaucé. Belle étoile que je vois la première ce soir, réalise mon espoir. »

Il s'interrompt et réfléchit. Puis il formula son souhait.

— « Que Dieu nous bénisse, papa, maman et moi, ainsi que tous nos amis, et qu'il fasse que je sois un bon garçon et s'il te plaît, étoile, permets-moi d'être toujours heureux. Je souhaite que tous ceux qui essayent de m'ennuyer partent... partent bien loin... et me laissent tranquille pour toujours. »

Au milieu de Maple Park Row, Marion Perkin Warbeck avança et reprit son souffle, se préparant à pousser un nouveau cri frénétique. Et puis, brusquement, il se trouva *ailleurs* marchant sur une route qui était bien longue. C'était une route blanche, toute droite, fendant indéfiniment la nuit, s'étirant et s'étirant dans l'éternité. Une route triste, solitaire, sans fin, s'en allant, s'en allant...

Warbeck avançait péniblement le long de cette route, un automate étonnant, incapable de s'arrêter, incapable de penser dans cet infini en dehors du temps. Il avançait et avançait de plus en plus, incapable de faire demi-tour. Devant lui il vit des points infimes de silhouettes piégées sur cette route à sens unique, menant vers l'éternité. Il y avait là un point qui devait être Herod. Devant Herod il y avait un autre point, plus petit, qui devait être Joe Davenport. Et devant Joe il pouvait distinguer une longue chaîne de points devenant de plus en plus petits, infiniment petits. En faisant un effort considérable il réussit à se retourner une fois et à regarder par-dessus son épaule. Derrière lui, trouble et lointaine, une silhouette avançait péniblement et derrière celle-ci une autre se matérialisa brusquement et une autre et une autre...

Tandis que Stuart Buchanan se tapissait derrière les poubelles en attendant le « Coucou ! » de son petit camarade, il ne se rendait pas compte qu'il venait de liquider Warbeck. Il ne se rendait pas compte qu'il avait liquidé Herod, Joe Davenport et des dizaines d'autres. Il ne se rendait pas compte qu'il avait amené ses parents à fuir Washington Heights qu'il avait détruit des papiers et des documents, des souvenirs et des gens, par son simple souhait qu'on le laissât tranquille. Il ne se rendait pas compte qu'il était un prodige.

Il avait le don de faire réaliser ses souhaits.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par JACQUES BERGIER et IGOR B. MASLOWSKI

Ce mois ne fut pas riche en livres nouveaux. Faut-il voir là l'influence de la température.

Nous profitons de l'occasion pour signaler aux lecteurs de « Fiction » quelques volumes de vulgarisation et d'essais susceptibles de les intéresser :

« *Les grands problèmes de l'astronomie* », par J. Gauzit (Dunod). Ce livre constitue le « background » indispensable pour comprendre une des sciences les plus « actuelles » de notre temps. La relation étroite entre l'énergie atomique et l'énergie stellaire, le prodigieux essor de la nouvelle science de « radio-astronomie » rendent indispensable la possession des renseignements que ce volume expose si clairement.

« *Les derniers miracles de la science* », par Pierre Devaux (Editions Bias). Ce volume s'adresse surtout aux jeunes et à ce titre constitue une parfaite introduction à notre âge des miracles.

« *Les insectes, maîtres du monde* », par E. Cheesman (Editions Payot). Nos lecteurs se souviennent certainement de « *La Mouche* » paru dans notre premier numéro. Ce livre leur apprendra avec intérêt que la menace des insectes, qui fait aussi l'objet de la nouvelle « *Le Sacrifié* » dans le présent numéro, n'est en aucune façon une fantaisie de romancier.

« *L'Âge des mathématiques* », par J. L. Pelletier (Calmann-Lévy). Il s'agit d'une étude sur le rôle des mathématiques. Le livre demande un travail assez sérieux pour être compris, mais ce travail est amplement justifié.

« *Anthropotechnie* », par Jean Schunk de Goldfiem (Calmann-Lévy). Introduction extrêmement originale et hardie à une nouvelle science de relations humaines.

Si tous ces livres sont surtout intéressants comme sources pour satisfaire la curiosité qu'éveillent les récits publiés dans « Fiction » (nous l'espérons du moins), les trois études suivantes, de M. Michel Carrouges, que nous avons groupées ensemble ont

trait plus directement à « l'étrange » et plus particulièrement à la « science-fiction ».

Ce sont :

« *La Mystique du surhomme* » (Gallimard) ;

« *Le Vrai mythe du XX^e siècle* », essai paru dans le volume « *Le Monde se fait tous les jours* » (Editions du Cerf) ;

« *Apocalypse et anticipations* », essai paru dans « *Lumière et Vie* », publié par le Collège Théologique de Saint-Alban-Leysses (Savoie).

Ces trois essais expriment le point de vue d'un croyant catholique sur la « science-fiction » qu'il considère, à juste titre, comme l'épopée et la mythologie de notre temps.

Ce point de vue nous paraît se rapprocher de celui exprimé par Oliver La Farge dans la nouvelle « *L'Androïde inspiré* » que nous avons publiée dans le numéro 1 de « Fiction ».

C'est surtout le troisième de ces essais qui nous a le plus retenu, aussi bien par son analyse de la « science-fiction » moderne que par la profondeur des vues philosophiques de l'auteur.

Nous conseillons à nos lecteurs de lire ces essais en commençant par ce troisième « *Apocalypse et anticipations* » pour s'attaquer ensuite aux deux autres. Il s'agit d'une lecture passionnante et qui éclaire singulièrement les nouvelles de « Fiction ».

J. B.

Nous écrivions, il y a quelques semaines : « ... Se trouvera-t-il un jour un éditeur courageux pour publier « *What mad universe* », de Fredric Brown, un authentique chef-d'œuvre de S.-F. ? » Nous ignorions, alors, que l'éditeur courageux existait, qu'il avait nom Hachette et que le roman en question, en voie de composition, allait paraître prochainement dans la collection « *Le Rayon Fantastique* », sous le titre « *L'Univers en folie* ».

Nous n'en sommes que plus à l'aise, aujourd'hui, pour vous recommander cette œuvre, une des plus passionnantes que nous connaissions. Une des plus intelligentes aussi. Auteur d'un nombre respectable d'ouvrages policiers (dont quelques-uns ont paru dans la défunte « Tour de Londres », et un ou deux chez Ditis-Flammarion), Brown a imaginé une histoire d'une logique impeccable qu'il est impossible de ne pas lire d'une traite. Un journaliste, Keith Winton, assiste à l'envol d'une fusée vers la Lune. Un accident fait malheureusement que celle-ci retombe sur la Terre, à l'endroit précis où K. W. observait ce départ spectaculaire. Il s'évanouit pour se réveiller peu après, apparemment au même endroit, et pourtant... Comment expliquer, par exemple, que les téléphones publics n'aient plus de fente pour les jetons ? Que les billets en circulation ne soient plus libellés en dollars mais en crédits, et qu'une vulgaire pièce de 25 cents, lorsque Keith veut payer une consommation, lui soit rachetée pour l'équivalent de 500 dollars ? New-York est désert à partir du crépuscule et le général Eisenhower dirige une guerre interplanétaire. Vous en raconter davantage serait gâcher le plaisir que vous éprouverez en lisant ce livre. Qu'il nous suffise de dire que c'est là le meilleur ouvrage romancé qui ait jamais été écrit sur la théorie de l'infini des univers. Recommandé, sans réserves.

Mais si nous portons aux nues le roman de Fredric Brown, nous ne saurions en dire autant d'un autre ouvrage de la même collection : « *Après le choc des mondes* » (After worlds Collide) de E. Balmer et P. Wylie. C'est, l'on s'en doute, la suite de « *Choc des mondes* » des mêmes auteurs, paru il y a plus d'un an chez le même éditeur. Autant le premier était intéressant, autant le second est médiocre. On se souvient peut-être de la fin du premier : à la veille de la collision de notre globe avec un autre, un certain nombre d'esprits éminents prennent place sur deux fusées américaines qui tenteront de se poser sur la planète Zyra. L'entreprise réussit. Mais ce que les astronautes ignorent, c'est que d'autres engins ont réussi à quitter notre monde agonisant. Et

deux de ces derniers arrivent aussi sur Zyra : l'un est Anglais, l'autre... Germano-Russo-Japonais. Les occupants de ce dernier commenceront par réduire en esclavage les Britanniques et, ensuite, s'attaqueront aux Américains. Bien entendu, ceux-ci ne laisseront pas la subversion s'implanter sur Zyra et, après avoir délivré leurs cousins anglais, livreront bataille pour préserver leur idéal démocratique. (Car, on aura deviné, les « autres » n'auront rien de plus pressé à faire que tenter d'établir sur Zyra une autocratie totalitaire.) Le « Bien » finit évidemment par triompher du « Mal » et, à la dernière page, les « démocrates » sont en train de se demander très sérieusement quel régime il convient d'établir : « Certains suggéraient une dictature alternée, comme la république romaine en avait connu : un consul anglais et un consul américain prendraient le pouvoir l'un après l'autre... » Parce que, n'est-ce pas, il s'agit de faire plaisir à tout le monde : au lecteur américain comme au lecteur anglais — les deux marchés les plus importants de S.-F. Dommage que de telles considérations... mercantiles viennent aggraver le cas d'un roman par ailleurs totalement raté.

Dans son dernier-né, « *Nous les Martiens* » (Fleuve Noir), Jimmy Guieu nous expose la théorie selon laquelle une partie de la race humaine (les Blancs et les Rouges) serait originaire de Mars et l'autre (les Jaunes et les Noirs), de Vénus. Le roman commence sur Mars, à la veille de sa rencontre avec une comète, mais la majeure partie de l'action se déroule sur notre bonne vieille Terre (il y a cent ou deux cents siècles). L'ouvrage se termine par une bataille qui oppose les Blancs et les Rouges (avec les Noirs pour alliés) aux Jaunes qui sont écrasés. Roman d'aventures fantastiques beaucoup plus que roman de S.-F. pure, celui-ci se laisse lire sans ennui et s'appuie sur des thèses qui, mon Dieu, en valent d'autres. Style alerte, pas de longueurs, des personnages un peu schématisés mais sympathiques — bref un volume qui nous a fait passer deux petites heures de détente complète.

Signalons chez le même éditeur un autre bon roman d'A. S., « *Piège dans*

le temps » (Time trap), de Rog Phillips. Cet auteur, que nous ne connaissons pas, nous raconte l'histoire de deux savants américains qui, au moyen d'une machine spéciale, se retrouvent à la fin du *xx*^e siècle dans des Etats-Unis occupés par des individus à trois yeux. Ceux-ci laissent les indigènes plus ou moins en paix (certains de ces derniers n'hésitent même pas à collaborer), mais mènent une existence propre, dans des immeubles, voire des quartiers réservés, interdits aux autres. Ils se mêlent, parfois, à la vie commune, mais de loin, de très loin même. De fil en aiguille, nous apprenons que ces occupants, eux aussi, ont voyagé dans le Temps. Et nos deux savants, aidés de quelques « traîtresses », décident de les renvoyer chez eux. Bien construit, très vivant, logique, le roman nous a beaucoup plu.

Au Fleuve Noir également, « *Pirate de la science* », de Jean-Gaston Vandel, nous a fait penser à « *L'Ile du Dr. Moreau* ». Comme le roman de Wells, celui-ci met en scène un médecin anormal qui a trouvé le moyen de créer des monstres. Las de l'incompréhension des hommes, il décide de leur déclarer la guerre. Heureusement,

l'homo sapiens sait se défendre. Et un *happy ending* viendra couronner la lutte entreprise contre le sinistre Dr. Conway par le « privé » Mike Arlen et sa charmante fiancée Nancy. Un roman d'aventures pour jeunes et vieux, écrit sans prétention, sachant ménager les effets, et non dénué de *suspense*.

Signalons, pour terminer, une très intéressante biographie d'un des maîtres de l'A. S. : « *Jules Verne, sa vie, son œuvre* », par M. Allotte de La Fuye (Hachette). La documentation est précise, le récit bien mené et il y a abondance de petites anecdotes qui nous font voir l'illustre écrivain sous un jour absolument insoupçonné. On s'aperçoit dès les premières pages que l'auteur a traité son sujet avec amour, avec piété même, et cela confère à l'ouvrage un ton qui est pour beaucoup dans sa réussite. Le sujet aurait peut-être gagné à être un peu plus approfondi côté analyse littéraire, mais comme il s'agit d'un livre qui s'adresse à la grande masse des lecteurs, il se peut que nous nous montrions trop exigeant, voire victime de notre déformation professionnelle. Très bon.

I. B. M.

Service bibliographique

Nos lecteurs de Province et des Colonies qui auraient des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques, peuvent nous en faire la demande. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine de la Science-Fiction.

Pour éviter les frais de contre-remboursement, joindre à la demande adressée à :

« **FICTION** », 96, rue de la Victoire, Paris-9^e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

| | |
|--------------------------|---------|
| Pour 1 roman | 70 fr. |
| Pour 2 romans | 85 fr. |
| Pour 3 ou 4 romans | 120 fr. |
| Pour 5 ou 6 romans | 150 fr. |

Paiement par mandat, chèque ou C. C. P. OPTA PARIS 1848-38.
(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières.)

GUERRES INTERPLANÉTAIRES

par F. HODA

La sortie en France de *La Guerre des Mondes* (The war of the worlds), film de Byron Haskin, produit par George Pal et distribué par la Paramount remet à l'ordre du jour le problème du cinéma d'anticipation.

Les maîtres du genre en littérature avaient déjà tenté les cinéastes d'avant guerre et l'on n'est pas près d'oublier *La Vie future* (Things to come) tirée par William Cameron Menzies d'un livre du célèbre romancier anglais H. G. Wells. C'est également d'un roman très connu de Wells que Haskin et Pal se sont inspirés pour construire leur film.

Mais entre le cinéma d'anticipation de naguère et la « science-fiction » d'aujourd'hui, il y a des différences nombreuses sur lesquelles j'aurai peut-être l'occasion de revenir un jour.

Les écrans parisiens viennent de présenter un film de 1936, *Flash Gordon*, qu'il est bien difficile de comparer à *La Guerre des Mondes*. C'est, en effet, une édition résumée d'un « serial » en treize épisodes, et le « serial » est un genre qui obéit à des lois spéciales.

Je me contenterai de rendre compte de ces deux films et d'annoncer aux amateurs de l'étrange les films les plus récents produits aux Etats-Unis et en Angleterre.

**

« Mars, qui tourne autour du soleil à une distance moyenne de 225 millions de kilomètres, est plus vieille que la Terre... Le refroidissement qui doit un jour atteindre notre planète, y est déjà fort avancé. L'oxygène — élément indispensable à la vie — s'y raréfie de plus en plus. Et cette menace mortelle, ce suprême état d'épuisement ont stimulé l'intelligence des Martiens, développé leurs facultés, endurci leur cœur. Fouillant l'espace... ils voient la Terre fertile... etc. » Tandis que l'écran nous montre la planète rouge, la Terre, Vénus, Jupiter, le commentaire par lequel débute *La Guerre des Mondes* poursuit ses expli-

cations : seules les conditions atmosphériques et climatiques de la Terre pouvaient convenir aux Martiens à la recherche d'un monde plus clément que le leur. Mais les pauvres « humains » ne se doutent pas de ce qui les menace. Le danger se manifeste un certain soir, lorsqu'un objet en flammes, ayant l'apparence d'un météore, tombe dans les environs de Linda Rose, petite ville de Californie. L'un des témoins de cette chute, Clayton Forrester (Gene Barry), savant fameux, est intrigué par le fait que l'objet, dans sa chute, n'ait pas creusé un plus grand cratère. Ses soupçons se précisent quand il constate une forte radio-activité dans les environs. Trois gardes, placés près du météore, sont réduits en cendres par le rayon émis par l'œil électronique triangulaire surmontant une sorte de serpent d'acier, sorti de l'engin. L'armée arrive, mais ses armes les plus perfectionnées sont impuissantes à percer le champ magnétique protecteur dont les Martiens s'entourent prestement. De nouveaux « météores » tombant en divers endroits du globe, on comprend qu'il s'agit d'un plan concerté d'invasion. La super-bombe atomique n'ayant été d'aucune utilité, la panique s'empare des populations et tout vestige de civilisation et de... civilisation s'évapore. Traqués par les Martiens, Clayton et sa fiancée Sylvia (Ann Robinson) se réfugient dans une ferme délaissée. Clayton arrive à se procurer un œil électronique et un peu de sang martien, après quoi il s'échappe. Le sang martien se révèle fort anémique. On décide d'évacuer la ville, tandis que les Martiens armés de leur rayon désintégrateur et juchés dans leurs soucoupes volantes s'approchent. Beaucoup de personnes, dont nos deux héros, refoulés par la foule en panique, se réfugient dans les églises. Devant l'une d'elles, une soucoupe tombe soudain; sa « porte » s'entrouvre, un bras desséché sort, puis s'arrête. Les Martiens sont en train de mourir; le « miracle » demandé par les fidèles dans leur prière s'est pro-

La
Série du Siècle...

Éditions FLEUVE NOIR

★ **ANTICIPATION** ★

VIENT DE PARAÎTRE

NOUS LES MARTIENS

de Jimmy GUIEU

VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs

240

duit : Dieu a chargé les microbes de l'accomplir.

Tel est le scénario que Barre Lyndon a tiré du célèbre roman de H. G. Wells; comme on le voit, il en a fait une adaptation très libre. Pourtant, en un certain sens, scénariste, réalisateur, auteurs des truquages, ont scrupuleusement suivi leur modèle : le serpent d'acier est la meilleure matérialisation des « tentacules » décrites par Wells; le sang anémié et bien d'autres détails rappellent l'œuvre du célèbre écrivain anglais. D'habitude, une adaptation cinématographique cherche à rester fidèle à l'esprit d'une œuvre plutôt qu'à sa lettre. Le film de Byron Haskin renverse ce principe : il ne subsiste rien des thèses de Wells. Beaucoup d'amateurs du genre regretteront les conclusions, pour le moins étonnamment pieuses, du film.

Mais ces réserves faites, *La Guerre des Mondes* reste, au point de vue de la réalisation, le meilleur film de « science-fiction » présenté jusqu'ici. Le scénario est bien construit; ce n'est pas étonnant puisque Lyndon, romancier et dramaturge anglais, venu au cinéma en 1941, a écrit de nombreux films; il a participé notamment à l'établissement du sujet de *The Greatest show on earth* (Sous le plus grand chapiteau du monde). Les truquages sont excellents et les « transparences » imperceptibles (ne vous fiez pas aux photographies affichées à l'entrée des salles). Le découpage et le montage sont fort habiles et provoquent l'angoisse. Haskin n'insiste pas sur les Martiens dont on ne voit un spécimen entier que pendant quelques secondes; ce en quoi il a raison, car une vision prolongée des créatures d'un autre monde aurait pu donner un effet contraire. Son travail est très soigné, et on sent le métier chez lui; après avoir été dessinateur dans les journaux, puis cameraman, il passa en 1926 à la mise en scène. Parmi ses derniers films, il convient de citer notamment *Rio Grande* et *Treasure Island*.

Cependant, je dois signaler quelques faiblesses. Tout d'abord, aux débuts, pendant la séquence de la fête dansante, lorsque les lumières s'éteignent, Clayton demande une épingle et l'obtient vite; puis il interroge ses voisins : « Quelqu'un a-t-il une boussole de poche ? » et il se trouve que la per-

sonne la plus proche de lui en a une. Pourquoi pas un détecteur de radio-activité et un laboratoire ambulancier pendant qu'il y était.

A deux moments, le réalisateur aurait pu atteindre des effets fort émouvants, mais a préféré timidement ne pas insister. Les premières images de l'évacuation, quand la foule se met en marche dans la montagne, ne sont pas sans rappeler un instant *L'Espoir*, de Malraux; ensuite, il y a une très courte scène de panique sur l'immense escalier de l'église qui aurait pu être mieux exploitée.

La couleur est très bonne et intelligemment utilisée; malheureusement, Haskin en intercalant dans son film des bandes d'actualité en noir et blanc interrompt quelque peu la continuité de la couleur.

Ceci dit, le film intéressera certainement tous ceux qui aiment l'étrange et l'anticipation scientifique. Il mérite d'être vu. Il dépasse en matière de truquage tout ce qui a été présenté jusqu'ici. Les acteurs sont tous bons et jouent avec conviction. Le commentaire, dans la version originale, est dit par Sir Cedrik Hardwicke. George Pal, le producteur de ce film, a fait beaucoup de chemin depuis *Destination Lune* et *Le choc des mondes*. Nous attendons avec impatience son film sur le magicien Houdini.

**

La réalisation de *Flash Gordon*, sorti en exclusivité le mois dernier, paraît bien pauvre à côté de *La Guerre des Mondes*. C'est un « digest » du sérial en treize épisodes, réalisé en 1936, pour la société Universal, par Frederik Stephani. J'ai parlé dans une précédente chronique de la version résumée de *Superman*. L'audience des films à épisodes se rétrécissant de plus en plus, les compagnies qui en ont produit, ou continuent à en produire, ont pris l'habitude de tirer de ces films de vingt-six à trente bobines, des bandes n'en comportant plus que sept à huit, à l'usage des pays ou des salles opposées à la formule du « chapter-play ». La plupart du temps, le nouveau montage aboutit à une incohérence déconcertante dans l'histoire racontée. Tel n'est pas le cas ici. Mais le film se déroule avec une telle rapidité que le

**UNE RÉVOLUTION
DANS LA " SCIENCE-FICTION "**

★ ★ ★

RAY BRADBURY

CHRONIQUES MARTIENNES

Un fort volume format 14x20,5 sous couverture illustrée deux couleurs.... **450 francs**

•

Le premier volume d'une collection offrant des livres de haute qualité qui parlent à l'intelligence et à l'imagination. Dans la grande tradition de Poe, de Jules Verne et de Wells.

•

A paraître dans la même collection des œuvres de Fr. Brown, H. P. Lovecraft, etc.

Éditions DENOËL

spectateur en suit difficilement les péripéties. Cela fait penser parfois aux « résumés des chapitres précédents » dont Pierre Dac et son équipe ornent le feuilleton hebdomadaire de *L'Os à moelle*. Le film met en scène le héros des bandes dessinées d'Alex Raymond qui conquiert un large public, aux Etats-Unis avant la guerre.

En voici le sujet : la planète Mongo fonce inexorablement vers la Terre, à travers l'espace, occasionnant des troubles. Seul, le professeur Zarkov espère éviter la catastrophe en se rendant sur Mongo avec sa fusée interplanétaire. Il embarque avec lui Flash Gordon, fils d'un astronome américain, et sa jolie fiancée. Sur Mongo, ils sont faits prisonniers par l'empereur Ming, auteur de la menace, rêvant de soumettre à sa domination l'univers entier. Nos Terriens s'allient à Shark, empereur du royaume suspendu dans les airs par des rayons atomiques, et aux hommes-lions, habitant une planète voisine. Après mille aventures, ils arrivent à vaincre Ming et à regagner notre bonne vieille Terre.

Mes amis du Club de l'Hyperthèse crieront au scandale : les auteurs du film n'ont aucun souci du côté scientifique. Ils ignorent l'absence de pesanteur et d'atmosphère dans l'espace; leurs fusées sont en carton-pâte, etc. Mais cela est, somme toute, peu grave; ce qui l'est plus, c'est l'absence totale d'imagination de ces mêmes auteurs. Les habitants de la planète Mongo s'habillent à la chinoise, à la romaine, à l'égyptienne (époque des pharaons), à l'arabe, etc.; malgré le rayon de la mort et les autres armes perfectionnées qu'ils possèdent, ils préfèrent se battre à l'épée de bois et se livrer aux jeux des gladiateurs (en remplaçant les lions par des hommes-gorilles). Zarkov est très prolifique : il ne se passe pas une minute sans qu'il invente quelque chose de nouveau. Les voyages interplanétaires s'accomplissent à la seconde, etc.

Pourtant *Flash Gordon* est un des « sérials » les plus soignés et qui ont le plus coûté. Je le préfère à *Superman* : il ne magnifie pas seulement le muscle et les facultés « transcendantes »; ce qui sauve l'humanité du désastre, c'est l'alliance du savant et de Flash-le-costaud. Il est étonnant de voir dans ce film cette confiance en la

science et au progrès qui manque justement dans les « sciences-fictions » d'aujourd'hui. A la fin du film, le père de Flash, heureux d'apprendre le retour de son fils, n'oublie pas de s'écrier tout ému : « Mais Zarkov a vaincu l'espace... »

J'avais vu, en 1937, les treize épisodes du « sérial ». Il aurait mieux valu présenter le film entier, en deux époques, par exemple, plutôt que de le tronquer ainsi. La projection de ces « digests » ne peut que discréditer auprès du grand public la « science-fiction ». On projette bien en ce moment, pour la deuxième fois, dans les salles de quartier, *Zorro et ses légionnaires*, en deux époques. Ce « sérial » mis en scène par William Witney et John English en 1939 est sorti dix ans après pour la première fois en France.

**

Si les films d'anticipation font encore de timides apparitions sur les écrans français, il n'en va pas de même dans d'autres pays. Parmi les films sortis en Angleterre et aux Etats-Unis, il convient de citer *Donovan's Brain* (1953), de Felix Feist, d'après le fameux roman de Curt Siodmak : « *Le Cerveau du Nabab* », paru dans la *Série Blème*. *Phantom from space*, produit et réalisé par W. Lee Wilder est un être mi-invisible venu d'une autre planète pour semer la terreur sur terre. *The lost planet* est un « sérial » en quinze épisodes de Spencer Gordon Bennet qui brode autour du thème de la guerre des mondes. *Four sided triangle*, film anglais de Terence Fisher, est une adaptation du roman « *Le Triangle à quatre côtés* », paru au Rayon Fantastique. *Invaders from Mars*, de William Cameron Menzies (réalisateur de *la Vie future*, 1936) est une autre variante de la guerre des mondes. *Spaceways*, film anglais de Terence Fisher, mélange l'éternel triangle à une histoire de construction de fusées interplanétaires. *The Twonky*, d'Arch Oboler, raconte les aventures d'un robot venu accidentellement de l'avenir dans notre monde. *Project Moonbase*, de Richard Talmadge décrit un voyage dans la Lune vers l'année 1970. Dans *Zombies of the stratosphere*, « serial » en douze épisodes de Fred C. Brannon, des morts-vivants venus d'une autre planète es-

saient de s'emparer de notre globe. *Mesa of lost women*, de Herbert Tevos et Ron Ormond, nous montre un savant fou qui essaie de créer une race de super-femelles présentant les caractéristiques des araignées. Avec *The Neanderthal man*, nous assistons au retour d'un grand metteur en scène du muet et des débuts du parlant : Ewald Andreas Dupont. Mi-« science-fiction », mi-épouvante, le film est l'histoire d'un savant qui cherche à prouver la survivance des caractères « primitifs » de l'homme. Après avoir transformé un chat en un tigre préhistorique, il s'attaque à des êtres humains pour en faire des hommes des cavernes. *Planet Outlaws*, de Ford Beebe et Saul Goodkin, ressemble étrangement à *Flash Gordon*.

Comme on le voit, la production de 1953 est assez fournie. Pour 1954 aussi, « science-fiction » et aventures étranges semblent rester à l'honneur. La Columbia vient de sortir *The Mad magician*, technicolor en relief de John Brahm : un illusionniste tue son pa-

tron pour prendre sa place et son nom. La R. K. O. a distribué *Killers from space*, de W. Lee Wilder, où l'on voit un savant atomiste empêcher les habitants d'une autre planète de conquérir notre monde. Les Artistes Associés, de leur côté, nous convient à explorer les espaces sidéraux avec *Riders to the stars*, film d'Ivan Tors en super-cinécOLOR, et *Gog*, film en couleurs de Herbert L. Strock. A la société Universal, Jack Arnold, le metteur en scène du « Météore de la nuit », revient avec *Creature from the black lagoon* : un géologiste découvre dans la « lagune noire » une créature mi-poisson, mi-homme, et essaie de la capturer. La Warner a sorti deux films d'épouvante : *Them*, de Gordon Douglas, et *Phantom of the rue Morgue*, de Roy del Ruth. Le mystère et la terreur dominant dans *Gorilla at large*, de H. Jones, produit par la 20 th. Fox.

Nous reviendrons sur tous ces films si, comme nous l'espérons, ils sont projetés en France ultérieurement.

LA PLANTE QUI FAIT MAIGRIR



SANS DROGUES NI RÉGIME, en vous frictionnant quelques minutes avec l'extrait de Plantes **GANDHOUR** vous pourrez à volonté maigrir vite ou lentement du corps entier ou de la partie désirée (cou, ventre, chevilles) pour conserver votre silhouette jeune, votre agilité et mieux vous porter.

Milliers d'attestations. Notices intéressantes et échantillon envoyés gratuitement sur demande. **LAB. GANDHOUR**, 8, Rue de la Michodière, PARIS. (Service M) Joindre 30 Francs en timbres pour frais

Communiqué

LES SOUCOUPES VOLANTES EXISTENT...

DES MILLIERS DE PERSONNES EN ONT VU ! LE CAPITAINE MANTELL PRENANT EN CHASSE UN DE CES ENGINS A TROUVÉ LA MORT LE 7/1/48. DES TÉMOIGNAGES : 375 CAS. LISEZ CE LIVRE ET CEUX DE NOTRE CATALOGUE " SÉRIE ANTICIPATION " 100 TITRES. — ENVOI CONTRE 2 TIMBRES : D. S. M. - B 45 - MONTRouGE (SEINE)

Vous pouvez vous abonner aussi à " FICTION "

EN BELGIQUE

AGENCE FRANCO-BELGE DE PRESSE
45, rue de l'Escrime, BRUXELLES
C. C. P. Bruxelles 612.51.

EN SUISSE

M. VUILLEUMIER
6, rue Micheli-Du Crest. GENÈVE (Suisse)
C. C. P. Fiction, Genève 1.6112
Téléphone : 5.66.76.